

ARLETTE

T. Trilby

Jeune Fille moderne



PRIX :

1^{fr.}-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Casan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.
 Salva du BÉAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 Lys BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Rêveil*.
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*.
 Cara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 191. *Souffrir pour vaincre*. — 199. *Amitté ou Amour ?*
 Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Marnussia*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancalisse*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jennue de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...*
 A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉL : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludovine*.
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Derniers Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. — 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JÉGO : 187. *Cœur de poupée*.
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 L. de KÉRANY : 131. *Pignon sur rue*.
 Vesco de KÉREVEN : 214. *Où est-il ?*
 Jean de KERLECO : 139. *Le Secret de la forêt*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rochet du bonheur.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Aude LUSY : 101. *L'Aventure au bord de l'eau.*
 Georges de LUS : 141. *Le Logis.* — 202. *Conférences d'âme.*
 MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines.* — 221. *Le cœur de toute Mèche.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
 Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
 Eve PAUL-MARGUERITE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
 Magali MICHELEY : 217. *Comme jadis.*
 Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
 B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantai.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irréversible.*
 Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre RÉGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.*
 Procope le ROUX : 195. *L'Amour en péril.*
 Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embarquée.*
 Isabelle SANDY : 49. *Margia.*
 Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend.*
 J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnait.*
 Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
 210. *En Jutte.*
 Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Fleur d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Pellote. — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*
filles moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
 Jean de VIDAGE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

T. TRILBY

Adams

Arlette

jeune fille moderne



COLLECTION STELLA

Editions du "Petit Écho de la Mode"

1. Rue Gazan. Paris (XIV)

ARLETTE

jeune fille moderne

I

Dans l'antichambre du cours Mary, assises sur des banquettes cannées, gouvernantes et femmes de chambre attendaient les élèves. Ces demoiselles bavardaient à voix basse; dans une sorte de cage vitrée, une vieille dame les surveillait tout en tricotant, et, dès qu'un rire fusait, dès qu'un mot parvenait à ses oreilles, elle relevait la tête et regardait celle qui faisait pareil tapage d'une manière si sévère qu'immédiatement rires et conversations cessaient. Jamais aucune observation ne sortait des lèvres de cette respectable personne, mais ses regards, ses gestes étaient empreints d'une telle autorité qu'on n'osait pas lui résister.

Les élèves racontaient que cette vieille dame était une ancienne religieuse, supérieure d'un couvent aujourd'hui fermé. La directrice du cours Mary lui avait donné ce poste de confiance qui consistait à surveiller la porte d'entrée, qu'aucune élève ne devait franchir sans être accompagnée.

Comme la demie sonnait, la vieille dame rangea son tricot et lentement sortit de sa cage vitrée. Les gouvernantes et femmes de chambre, qui attendaient ce geste pour oser bouger, se précipitèrent sur les portemanteaux encombrés de chapeaux et de vêtements, chacune prit ce qui appartenait à l'élève qu'elle venait chercher.

Une des portes à deux battants s'ouvrit, et une bande de jeunes filles fit irruption dans l'antichambre. Elles avançaient en riant, bavardant, se bousculant; elles avaient toutes la serviette de cuir sous le bras, et chacune se penchait vers sa voisine, éprouvant le besoin, après deux heures d'attention de parler, de rire, d'être encore une gamine.

Elles ne pensaient guère à ce qu'elles venaient d'entendre, elles ne parlaient pas de ce malheureux

Molière dont, avec un tact admiré par les mères, M. Ramon, professeur à la Sorbonne, avait raconté les mésaventures conjugales. Non, cet amoureux qui avait tant souffert, ce génie, dont on avait fait un pantin, ne les intéressait pas. L'amour douloureux, l'amour qui rapetisse les héros, les très jeunes filles ne le comprennent guère.

Dans un brouhaha général elles se vêtirent ; les plus coquettes s'approchèrent des glaces pour mettre leurs chapeaux ; les autres les enfoncèrent n'importe comment, sachant que tout leur seyait bien.

Prêtes, elles échangèrent des mots gentils et affectueux, puis se séparèrent. Quelques-unes, habitant le même quartier, s'en allèrent ensemble, tout en causant ; d'autres montèrent dans des autos qui stationnaient devant la porte.

L'antichambre fut bientôt vide ; seules, dans un coin, deux jeunes filles attendaient. La vieille dame, qui se tenait près de sa cage vitrée, les aperçut.

— Mademoiselle Arlette Davesnes, fit-elle en s'adressant à la plus grande des deux, votre gouvernante est encore en retard ?

— Oui, madame, aujourd'hui comme les autres jours, miss arrivera un quart d'heure après tout le monde.

— C'est une habitude déplorable !

— Je suis tout à fait de votre avis, répondit la jeune fille en riant, mais il ne faut pas penser à l'en corriger.

— Pourquoi donc ?

— Ma pauvre miss n'est plus jeune ; depuis ma naissance elle est avec moi, et j'ai dix-sept ans.

— On se corrige à tout âge, fit la vieille dame en rentrant dans sa cage.

Comme elle disait ces mots, la porte d'entrée s'ouvrit, une bonne grosse Anglaise apparut. Elle monta les marches précipitamment et, tout essoufflée, expliqua aux jeunes filles :

— Un arrêt au métro... impossible de traverser...

Arlette ne la laissa pas achever.

— Je sais, je sais, ma bonne miss, c'est tous les jours la même chose ; vous ne pouvez pas sortir sans qu'il vous arrive des accidents. Heureusement que ces accidents ne sont pas graves !

Miss se mit à rire et ne chercha plus à expliquer son retard. Elle suivit les jeunes filles, qui sortaient.

Dans la rue, les deux amies marchèrent à côté l'une de l'autre.

L'antichambre du cours Marv était très sombre,

dehors, il faisait une adorable journée de printemps, les deux amies furent éblouies. Silencieuses, elles allaient éprouvant un certain plaisir à tendre leurs jeunes muscles, à respirer l'air, bien qu'il fût chargé de poussière; le soleil embellissait tout, et les maisons à cinq étages ne leur semblaient pas laides. Ensemble, elles eurent la même pensée.

— Arlette...

— Germaine...

— Si nous revenions par le Bois?

— J'allais te le proposer...

Et, vite, elles tournèrent à gauche et prirent une rue qui les conduisait directement avenue du Bois. Miss suivit sans rien demander.

Par cette belle matinée d'avril, le Tout-Paris, qui ne fait rien, était dehors, et lorsque les deux amies quittèrent la petite rue étroite, elles furent étonnées de trouver une telle cohue.

Germaine s'arrêta; hésitante, elle interrogea sa compagne.

— Il y a beaucoup de monde; si nous prenions les bas côtés?

Arlette eut un rire plein de pitié:

— Non, ma timide violette, non, allons où il y a du monde, c'est beaucoup plus amusant. Avec nos serviettes sous le bras, nous avons l'air d'étudiantes; on nous regardera, cela ne m'effraie pas.

Arlette traversa; Germaine, et elle faisait toujours ce que son amie voulait, ne discuta pas, et les deux jeunes filles se mêlèrent à la cohue.

Toutes deux étaient jolies et élégantes; Arlette eut raison, on les regarda.

L'une était brune, l'autre blonde, deux types très différents. Grande et mince, Arlette avait des yeux clairs que d'épais cils noirs rendaient presque sombres. Elle avait une manière de porter la tête, pleine d'arrogance; son sourire était moqueur, une fossette, très marquée, le rendait charmant. Plus petite, mais non moins jolie, Germaine retenait aussi les regards. Elle était blonde comme une Anglaise, « avait un teint de poupée de cire », disait son amie. Toutes deux étaient sobrement habillées, mais leurs costumes tailleur, d'une coupe irréprochable, leurs petits chapeaux, que traversait une grande aile, leur donnaient un cachet d'élégance incontestable.

Elles circulaient au milieu de tout ce monde avec une aisance de vraies Parisiennes, et la bonne miss, que vingt années de Paris n'avaient pas affinée, les suivait avec peine. Elle se dépêchait, bousculant à droite, bousculant à gauche, ayant chaud, rouge, ridicule sous son chapeau vert pomme.

Tout en marchant, les deux amies bavardaient, regardant les nouvelles modes, critiquant, admirant, discutant rarement. Comme elles arrivaient à la porte du Bois, un jeune homme, ami de la famille Davesnes, es croisa; il salua et allait passer lorsque Arlette l'interpella.

— Eh bien ! fit-elle en s'arrêtant, je vous permets de nous dire bonjour !

Le jeune homme s'empressa et les poignées de main s'échangèrent.

— Pourquoi donc vous en alliez-vous si vite, demanda Arlette. Est-ce que nous vous faisons peur ?

— Non pas, croyez-le bien ! répondit-il, amusé ; mais le protocole mondain, que je respecte, interdit à un jeune homme d'arrêter des jeunes filles.

— Un jeune homme ! reprit-elle, moqueuse. Vous êtes bien présomptueux ! Il me semble que j'aperçois, près de vos tempes, quelques petits fils d'argent...

— Arlette, fit Germaine d'un ton de reproche, ce n'est pas très aimable ce que tu dis là.

— C'est vrai ! s'écria-t-elle, bonne fille, même, ce n'est pas aimable du tout. La faute en est à vous, monsieur d'Arcours, vous avez employé un mot qui me rend immédiatement désagréable.

— Peut-on savoir lequel, dit-il, sans rancune, afin qu'une autre fois je l'évite ?

— Protocole ! monsieur d'Arcours, protocole ! Ce mot-là, ma pauvre maman l'adore, et moi je le trouve si ridicule, si ennuyeux, que je ne puis le prononcer sans me mettre en colère.

— Je vous en prie !...

— Soyez tranquille, je n'oublie pas que je suis avenue du Bois et que nous sommes deux écolières revenant du cours. Nous devrions avoir l'air de petites filles bien sages, et il faudrait éviter de regarder les messieurs ! Cette attitude-là était celle de nos grand'mères... L'heure passe, nous avons faim, aussi nous vous rendons votre liberté. Au revoir, monsieur d'Arcours.

Le jeune homme prit la main qu'Arlette lui tendait et la serra énergiquement.

— Au revoir, mademoiselle ! Je suis désolé que vous ne puissiez pas prolonger cet entretien. Et le bachot, c'est toujours pour cette année ?

— Mais oui, et, ajouta-t-elle avec assurance, soyez certain que nous serons reçues.

— Je n'en doute pas.

— Arlette, fit Germaine, parle pour toi ; moi, j'ai très peur d'échouer.

— Bêtise ! Les garçons seulement, nés paresseux,

se font « recaler »; les jeunes filles réussissent presque toujours.

— Je me sauve, reprit le jeune homme qu'Arlette avait appelé M. d'Arcours, car je n'oserais jamais vous avouer qu'à plusieurs examens j'ai échoué. Au revoir, mesdemoiselles, et à bientôt.

Les deux amies continuèrent leur promenade. Habitant toutes deux boulevard Flandrin, chaque jour elles allaient ensemble au cours.

Devant un grand immeuble qui faisait face au Bois, elles s'arrêtèrent; sachant, par expérience, qu'au moment de se séparer les deux amies avaient toujours beaucoup de choses à se dire, l'Anglaise s'appuya contre le mur de la maison.

— Alors, faisait Arlette, vraiment, tu ne sortiras pas de la journée : des versions, des thèmes, un tas de choses à piocher ?

— Oui, et comme je n'ai pas ta facilité, il me faut tout mon après-midi.

— C'est dommage, il fait si beau !

— Les examens approchent; si j'étais refusée, tu ne m'aimerais plus, dit Germaine tristement.

— Folle ! protesta Arlette, crois-tu qu'un diplôme puisse augmenter ou diminuer notre amitié ?

— J'en ai peur. Tout à l'heure, tu disais à M. d'Arcours...

— ...Des bêtises, pour le taquiner.

— Tu n'as pas été très aimable.

— C'est vrai ! Mais il a une manière de vous regarder qui m'agace. Il a l'air de vous trouver amusante ou insignifiante; on ne sait jamais ce qu'il pense, et moi j'aime les yeux qui vous racontent tout de suite l'état d'âme de leur propriétaire.

— Oh ! l'état d'âme de Roger d'Arcours doit rentrer dans la catégorie des choses qui ne sont pas pour jeunes filles.

— Peut-être bien ! fit Arlette en riant. Au revoir. Téléphone-moi ce soir, et à demain.

Un baiser, une étreinte et les deux amies se séparèrent. Germaine pénétra sous la voûte sombre et Arlette continua son chemin. Cinq minutes après, elle sonnait à la grille d'un petit jardin au milieu duquel s'élevait un joli hôtel moderne.

Au valet de chambre, qui vint ouvrir, elle demanda si son père était rentré et comme on lui donnait une réponse affirmative, vite, elle grimpa les marches du perron, jeta sa serviette sur une banquette de l'antichambre et, joyeuse, pénétra dans le cabinet de travail du maître de la maison.

Assis devant un bureau encombré de papiers, un

homme, jeune encore, travaillait. Sa figure énergique et fine rappelait celle d'Arlette, et lorsqu'il leva la tête, pour regarder sa fille, c'étaient les mêmes yeux bleus que de grands cils faisaient sombres. L'expression seule en était très différente. Chez l'homme, ayant dépassé depuis peu la quarantaine, la prunelle claire semblait d'acier, le regard inquisiteur était indiscret.

— Papa, fit Arlette en entrant, que t'est-il arrivé ? Il est à peine midi et tu es déjà là...

— Mademoiselle ma fille, reprit-il en souriant, j'essaye, pour faire plaisir à ta mère, de devenir exact, et tu vois qu'aujourd'hui j'ai réussi.

— Mais comment as-tu fait ?

— Voilà ! c'est mon secret.

Elle se rapprocha de son père et, l'entourant de ses bras, lui demanda :

— Dis ton secret !

Il regarda la jolie figure qui était près de la sienne et, après l'avoir embrassée, répondit en riant :

— Ma montre avançait d'une heure, petite curieuse, mais ne le raconte pas à ta mère, laissons-lui croire que j'ai voulu lui faire plaisir.

Sérieuse, Arlette reprit :

— Et comme cela ne t'arrive pas souvent, il faut te laisser tout le mérite de cette belle action.

— Cela ne m'arrive pas souvent, fit-il de mauvaise humeur, cela ne m'arrive pas souvent, non... mais que veux-tu dire ? Ma parole, il n'y a plus d'enfant. Hier, tu étais encore une petite fille, et, aujourd'hui, parce que tu as des robes presque longues, tu te permets de me juger et tu oses même me faire des observations. Ah ! nous vivons à une jolie époque !

Ces reproches n'intimidèrent pas Arlette, elle s'écria :

— Mais oui, c'est une jolie époque, et toi-même, quand tu n'es pas méchant, tu la trouves merveilleuse. Seulement, voilà, cela t'ennuie parfois que ta fille ne soit pas une petite dindie admirant, sans comprendre, sans réfléchir, tous tes actes. Je t'aime, papa, je t'aime aussi tendrement que tu as aimé tes parents ; pourtant, mon amour est très différent. Toi, tu étais le petit garçon respectueux ; devant grand-père, tu te surveillais, tu n'osais la moindre observation et tu ne défendais jamais tes idées. Résultat, avoue-le, je t'ai compris très jeune, les dîners, les réceptions chez mes grands-parents t'ennuyaient, et, s'il n'y avait pas eu maman pour te rappeler ce que tu devais faire, je crois que, bien

seuvent, le dimanche tu aurais eu des diners d'affaires qu'il l'eût été impossible de manquer.

— Arlette, vraiment tu es insupportable.

— Mais non ! tu veux avoir l'air fâché et tu as très envie de rire.

Elle se rapprocha de son père et, lui prenant les mains, sérieuse, elle ajouta :

— Comprends-moi, mon petit papa, je t'aime à ma façon et je crois que c'est la bonne ; tu es mon grand frère, mon camarade, mon ami, et je suis certaine, ah ! bien certaine, que cela ne m'ennuiera jamais, quand je serai mariée, de venir chez toi. Seulement tu me laisseras te dire, quelquefois, que tu n'es pas un homme encombré de vertus.

M. Davesnes ne put s'empêcher de rire.

— Encombré de vertus ! Oh ! Arlette ! que je serais ennuyeux !

— Peut-être, reprit-elle gaiement, aussi je t'aime tel que tu es, et tu le sais bien.

— Alors, pourquoi tous ces beaux discours ?

— Je n'en sais rien, fit Arlette...

Elle réfléchit quelques secondes et ajouta :

— C'est peut-être à cause de Molière

— Molière ! Mais tu deviens folle !

— Non, méchant papa ; seulement ce matin, pendant deux heures, M. Ramon, notre professeur de littérature, nous a raconté les mésaventures conjugales de Molière.

— Ce n'est pas un sujet pour les jeunes filles, et puis... je ne comprends pas.

— Attends donc. En apprenant tout ce que cette Armande a fait à son mari, en écoutant le récit des souffrances que cet homme a endurées, par amour, j'ai conclu que c'était peut-être le moyen de garder son mari toujours fidèle, toujours épris. Alors, j'ai pensé que si toutes les femmes agissaient comme cette Armande qu'on méprise, mais qu'on admire, elles seraient peut-être beaucoup plus heureuses.

Cette fois, M. Davesnes se fâcha.

— Arlette, tu parles de choses que tu ne comprends pas, et je trouve cela ridicule. Sous prétexte que tu prépares ton baccalauréat, tes professeurs te racontent un tas de bêtises qu'une jeune fille doit ignorer ; et toi, tu en tires des conclusions ineptes. Si c'est ainsi, je t'interdirai de continuer tes études ; je ne tiens pas du tout à ce que tu sois bachelière, tu le sais bien.

Tout en se dirigeant vers la porte, Arlette répondit :

— Tu prétends cela aujourd'hui, parce que tu n'es pas content, mais généralement tu es fier de

dire à tes amis : « Ma fille prépare son bachot, et tous ses professeurs affirment qu'elle passera avec mention. »

Au moment de sortir, Arlette se retourna et, gentiment, murmura :

— Alors, on est fâché nous deux ?

M. Davesnes ne répondit pas ; il affectait de ranger des papiers sur son bureau.

— C'est sérieux, tu m'en veux ? cela t'en vaut pourtant pas la peine.

— Tu juges ainsi, fit M. Davesnes, parce que tu oublies complètement que tu parles à ton père.

D'un bond, Arlette fut près de lui :

— D'abord, tu n'es pas mon père ! s'écria-t-elle.

— Je... fit-il suffoqué.

— Non, tu es seulement mon papa, un petit papa que j'aime, mais qui n'est guère gentil ce matin. Allons ! demande-moi pardon et nous ferons la paix immédiatement ; cela t'ennuie toujours d'être fâché avec moi.

— Te demander pardon ? Alors que c'est toi qui devrais le faire !

— Oh ! tu sais, pour moi, ce mot-là n'a aucune importance. Pardon ! pardon ! tant que tu voudras, et embrassons-nous.

Avec un sourire heureux, M. Davesnes reçut les baisers de sa fille. Arlette s'en aperçut :

— Tu es content d'avoir fait la paix !

— Mais...

— Ne t'en défends pas ; lorsque nous sommes en froid, tu es très malheureux ; moi aussi, du reste. Cette fois, je me sauve ; finis tes lettres, moi je vais embrasser maman et quitter ma tenue d'écolière. Y a-t-il du monde à déjeuner ?

— Oui ! Deux messieurs que tu ne connais pas.

— Affaires ! Alors ce sera un déjeuner sérieux ! Je me tiendrai très convenablement, je te le promets. A tout à l'heure, petit papa.

— A tout à l'heure, mademoiselle ma fille.

Arlette quitta le cabinet de travail ; sans se presser, elle traversa un grand hall que vitraux et tapisseries rendaient sombre. Atmosphère de cathédrale... disait-elle. Ce matin, après le grand soleil de l'avenue du Bois et la discussion avec son père, elle aimait le silence de ce coin d'hôtel parisien... Oubliant qu'il y avait du monde à déjeuner, elle s'assit sur un grand fauteuil qu'un paravent dissimulait aux regards.

Toute mince dans sa robe étroite, elle posa les mains sur les bras sculptés, et, là, rêveuse, un peu lasse, elle pensa. A quoi ? Que c'était difficile à dire !

Un rayon de soleil, que les vitraux doraient, retenait ses regards, mille poussières y dansaient.

Pourquoi ce rayon, pourquoi ces poussières brillantes lui firent-elles penser aux yeux de Roger d'Arcours, ces yeux qui, tout à l'heure, sous la grande lumière, l'avaient dévisagée si curieusement ?

Elle connaissait depuis longtemps cet ami de sa famille : son père et lui, bien qu'une assez grande différence d'âge les séparât, étaient de bons camarades. Malgré cela, le jeune homme ne se permettait avec Arlette aucune familiarité. Toujours, même quand elle était toute petite, il l'avait appelée « mademoiselle », et elle, naturellement, répondait « monsieur ». Cette grande correction était parfois ridicule, et la jeune fille eût aimé que ce vieux garçon (il avait dépassé la trentaine) fût pour elle une sorte de grand frère, d'ami indulgent. Mais Roger d'Arcours ne voulait pas jouer ce rôle...

Le rayon de soleil brillait, les poussières continuaient leur danse folle, et Arlette s'étonnait qu'aucune musique n'accompagnât cet étrange bal.

Comme elle était bien dans ce coin sombre ! Aucun bruit ne venait jusqu'à elle. Quelle paix délicieuse et agréable ! Là, vraiment, on pouvait réfléchir. Ses pensées étaient joyeuses ; les yeux levés vers les vitraux, elle souriait. Elle souriait au présent et à l'avenir qui s'ouvrait devant elle.

Ses parents possédaient une belle fortune, elle était fille unique, et nulle ne pouvait être plus gâtée, plus aimée. Jolie et intelligente, elle saurait choisir son mari.

Actuellement, ses études lui prenaient tout son temps, études qui l'intéressaient au plus haut point ; elle voulait passer ses deux baccalauréats et, lorsque ses parents étaient de bonne humeur, elle disait, timidement, qu'elle aimerait travailler sa licence. Sa grande facilité, son intelligence, qui se prêtaient à toutes les études, la faisaient juger par ses professeurs digne de cette suprême consécration que peu de femmes recherchent. Très orgueilleuse de son jeune savoir, Arlette avait la conviction absolue que les cerveaux des jeunes filles valent ceux des jeunes gens, et qu'il suffit de les cultiver pour les rendre aptes aux mêmes études. Elle était moderne, autant qu'on peut l'être, et s'en glorifiait chaque fois qu'elle le pouvait. Possédant une santé admirable, elle se croyait une énergie d'homme, elle avait un cœur loyal et peu tendre, incapable d'un mensonge, mais qui ne se dévouait que pour des choses utiles. Aucun emballement, tout était raisonné.

Elle aimait son père passionnément, mais ne le

respectait guère; elle admirait son intelligence, si pareille à la sienne que, souvent, lorsqu'ils discutaient ensemble, les mêmes mots leur venaient aux lèvres.

Elle chérissait sa mère, jolie femme de santé fragile, mais la jugeait faible, ce qui permettait à son mari de faire tout ce qu'il voulait. M. Davesnes était en retard ou oubliait de prévenir qu'il ne rentrerait pas dîner, Mme Davesnes était à moitié folle d'inquiétude; pourtant, lorsque l'époux revenait, c'était un visage souriant qui l'accueillait. Arlette pensait que ce n'est pas ainsi qu'on retient un mari; quelque gronderie sévère, quelque méchante parole ou, tout simplement, la peine du talion; voilà comment il fallait agir.

Mme Davesnes était très pieuse et allait fort souvent à l'église; hier encore, Arlette se le rappelait, sa mère avait été à Notre Dame des Victoires brûler un cierge à l'autel privilégié. Ce cierge, c'était pour le mari, et, ce matin, ô miracle! il était rentré exactement. Arlette était croyante, mais éprouvait rarement le besoin de prier, et elle jugeait ridicules toutes superstitions : cierges, pèlerinages, prières particulières. Elle disait que cela rapetissait la grande image qu'elle se faisait de Dieu et restait dans l'auto lorsque sa mère entra dans les églises.

Tout à coup, derrière son fauteuil, Arlette entendit du bruit. Alors elle se rappela que son père recevait deux amis et qu'elle avait encore sa tenue d'écolière. Le grand paravent la cachait entièrement : elle ne bougea pas et attendit que les inconnus fussent passés pour s'en aller.

Une jolie silhouette parut : Mme Davesnes traversait le hall. Une robe blanche, très souple, l'enveloppait. Elle n'avait pas les traits réguliers de sa fille, mais la bouche, les yeux, le teint étaient ravissants. Un petit nez, un peu relevé, lui donnait l'air audacieux, et des cheveux blonds dorés, tout frisés, tout mousseux, entouraient son visage.

Elle marchait doucement, sans regarder autour d'elle. Arlette pensa que sa mère la cherchait; elle allait l'appeler, lorsque M. Davesnes ouvrit la porte de son bureau. Surprise, Mme Davesnes s'arrêta; puis, joyeuse, elle s'approcha de son mari, mit son bras sous le sien et l'entraîna vers la serre, son coin à elle.

Ils passèrent tout près d'Arlette. La souple robe blanche frôla le vieux paravent, mais ni l'un, ni l'autre ne vit la jeune fille. M. Davesnes regardait le rayon de soleil passant à travers les vitraux, Mme Davesnes contemplait son mari et ses yeux ne voyaient pas autre chose.

Lorsqu'ils eurent quitté le hall, Arlette, lentement, se leva; elle fixa une dernière fois la porte par laquelle venaient de disparaître ses parents et, sérieuse, moins gaie que tout à l'heure, elle murmura presque tristement : « Pauvre maman ! comme elle l'aime ! »

II

Depuis plusieurs années, les jeunes filles modernes ont une manière toute particulière de terminer leur éducation. Munies de brevets qui les affirment savantes, elles suivent, pour se compléter, des conférences.

De grandes salles, remarquablement aménagées, ouvrent leurs portes, six mois de l'année, aux personnes qui désirent entendre parler, pendant une heure, un académicien en vue ou quelque acteur ou romancier notoirement célèbre. En général, ces salles sont bondées; pourtant, les sujets traités sont toujours les mêmes : Molière et ses coquettes, Racine et ses tragédies, les femmes célèbres du premier et du second Empire, les grands tragiques grecs; voilà le cercle dans lequel les conférenciers cherchent ce qu'il faut dire pour intéresser leur public. Ils y réussissent presque toujours. Quelques-uns ont le don de l'éloquence, leur voix est chaude, leurs gestes harmonieux; ils pourraient entraîner des foules et se contentent d'être applaudis par un auditoire extrêmement distingué. Ce que disent ces hommes éminents, la plupart de ceux qui les écoutent le savent; ce n'est rien de très neuf, et, comme ils s'adressent à de très jeunes intelligences, ils sont forcés de rester toujours dans la même note; mais cette note est heureuse. Et comme on leur adjoint, pour corser leur conférence, quelques acteurs qui viennent dire des vers ou chanter des chansons, ces heures d'études deviennent très amusantes.

C'est ainsi que la plupart des jeunes filles modernes terminent leur éducation.

Préparant sérieusement son baccalauréat, Arlette Davesnes allait fort rarement à ces courtes représentations, mais, ayant entendu parler à maintes reprises d'un académicien, auteur dramatique de talent, qui faisait une série de conférences remarquables sur les « Chansons de Gestes », elle résolut d'assister à l'une d'elles.

Elle y entraîna Germaine, et, un après-midi d'avril, à trois heures, elles vinrent, escortées par miss, entendre ce brillant conférencier.

Des amies les attendaient; lorsqu'elles arrivèrent, ce fut une série d'exclamations joyeuses.

— Bonjour !

— Vous êtes en retard.

— Non.

— Si.

— De cinq minutes. N'en parlons plus.

— Panne d'auto ?

— Nous sommes venues à pied.

— Allons vite prendre nos places.

— Le maître vient d'arriver.

Questions, réponses s'entre-croisèrent. Se pressant les unes contre les autres, riant, bavardant, vraie bande de moineaux parisiens, elles approchèrent du contrôle. Comme elles parlaient toutes à la fois et qu'elles étaient incompréhensibles, Arlette leur ordonna de se taire et demanda dix places se suivant.

Il était tard, ce fut chose impossible; on leur donna six fauteuils d'un côté, quatre de l'autre. Les jeunes filles restèrent ensemble et les gouvernantes furent envoyées à l'autre bout de la salle.

A peine étaient-elles installées que la scène s'éclaira : table, verre d'eau, chaise, tout était prêt; le conférencier parut.

Il fut salué par de chauds applaudissements venant des premiers rangs, occupés par de toutes jeunes filles. Avant de s'asseoir, il s'inclina, puis, tranquillement, il posa ses bras sur la table et, les mains croisées, regarda d'un air railleur et satisfait le nombreux public qui attendait ses paroles. Après cet examen qu'il prolongea, il dit :

— Mesdemoiselles, mesdames, messieurs.

— Poseur ! fit Arlette.

D'une manière adroite, le conférencier rappela sa précédente conférence et s'excusa de traiter un sujet énorme en un temps aussi court. Il eut quelques phrases heureuses pour expliquer qu'une partie de notre âme, la plus rude et la plus fière, était celle qui nous venait des « Chansons de Gestes ».

Les applaudissements éclatèrent de nouveau, ils portaient de tous les coins de la salle, les petites filles du premier rang n'étaient plus seules à applaudir. Décidément, ce conférencier, très à la mode, n'avait qu'à prononcer quelques mots pour déchaîner l'enthousiasme : la voix était belle, profonde, vibrante, mais une future bachelière ne se laisse pas prendre à ce charme, il lui faut autre chose.

Lorsque le silence fut rétabli, le maître continua; il était entré dans le sujet et l'expliquait avec une clarté très grande. Il avait des expressions neuves, des tournures de phrases charmantes, et, possédant

au plus haut point le don de l'éloquence, il parlait sans une note, sans que quelque livre vint aider sa mémoire.

Arlette ne put s'empêcher de l'admirer.

Le conférencier interrompit sa brève analyse pour lire des vers; c'était son triomphe. Autrefois, bien avant que l'Académie lui eût ouvert ses portes, il avait été un bel acteur, déclamant avec fougue, jouant lui-même ses pièces; aujourd'hui, il se souvenait de ce temps-là.

Devant un public sympathique, qui ne demandait qu'à l'acclamer, il se retrouvait et, oubliant tous ses grades universitaires, il n'était plus qu'un comédien très fier des applaudissements qui éclataient.

Cette fois, Arlette fut conquise, ses mains longues et fines imitèrent celles de ses amies et elle se joignit à l'ovation qu'on faisait au célèbre conférencier.

Etonnée, Germaine se pencha vers elle et lui dit en souriant :

— Il est superbe, tu es enfin de cet avis !

— Oui, certes, répondit-elle, mais je crois que je l'aimerais surtout au théâtre. Quel admirable acteur nous aurions là !

— Mais c'est un poète !

— Qu'importe ! Molière l'était aussi.

Comme elles échangeaient ces paroles à voix basse, derrière elles plusieurs personnes s'agitèrent. Très intéressée, Arlette ne bougea pas; Germaine se retourna et aperçut miss qui venait vers elles. En passant, elle dérangeait tout un rang d'auditeurs, d'où ce bruit.

— Arlette, fit Germaine, qu'y a-t-il ? miss vient nous rejoindre.

Brusquement la jeune fille se retourna. L'Anglaise continuait à faire lever toutes les personnes des strapontins et, sans même s'excuser, passait.

Furieuse de ce sans-gêne, Arlette se dressa; elle eut un geste impérieux qui l'immobilisa.

— Elle est folle et mal élevée, murmura-t-elle en se rasseyant; et, sans plus s'en occuper, elle écouta la fin de la conférence.

Le maître termina d'une manière charmante, il appela ce qu'avait été la chevalerie française et que seule elle avait « apothéosé » la femme comme elle devait l'être.

Naturellement le public fut de l'avis du conférencier; pendant quelques minutes, il ne cessa d'applaudir. Le poète, diseur merveilleux, dut revenir plusieurs fois de suite sur la scène, et, debout, toute une salle l'acclama.

Arlette et ses amies firent comme tout le monde

et attendirent, pour s'en aller, que les applaudissements eussent cessé; pourtant, miss les avait rejointes et ne cessait d'appeler :

— Mademoiselle Arlette, mademoiselle Arlette!

Mais la jeune fille ne voulait pas entendre et elle ne se retourna que lorsque ses amies quittèrent leurs places.

— Miss, dit-elle d'un ton sévère, que me voulez-vous? Votre promenade dans la salle, pendant la conférence, était tout à fait déplacée.

— J'avais mes raisons; l'auto est là, Mme Davesnes est malade et vous demande.

Cette nouvelle n'inquiéta pas Arlette outre mesure; sa mère, de santé délicate, s'inquiétait facilement et, comme elle ne voulait pas que son mari connût ses souffrances, c'était toujours à sa fille qu'elle avait recours.

Calmée, Arlette prit congé de ses amies et, suivie de Germaine et miss, monta dans l'auto. Comme le chauffeur fermait la portière, elle le questionna :

— Eh bien! Pierre, Madame ne va pas?

— Non, Mademoiselle, dès le départ de Monsieur, Madame s'est trouvée si souffrante que j'ai été chercher le médecin.

— Ah! fit Arlette étonnée, ma mère l'a fait demander?

— Oui, Mademoiselle, c'est-à-dire que la femme de chambre a pris peur et n'a pas voulu soigner Madame toute seule.

Lorsque vous êtes parti, le docteur était-il arrivé?

— Oui, Mademoiselle, il est revenu avec moi.

Arlette demanda encore :

— Eh bien! qu'a-t-il dit?

— Il m'a envoyé chercher Mademoiselle.

— C'est lui-même...

— Oui, Mademoiselle, et...

— C'est bien! Partons et filons vite.

Subitement inquiète, Arlette s'enfonça dans le coin de la voiture. Le visage dur, les yeux sombres, elle ne parla pas. Germaine voulut la rassurer.

— Ne te tourmente pas, ma chérie, tu sais bien que ta mère est sujette à ces indispositions-là.

— Mais je ne me tourmente pas; je ne sais rien. Ce serait donc ridicule de ma part et bien inutile.

— Tu raisonnes... même ton inquiétude.

— Mais oui, je raisonne toujours et c'est une grande force. Pourquoi s'affoler sans savoir?

— Tu as de la chance d'être aussi maîtresse de tes nerfs!

— Affaire d'habitude, d'éducation; je hais toutes

les sensibleries féminines, déclara Arlette brièvement.

Germaine, qui s'approchait pour embrasser son amie, devina que ce n'était guère le moment; sa main, qui allait se poser sur l'épaule d'Arlette, retomba sur le siège capitonné de l'auto : elle soupira tristement, désolée de n'avoir pas été comprise.

Elle avait un petit cœur pas moderne du tout, un petit cœur tendre et aimant qui s'inquiétait pour la moindre chose. Elle avait le pressentiment « ridicule », aurait dit Arlette, que son amie allait au-devant d'une douleur et elle aurait voulu que l'auto n'allât pas si vite; mais le chauffeur, se conformant aux ordres reçus, marchait à toute allure. Déjà on était à l'Etoile, dans quelques secondes on serait arrivé.

Miss regarda sa montre et bredouilla qu'il allait arriver un accident.

Lorsque l'auto stoppa, sans même dire au revoir à son amie, Arlette quitta la voiture. La grille était ouverte, elle franchit rapidement le petit jardin et trouva, à la porte de l'hôtel, le domestique qui l'attendait.

S'efforçant d'être calme, elle demanda posément :
— Eh bien ! comment va Madame ?
— Ça ne va pas, Mademoiselle; le médecin est dans le hall, il téléphone.

Arlette quitta l'antichambre et, soulevant la tapisserie, pénétra dans la pièce sombre. Nerveusement, elle tourna le bouton électrique et un flot de lumière inonda le hall.

Le docteur se retourna et, apercevant la jeune fille, termina sa conversation.

— Ma chère enfant, lui dit-il — l'ayant connue toute jeune, il l'appelait ainsi — votre mère a, ce que je craignais depuis longtemps, une crise d'appendicite.

— Grave ? interrompit Arlette fort posément.
— Très sérieuse et...

Là, il hésita quelques secondes, mais, connaissant la nature de la jeune fille, il ajouta bien vite :

— L'opération est nécessaire.

Toujours aussi calme, Arlette demanda :

— Mon père est-il prévenu ?

— J'ai téléphoné à son bureau; il était absent et avait chargé un de ses employés de prévenir Madame votre mère qu'il ne rentrerait pas ce soir. Un court voyage d'affaires; une absence de vingt-quatre heures. Rouen, je crois.

— Alors, fit Arlette, nous attendrons son retour pour choisir le chirurgien et la maison de santé ?

Nettement, le docteur répondit :

— Non, c'est impossible; l'opération ne peut pas être remise... Elle doit avoir lieu... demain matin.

Arlette devint très pâle; elle s'appuya à la table qui se trouvait près d'elle, ses paupières cachèrent pendant quelques secondes les grandes prunelles claires; puis, vaillante, elle se redressa et regardant le docteur, répondit :

— C'est bien ! j'ai confiance en vous.

Et elle ajouta presque à voix basse :

— Vous la sauverez, n'est-ce pas ?

Honteuse de cette faiblesse, elle s'éloigna brusquement et demanda de son même ton calme :

— Le chirurgien est prévenu ?

— Oui ! Lambert, un de mes amis.

— La maison de santé ?

— Rue Blomet, j'ai pu avoir une chambre.

— Quand la transporte-t-on ?

— J'ai demandé la voiture pour cinq heures.

Cinq heures ! Arlette regarda la pendule; quatre heures et demie allaient sonner; dans une demi-heure la malade quitterait sa maison pour peut-être... Mais non, elle était folle !

— C'est bien ! fit-elle, nous serons prêtes !...

Le docteur demanda encore :

— Vous l'accompagnez ?

— Naturellement, et je ne la quitterai pas. On pourra me loger là-bas ?...

— Mais oui, j'arrangerai cela... Et pour votre père, que fait-on ?

— Il faut le prévenir, son secrétaire se chargera de ce soin.

— On lui dit... toute la vérité ?

Le visage d'Arlette devint dur; froidement, elle répondit :

— Me l'avez-vous cachée, docteur ?

— C'est vrai ! Mais vous, mon enfant, vous êtes si énergique, si calme que... et puis les minutes étaient comptées... Allez voir votre mère, elle est très courageuse.

— Elle sait ?...

— Oui ! comme elle souffre beaucoup elle désire l'opération et recommande à tout le monde de ne pas inquiéter votre père. Elle voudrait qu'on ne le prévint pas et bénit cette absence qui lui épargne les heures pénibles que vous allez vivre.

— Pauvre maman !... fit Arlette avec une grande tendresse. Je vais près d'elle... Docteur, vous, vous restez ici ? demanda-t-elle d'une voix qui tremblait un peu.

— Mais oui, mon enfant, et je vous accompagnerai jusqu'à la maison de santé.

Cette fois, Arlette montra son émotion. Elle tendit la main au docteur en lui disant :

— Merci ! puis, vite, elle s'en alla.

Lorsqu'elle eut quitté la galerie, elle monta l'escalier qui conduisait aux appartements, et, devant la porte de la chambre de sa mère, elle resta là, un long moment ; enfin, elle entra.

Elle n'avait fait aucun bruit, Mme Davesnes ne l'entendit pas et Arlette put regarder la malade. Elle fut effrayée du changement qui s'était opéré en quelques heures. Les cheveux blonds, si brillants, si légers hier encore, étaient collés tout autour de la tête ; le visage avait une teinte terreuse, les lèvres étaient violettes et les yeux semblaient clos pour toujours.

Ne pouvant supporter ce spectacle plus longtemps, Arlette s'avança vers le lit. Elle prit la main de la malade, qui se crispait le long des draps, cette main était brûlante ; elle la garda dans la sienne si fraîche, si saine.

Ce contact tira Mme Davesnes de son assoupissement. Elle vit sa fille, et un éclair de bonheur traversa cette figure.

— Ma chérie ! fit-elle. Quel mauvais retour !

— Mais ce n'est rien, maman, reprit Arlette, et puis cette fois on te guérira ; il y a si longtemps que tu souffres !...

— Oui, dit-elle lentement, je l'espère bien... Mais une opération, c'est toujours une chose ennuyeuse...

La jeune fille voulut protester, la malade ne lui en laissa pas le temps.

— Arlette, quelle heure est-il ?

— Cinq heures moins un quart.

Mme Davesnes essaya de se redresser. Ce mouvement lui arracha un cri de douleur.

— Maman, je t'en prie, fit Arlette bouleversée, reste tranquille. Que veux-tu ?

— Prépare mes affaires.

— Mais ton sac est fait ; tout est prêt sur la chaise longue.

— Ce n'est pas cela, reprit elle d'une voix douce. Prends sur mon secrétaire la petite photographie de ton père ; puis ouvre le meuble, tu trouveras à droite une grande enveloppe cachetée. Si l'opération ne donnait pas le résultat qu'on espère... ces deux objets ne devraient jamais me quitter. Tu as compris, Arlette ?

La jeune fille ne put dissimuler son émotion ; elle tremblait tout en ouvrant le secrétaire.

— Oui, maman, fit-elle ; je te promets que je ferai ce que tu désires.

— Tu as trouvé ? demanda encore la malade.

— Oui ; je vais mettre ces deux choses dans ton petit sac, et il ne me quittera pas.

— C'est bien ! reprit Mme Davesnes. Donne-moi mon chapelet et taisons-nous.

Les mains brûlantes prirent l'objet pieux, les yeux se fermèrent et la malade ne bougea plus ; seules, ses lèvres remuaient, montrant à sa fille qu'elle priait.

Au pied du lit, Arlette s'était assise ; elle tenait le petit sac dans lequel elle avait mis la photographie de son père et la grande enveloppe cachetée ; elle regardait sa mère, ne pouvant détacher ses yeux de ce visage que la souffrance décomposait. Elle restait là, immobile, étreinte par une angoisse affreuse, angoisse contre laquelle sa nature énergique luttait ; mais, malgré elle, malgré tout son vouloir, il lui semblait que dans cette jolie chambre parfumée quelqu'un qu'elle ne connaissait pas, quelqu'un auquel elle n'avait jamais pensé était là, rôdait autour de ce lit, s'approchait de la malade et allait fermer pour toujours ses yeux clairs, si aimants. Non, Arlette ne voulait pas ; cette chose abominable, effroyable, ne serait pas, et ses mains se crispaient autour du petit sac, elle fermait les yeux, craignant de voir ce fantôme affreux qui allait et venait dans la chambre close, luxueuse et fleurie, qui ne semblait faite que pour la joie.

Arlette aurait voulu agir, mais que pouvait-elle ? Elle n'osait bouger, craignant de fatiguer la malade, qui, malgré la souffrance, continuait à prier.

Cette attente était pénible, l'inquiétude la faisait longue, pourtant chaque seconde rapprochait de l'instant où le docteur viendrait, avec des infirmiers, pour emmener Mme Davesnes.

La jeune fille regarda la pendule ; cinq minutes encore et cinq heures sonneraient. Malgré tout son courage, à la pensée du départ proche, le cœur d'Arlette se mit à battre avec une violence inusitée ; ses mains lâchèrent le petit sac et naturellement se rapprochèrent. Elle les joignit lentement ; puis, étonnée de ce geste qui lui était si peu habituel, elle les fixa et, malgré elle, ses lèvres prononcèrent des mots pieux. Elle pria, prière étrange qui ne ressemblait guère à celle que la malade murmurait. Pourtant, c'étaient les mêmes formules que toutes deux employaient ; seulement l'une suppliait et l'autre commandait.

L'heure sonna, longue et triste... Arlette se leva et au même instant la porte de la chambre s'entr'ouvrit ; le docteur parut.

En voyant le médecin, Mme Davesnes eut un geste d'effroi ; mais elle murmura :

— Je suis prête...

Alors deux infirmiers entrèrent, et, doucement, avec de grandes précautions, posèrent la malade sur un brancard. Arlette l'entoura d'une couverture de soie blanche et on l'emporta.

Mme Davesnes ne disait pas un mot ; elle laissait faire. Elle souffrait ; le plus léger mouvement lui était douloureux, pourtant aucune plainte ne sortait de ses lèvres.

Pendant qu'on l'emmenait, ses yeux grands ouverts regardaient sa maison, elle voulait en garder la vision très nette pour ne jamais l'oublier.

Elle partait... pour combien de temps ?... Quand reviendrait-elle ?... La grille de l'hôtel franchie, elle ferma les yeux et une larme roula sur son visage. Arlette la vit et fut tout étonnée de s'apercevoir qu'elle aussi pleurait.

Dans l'auto qui les emmenait, ni l'une ni l'autre ne parlèrent. Seul, le docteur demandait de temps en temps à la malade si les souffrances étaient supportables. Mme Davesnes répondait qu'elle n'était pas plus mal. Mais le médecin s'apercevait que la fièvre montait, et son inquiétude était si grande qu'il trouvait que l'auto, portant la croix rouge, n'avancait guère ; pourtant, devant elle, tout s'écartait.

En dix minutes le trajet fut effectué ; la porte cochère de la maison de santé était ouverte, la voiture entra directement et s'arrêta au bas du perron.

Là, on se hâta. Le docteur, avec un infirmier, porta lui-même la malade jusqu'à sa chambre. On lui fit traverser un long couloir sombre que l'électricité éclairait à peine ; on la mit dans un ascenseur, elle ne s'en aperçut pas. La fièvre s'était emparée d'elle, elle n'avait plus conscience des instants qu'elle vivait.

Dans une chambre, toute blanche, on l'installa. Une religieuse s'empressa auprès de cette jeune femme qu'elle devinait gravement malade et elle eut pour Arlette, dont le visage était ravagé, quelques paroles encourageantes.

Lorsque Mme Davesnes fut couchée, le docteur et le chirurgien arrivèrent. Avec des figures soucieuses, ils examinèrent longuement ce pauvre corps que la fièvre brûlait, puis, sans rien dire à la jeune fille, ils s'en allèrent. Cinq minutes après leur départ, une infirmière vint prévenir Mlle Davesnes qu'on désirait lui parler.

Arlette allait poser des questions pour savoir qui la dérangeait dans un pareil moment, mais la reli-

gieuse lui fit signe de se taire. Elle sortit, et l'infirmière la conduisit dans un petit bureau, où le docteur et le chirurgien l'attendaient.

Eh bien ! demanda-t-elle vivement, comment trouvez-vous ma mère ?

De la part des deux médecins, il y eut une courte hésitation ; puis, le docteur de la famille prit la parole :

— Chère mademoiselle, nous venons de décider qu'il fallait tenter une opération : la fièvre monte, les douleurs deviennent terribles, l'intervention chirurgicale immédiate s'impose. Il vaut mieux ne pas attendre à demain, c'est notre avis et nous pensons que ce sera aussi le vôtre.

Arlette fixa les deux médecins et, après un court silence, d'une voix presque naturelle, demanda :

— L'opération est la seule chance qu'il y ait de sauver ma mère ? J'ai bien compris, messieurs, ce que vous vouliez dire ?

Les docteurs s'inclinèrent, ni l'un ni l'autre ne protestèrent. Cette jeune fille représentait la famille de la malade, elle devait être prévenue de l'état grave de celle qu'on allait opérer. Si l'opération ne réussissait pas, leur responsabilité était dégagée.

Les médecins ne s'apercevaient guère qu'Arlette Davesnes, pour conserver ce maintien calme, ce sang-froid qu'ils admiraient, crispait les mains si fortement que ses ongles entraient dans sa chair ; ils ne s'apercevaient pas que les yeux de la jeune fille faisaient le tour de la pièce pour chercher quelqu'un qui n'y était pas, et que ces yeux brillants ne rencontraient qu'une simple croix de bois. Ils ne s'apercevaient de rien, parce qu'ils attendaient la décision de la jeune fille, et que leurs idées, leurs préoccupations étaient là-bas, près du lit de cette malade. Parisienne très en vue, qu'il fallait essayer de sauver pour leur conscience et leur réputation.

Arlette parla :

— Docteur, dit-elle à voix basse, il faut tenter l'opération.

Puis, sans rien ajouter, toujours aussi calme, elle ouvrit la porte et s'en alla.

III

Dans la chambre, auprès de la malade, la religieuse s'empressait. Avec des gestes lents, qui voulaient éviter à celle qui souffrait une inutile douleur, elle la vêtait d'une robe de laine blanche. Les jolis cheveux blonds furent nattés très serrés : ainsi, Mme Davesnes

était méconnaissable et sa fille, qui se tenait au pied du lit, ne reconnaissait plus le visage charmant, hier encore plein de santé et de vie.

La porte s'ouvrit, une infirmière entra poussant devant elle un chariot qu'elle conduisit tout contre le lit ; avec de grandes précautions, on y posta Mme Davesnes, puis l'infirmière et la religieuse emmenèrent le chariot hors de la chambre, traversèrent le couloir et s'arrêtèrent devant l'ascenseur. Arlette suivait ; elle marchait sans savoir ce qu'elle faisait, tout cela était si rapide, si tragique, qu'elle croyait vivre un cauchemar.

— Embrassez votre mère, mon enfant, dit la religieuse, et allez prier pour elle.

Arlette expliqua, d'une manière confuse, qu'elle ne voulait pas quitter Mme Davesnes.

Avec énergie, la sœur répondit que c'était chose impossible, et, comme l'heure n'était pas aux discussions, le chariot fut poussé, la porte fermée, et l'ascenseur monta.

Atterrée, Arlette vit partir sa mère.

Dans le couloir sombre, elle resta là, ne s'apercevant pas que les personnes qui passaient la regardaient avec des yeux pleins de pitié ; quelques-unes avaient déjà vécu pour des êtres chers ces minutes d'angoisse, les autres allaient les vivre.

Une religieuse traversa le couloir, et, apercevant cette silhouette immobile, s'approcha ; sachant qu'on opérât une malade très gravement atteinte, elle devina que celle qui attendait était une de ses parentes.

— Mademoiselle... fit-elle.

Arlette se tourna vers elle ; alors la religieuse reprit tendrement :

— Ma chère enfant, ne restez pas là.

— Ma sœur, dit la jeune fille, j'attends ma mère.

— L'opération vient de commencer, vous avez le temps d'aller faire une prière ; venez avec moi.

Arlette eut un geste de révolte et, désagréable, répondit :

— Je ne peux pas prier.

— Venez tout de même à la chapelle, reprit la sœur affectueusement, je prierai et Dieu m'écouterà.

Arlette ne résista plus.

Dans la petite chapelle close, où aucun bruit ne parvenait, elles entrèrent ; la religieuse s'agenouilla, la jeune fille l'imita, mais elle ne pria pas. Elle fixait l'autel et ne le voyait guère ; aucune pensée pieuse ne l'effleurait. Seule, une image était devant ses yeux : sa mère que des médecins entouraient.

Sa mère, comme en cet instant elle comprit l'affec-

son qui la liait à elle ! Maman, ce mot si tendre, si doux à dire, elle ne le prononcerait peut-être plus jamais !

Maman... Comme une toute petite fille, elle murmurait ce nom, y trouvant une douceur nouvelle, et se reprochant de ne pas l'avoir assez dit.

Jusqu'à présent, elle avait eu pour son père une grande préférence, elle était fière de lui, de son intelligence, de ce cerveau si pareil au sien ; sa mère, peu moderne, flattait moins son orgueil. Mme Davernes ne savait qu'aimer et souffrir, et la jeunesse d'Arlette n'admettait aucune union entre ces deux mots-là.

Aujourd'hui, elle avait peur d'une séparation affreuse, alors elle comprenait que les liens qui unissent l'enfant à sa mère ne peuvent se briser sans un déchirement de tout l'être ; elle comprenait aussi qu'elle aimait, d'un amour immense, cette mère qui l'avait toujours tendrement aimée.

La religieuse priait, sa prière n'était qu'un doux murmure, mais Arlette la devinait fervente. A droite de l'autel, la jeune fille remarqua que, sur un chandelier de cuivre, plusieurs petits cierges brûlaient ; les lumières éclairaient ce coin sombre et Arlette vit que, près d'un prie-Dieu, d'autres cierges attendaient.

Les cierges... Notre-Dame des Victoires ! Arlette se rappelait les visites fréquentes qu'y faisait sa mère ; et de ces visites elle avait souri. Aujourd'hui, elle comprenait que la souffrance et la douleur vous jetassent au pied de ces autels privilégiés avec tous les espoirs qui s'y rattachent. Arlette hésitait, elle ne savait si elle oserait le faire, mais elle avait bien envie d'aller jusqu'au coin où les lumières brillaient et d'allumer, elle aussi, un cierge pour la malade. Puisqu'elle ne pouvait prier, cette petite flamme serait sa prière.

— Ma sœur, demanda-t-elle à voix basse, pourriez-vous... voudriez-vous me faire brûler... un cierge ?... Tout de suite... si c'est possible, pendant qu'on l'opère. Et son orgueil lui fit ajouter :

— C'est une de ses croyances.

La religieuse se leva et s'empressa d'obéir, puis, quand le cierge fut allumé, après avoir souri à Arlette, elle quitta la chapelle. La jeune fille resta là, ne sachant où aller.

Elle aurait voulu remuer, il lui semblait que si elle avait pu marcher elle eût moins souffert ; cette immobilité lui était pénible, ce silence l'effrayait. Les minutes étaient longues... longues... et personne ne venait. Un anéantissement complet s'était emparé

« Elle, elle ne savait plus s'il y avait très longtemps qu'elle était là, ou si elle venait simplement d'arriver. L'opération ? Où en était-elle ? »

La porte de la chapelle s'ouvrit, une religieuse entra. Vers cette femme, Arlette se précipita.

Fébrilement, elle l'interrogea :

— Ma sœur, savez-vous si l'opération est terminée ?

— Notre mère m'envoie vous chercher, mademoiselle ; la malade est dans sa chambre, tout va bien.

« Tout va bien ! » Arlette regarda la sœur, ne pouvant croire qu'elle lui disait la vérité.

La religieuse comprit l'anxiété de ce regard et, en suivant la jeune fille qui sortait de la chapelle, elle dit encore : « Tout va bien » ; puis, comme ses malades la réclamaient, elle quitta Arlette.

Celle-ci traversa lentement le long couloir qui la conduisait à la chambre de sa mère ; elle désirait revoir la malade, mais elle avait peur de la trouver si changée que l'espoir ne lui serait plus possible. Hésitante, sa main se posa sur le bouton de la porte, et ce ne fut qu'au bout de quelques secondes qu'elle eut le courage d'entrer.

Mme Davesnes reposait sur le lit, la religieuse se tenait à son chevet ; elle fit signe à Arlette de ne faire aucun bruit. Une lampe électrique, posée sur la table, éclairait à peine la chambre ; la jeune fille ne distingua pas le visage de sa mère, mais comme elle voulait le voir, elle s'approcha. Lorsqu'elle fut tout près du lit, elle dirigea la lumière. Arlette n'avait jamais vu d'opéré, elle ne connaissait pas ce sommeil dû au chloroforme, cette pâleur affreuse qui suit toute anesthésie. Elle crut que sa mère se mourait, était morte ! Elle poussa un cri et chancela.

Avec une énergie d'homme, la sœur lui arracha la lampe et la repoussa presque brutalement.

— Mademoiselle, fit-elle à voix basse, allez-vous-en, votre mère a besoin du plus grand calme, et...

Arlette ne la laissa pas achever :

— Ma sœur, promettez-moi qu'elle n'est pas morte ; dites-moi qu'elle ne va pas mourir.

La religieuse eut pitié de cette douleur.

— Mais, mon enfant, reprit-elle avec bonté, j'espère bien que nous la sauverons. L'opération a réussi et si nous n'avons pas de complications, c'est la guérison certaine.

Les yeux fixés sur le visage de Mme Davesnes, Arlette demanda encore :

— Est-ce possible ? Me dites-vous la vérité ?

— Mais oui, croyez-moi, et espérez.

La jeune fille se laissa tomber sur une chaise.

— Je n'ai plus de courage, avoua-t-elle. Je ne peux pas croire qu'elle guérira.

La religieuse s'approcha et, posant la main sur l'épaule d'Arlette, reprit affectueusement :

— Est-ce vous, mon enfant, qui parlez ainsi, vous qui vous êtes montrée tout à l'heure si énergique ? Les docteurs me disaient encore, il y a un instant, qu'ils avaient rarement rencontré une nature aussi vaillante que la vôtre.

Arlette répondit tristement :

— Ma sœur, je suis lasse !

Après cet aveu, elle se redressa et demanda :

— Les médecins reviennent-ils ce soir ?

— Non, mon enfant, mais vous doutez-vous qu'il est neuf heures ?

— Je n'en avais aucune idée ; en quelques heures, il s'est passé tant de choses qu'il me semble que j'ai vécu des jours et des jours.

— Eh bien ! embrassez tout doucement la malade, et allez vous reposer, votre chambre est prête. Avant, passez par la salle à manger, prenez quelque chose ; il faut vous soigner, votre maman a besoin de vous.

— Mais, ma sœur, s'écria Arlette, j'ai l'intention de rester ici cette nuit !

— C'est impossible, la règle le défend.

Arlette se révolta.

— La règle, peu m'importe ! Je ne veux pas quitter ma mère.

Très ferme, la religieuse reprit :

— Je vous répète que c'est impossible, et puis... c'est préférable. La nuit va être mauvaise, douloureuse pour l'opérée, vous n'avez pas l'habitude de la souffrance et vous ne pourriez la supporter.

— Mais, fit Arlette d'une voix tremblante, s'il arrivait quelque chose... je veux être là.

— Je vous promets que si quelque complication se présentait, je vous ferais prévenir immédiatement. Allez, mon enfant, vos forces sont à bout.

Arlette ne discuta pas ; physiquement, elle n'en pouvait plus.

Elle s'approcha du lit, emla rassa le pâle visage et quitta la pièce sans que la malade fit le moindre mouvement ; le sommeil, qui suit l'anesthésie, durait encore. Arlette reprit le couloir où aucun bruit ne parvenait, elle croisa quelques religieuses qui eurent pour elle un doux sourire. En bas, une infirmière la conduisit à la chambre qu'on lui avait préparée.

Là, sans rien regarder autour d'elle, elle se dévêtit et, brisée, se jeta sur le lit, heureuse d'être seule et de pouvoir pleurer.

Elle pleura longtemps... Puis le sommeil ferma ses paupières : un sommeil hanté par d'affreux cauchemars.

IV

Il faisait grand jour quand Arlette se réveilla et, ne se souvenant plus, se demanda quel rêve elle continuait ; elle se dressa sur son lit, regardant cette pièce qu'elle ne connaissait pas. Tout à coup, elle se rappela la journée de la veille ; alors, vivement elle se leva. Elle fit sa toilette avec une extrême rapidité et s'en alla, le cœur haletant, se demandant comment la malade avait passé la nuit.

Elle monta l'escalier et traversa les couloirs en courant, puis elle s'arrêta devant la chambre de Mme Davesnes. Comme elle s'app préparait à entrer, la religieuse sortait.

— Ma sœur ? fit Arlette.

— Tout va bien, la nuit n'a pas été trop mauvaise, elle vient de se réveiller. Ne restez que quelques minutes ; il ne faut pas la fatiguer.

Arlette pénétra dans la pièce et s'approcha du lit. Mme Davesnes la regardait venir ; elle essaya de lui sourire :

— Il paraît que je vais mieux, fit-elle d'une voix si faible que c'est à peine si sa fille l'entendit.

— Mais oui, maman, reprit Arlette doucement, la sœur est très contente. Souffres-tu beaucoup ?

— C'est supportable.

La malade ferma les yeux ; une sueur inonda son visage. Arlette regarda autour d'elle, mais elle était seule dans la chambre. Alors, d'une main qui tremblait un peu, avec son fin mouchoir de linon, elle essuya le visage de l'opérée. Cela fait, tendrement, elle embrassa sa mère à plusieurs reprises ; elle l'embrassa comme elle ne l'avait peut-être jamais embrassée. Hier, elle jugeait ces démonstrations affectueuses ridicules et inutiles ; aujourd'hui, elle en éprouvait le grand besoin.

Son malaise passé, Mme Davesnes rouvrit les yeux et aperçut le visage anxieux d'Arlette.

— Ma chérie, fit-elle, tu aimes donc beaucoup ta pauvre maman ?

Arlette ne put prononcer que quelques mots :

— Maman ! oh ! maman !

La religieuse rentrait. L'émotion de la mère et de la fille ne lui échappa pas ; elle la comprenait ; mais, la jugeant nuisible pour sa malade, elle gronda

— Mademoiselle Arlette, allez-vous-en ; vous avez

assez parlé pour ce matin; si, cet après-midi, cela va bien, nous vous permettrons une autre visite.

Mme Davesnes lacha la main de sa fille; la sœur avait raison, elle voulait guérir, donc il fallait obéir... Comme Arlette s'éloignait, elle murmura lentement les yeux clos :

— Ma chérie, pour moi... pour me faire plaisir... quand ton père arrivera... sois très douce... Il aura de la peine... Ce n'est pas de sa faute... s'il était absent... il ne pouvait prévoir... Tu as compris?

— Oui, maman, répondit Arlette en s'en allant.

Dans une pièce grande et sombre, la jeune fille déjeuna; puis, ne sachant que faire et pressentant que la journée allait être longue, elle se dirigea vers le salon.

Plusieurs personnes y étaient déjà, lisant, travaillant, toutes avec l'air triste et soucieux. Arlette alla vers une table où il y avait des livres; elle en prit un, au hasard, et s'installa dans un coin.

Posé sur ses genoux, le livre attendait, mais Arlette n'avait aucune envie de l'ouvrir; toutes ses pensées étaient restées là-haut, dans la chambre blanche... Elle songeait aussi à son père. Oh! n'être plus seule avec son inquiétude, pouvoir parler d'espoir, comme ce serait bon! « Sois douce, il aura de la peine! » Même malade, souffrant atrocement, Mme Davesnes pensait à éviter à celui qu'elle aimait une douleur. Arlette commençait à admirer sa mère, et elle se reprochait de ne pas l'avoir suffisamment chérie... Si elle la gardait, elle l'aimerait d'un amour exclusif. le lui dirait souvent, le lui prouverait toujours.

La porte du salon s'ouvrit. Cette pièce, où plus de quinze personnes se tenaient, était si silencieuse que le moindre bruit se percevait. Arlette regarda, espérant que c'était enfin M. Davesnes. Un grand chapeau parut. Elle détourna la tête et, énervée de cette attente, prit son livre. Elle en lisait le titre lorsque des bras l'entourèrent, et une voix chaude murmura à son oreille :

— Je sais qu'elle est mieux. Oh! que je suis heureuse! Et toi, comment es-tu?

— Germaine! répondit Arlette, c'est gentil d'être venue!... Oui, l'opération semble avoir réussi. Dieu veuille que le mieux continue!

S'installant près de son amie, Germaine affirma :

— Les plus mauvais moments sont passés, crois-moi, tout ira bien.

D'une voix grave, lentement, Arlette fit :

— Je l'espère; je n'ose pas penser que je pourrais le perdre. Si tu savais quel courage elle a eu, et cela

si simplement, qu'on ne comprend qu'après, en réfléchissant, combien elle est admirable ! Je ne connaissais pas maman, vois-tu, il a fallu ces heures tristes, cette angoisse, qui n'est pas encore écartée, pour me la faire connaître ; je m'en veux de cela.

— Tu exagères !

— Non ; tu sais que je suis très forte en analyse. Eh bien ! depuis ce matin, je me suis analysée ; et je l'avoue que cette analyse ne m'a pas rendue fière.

— Arlette ! c'est ridicule ce que tu dis là.

— Peut-être ! N'en parlons plus ; mais cela m'a fait du bien de te raconter ce que je pensais. Depuis hier, je suis seule, seule ! Ah ! tu ne sais pas ce que ce mot-là signifie.

— Ma pauvre chérie ! fit Germaine avec tendresse.

— Oui, plains-moi, et je le supporterai. Cela t'étonne, tu ne me reconnais plus ? Depuis que tu es arrivée, tu m'as dit beaucoup de choses gentilles et je ne t'ai pas grondée. Vois-tu, quand on a de la peine, ces choses-là vous font tout de même plaisir.

Surprise, Germaine regarda son amie ; pour qu'Arlette parlât ainsi, il fallait qu'elle eût passé des heures affreuses ; pour qu'elle se plaignît, il fallait qu'elle fût à bout de courage.

— Arlette, veux-tu que je reste avec toi toute la journée ?

— Non ! répondit la jeune fille en regardant autour d'elle. Non ! c'est trop triste, ici.

— Mais...

— Observe les visages, fit-elle à voix basse, aucun sourire ne les éclaire. Regarde les yeux, ils ont pleuré ce matin... ou hier. Ces gens attendent, comme moi, que les heures passent, ils les trouvent longues... et pourtant, nous ne savons guère ce que la prochaine nous réserve. Non, je ne veux pas que tu restes ici.

Germaine ne discutait jamais les volontés de son amie : elle savait que lorsque Arlette disait : « Je ne veux pas », personne ne la faisait céder. Elle répondit tristement :

— C'est dommage ! j'aurais aimé rester près de toi. Je t'aime beaucoup.

— Je le sais ! fit Arlette gravement, et je t'en remercie.

Germaine se leva :

— Puisque tu ne veux pas me garder, je vais partir. Je ne puis rien faire pour toi et cela me désole... Alors tu seras seule, dans ce salon, toute la journée ?

Le visage d'Arlette changea complètement d'expression ; les sourcils froncés, d'une voix brève, elle répondit :

— attend mon père.

C. naine ne dit rien, comprenant combien l'absence de M. Davesnes devait être pénible à sa fille.

Arlette accompagna son amie, toutes deux traversèrent le salon. On les regarda à peine, ceux qui étaient là avaient d'autres préoccupations. Au haut des marches, les deux jeunes filles s'étreignirent. Germaine promit de revenir demain, et Arlette, après l'avoir quittée, retourna vers la pièce sombre et triste, où il lui fallait attendre encore de longues heures avant de revoir la malade.

La matinée s'avancait et le soleil, ayant percé les nuages, brillait éclatant. Arlette se souvint qu'autour de la maison de santé il y avait un jardin; marcher lui ferait du bien... Elle posa le livre, traversa le salon, la serre, et gagna le jardin.

Comme il faisait beau! Ses pauvres nerfs en étaient étrangement soulagés. Elle respira longuement, profondément, et regarda ce coin de verdure. Deux grands murs gris l'entouraient, de hautes maisons le dominaient; mais, malgré cela, ce jardin était agréable. Il y avait quelques beaux arbres, leurs nouvelles feuilles brillaient; les pelouses étaient vertes et parsemées de fleurs, le printemps rendait joli le plus petit buisson.

Arlette eut presque honte du bien-être physique qu'elle éprouvait; là-haut, sa pauvre mère souffrait et le fantôme noir rôdait encore dans la chambre. Avant de se prononcer, les médecins demandaient quarante-huit heures... Pour être tranquille, il fallait attendre, attendre...

Pendant qu'elle faisait le tour du jardin, elle surveillait la porte d'entrée, qu'on ouvrait à chaque instant. Elle calculait, avec l'itinéraire donné par le secrétaire de M. Davesnes : l'arrivée à Rouen, le départ en auto pour aller visiter deux usines des environs; là, les dépêches devaient le joindre. Mais, si au dernier moment il avait changé d'idée, ce serait seulement ce soir, en rentrant à l'hôtel, qu'il apprendrait la maladie de sa femme et l'opération. Ce soir! Et il n'était pas encore midi.

Arlette continuait sa promenade, marchant vite, préférant l'activité à l'inaction. Quelques personnes l'avaient imitée et étaient venues s'asseoir dehors, se réchauffant au soleil. Tous, malgré une température d'été, avaient froid : l'anxiété et les nuits sans sommeil glacient le cœur et le corps.

Sans regarder, Arlette allait, allait... Cette attente, ce désir de voir son père l'exaspérait.

Midi. Lentement, ceux qui se chauffaient au soleil se levèrent et rentrèrent dans la maison. Arlette se

souvent que c'était l'heure du déjeuner et qu'il fallait aller s'asseoir autour d'une table, dans la grande salle à manger. Elle quitta le jardin à regret, là, on souffrait moins.

Le repas fut lugubre, personne ne parlait, personne ne se connaissait, et aucun convive ne cherchait à engager une conversation; quelques mots de politesse s'échangeaient à voix basse. Arlette put à peine manger, cette atmosphère de tristesse, de deuil l'impressionnait.

Au milieu du déjeuner, une infirmière parut à l'entrée de la salle : anxieux, tous les yeux se tournèrent vers cette forme blanche. Qui venait-on chercher ? Quelle mauvaise nouvelle allait-on apprendre ?

L'infirmière se dirigea vers une jeune femme assise en face d'Arlette. Elle lui parla très bas, personne ne put entendre les mots qu'elle prononçait, mais une telle douleur ravagea le visage de celle qui écoutait qu'on devina bien que l'infirmière venait de transmettre un terrible message.

Vaillante, la jeune femme se leva, et, sous les regards qui la suivaient pleins de pitié, elle alla retrouver le malade qui allait partir pour un grand voyage.

— C'est son mari ? demandèrent quelques curieuses.

— Non ! répondit une vieille dame ; son enfant, un petit garçon de cinq ans, opéré d'hier.

... « Opéré d'hier. » Ce furent les seuls mots qu'Arlette entendit. Opéré d'hier, et aujourd'hui tout serait fini.

— Madame, balbutia-t-elle, en s'adressant à la vieille dame qui venait de parler, pourriez-vous me dire quelle opération on a faite, hier, à cet enfant... qui va mourir ?

— L'appendicite, mademoiselle ! On l'a opéré en pleine crise ; il est bien rare qu'on s'en tire.

Arlette se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne pas crier, et ses doigts se crispèrent autour de la fourchette qu'elle tenait. La personne qui venait de parler ainsi s'aperçut de l'émotion de la jeune fille et, compatissante, s'empessa d'ajouter :

— Mais, pourtant... j'ai vu des guérisons : une de mes amies a été opérée l'année dernière et aujourd'hui elle est très vaillante.

Arlette fut reconnaissante de ses paroles ; ses yeux brillants, pleins de larmes, se tournèrent vers la vieille dame et elle murmura :

— Merci !

Puis, n'en pouvant plus, bien que le déjeuner ne fût pas fini, elle quitta la salle et se dirigea vers la chambre de Mme Davesnes.

La défense était formelle ; il ne fallait pas déranger la malade, mais Arlette voulait voir le visage de sa mère. Elle avait peur que, jusqu'à la dernière minute, on lui mentît.

Elle ouvrit la porte doucement, et ce fut la religieuse qu'elle vit en premier. La sœur soulevait la malade et se penchait vers elle, lui parlant tendrement, comme à une enfant.

— Cela va mieux, disait-elle, beaucoup mieux ! Ne vous tourmentez pas ; encore quelques heures douloureuses et ce sera fini, je vous le promets.

— Fini ! murmura Mme Davesnes ; fini...

— Allons ! pas de vilaines idées ! Voilà votre grande fille, dites-lui que bientôt vous serez guérie. Je crois que cela lui fera joliment plaisir.

Arlette s'avança près du lit et regarda le pauvre visage ; Mme Davesnes était toujours très pâle, aucun changement depuis ce matin. Non, il ne fallait pas désespérer.

Mme Davesnes se laissa embrasser ; elle examina sa fille attentivement, puis, les paupières mi-closes, demanda :

— Tu ne t'ennuies pas trop, ma chérie ?

— Mais non, petite maman ; il y a une bibliothèque, un jardin, tout ce que j'aime, fit Arlette gentiment.

— Et, reprit-elle, est-on venu te voir ?

— Oui ! Germaine. Elle t'aime beaucoup et a été toute contente de savoir que tu allais mieux.

La malade se recueillit quelques instants, puis les yeux clairs interrogèrent Arlette.

— As-tu des nouvelles de la maison ?

La jeune fille hésita.

— Non ! dit-elle ; mais je n'en attends pas avant ce soir.

Résignés, les yeux se refermèrent.

— Bien ! murmura Mme Davesnes ; et elle ne parla plus.

La religieuse fit signe à Arlette qu'il fallait la laisser reposer, et la jeune fille s'en alla après avoir regardé une dernière fois la tête blonde qui lui était si chère.

Aussi lentement que possible, elle traversa le couloir ; en bas, dans le salon, c'étaient des heures grises qu'elle allait vivre, des heures qui n'en finiraient pas.

Au pied de l'escalier, une employée lui apprit que plusieurs personnes avaient téléphoné pour avoir des nouvelles de Mme Davesnes ; les noms étaient inscrits sur le bloc, près du téléphone. Machinalement, Arlette alla vers la cabine. La liste était longue ; relations d'affaires, relations mondaines, rien

d'intéressant, Roger d'Arcours, ce dernier nom lui eût plaisir; mais elle s'étonna que cet ami, très intime, ne fût pas venu jusqu'à la maison de santé. Un coup de téléphone, c'était peu.

Malgré sa jeunesse, Arlette était sceptique et, en s'en allant, elle pensa que lorsqu'on a du chagrin les amis ne viennent guère; pourtant, elle ne croyait pas que Roger d'Arcours pût être classé dans la catégorie de ces amis-là.

Le salon était presque vide lorsqu'elle y rentra; la vieille dame de la salle à manger tricotait dans un coin, elle sourit à la jeune fille. Arlette répondit à peine à ce sourire aimable, et, craignant d'être obligée de parler, s'enfuit dans la serre. Là, elle s'assit dans un grand rocking-chair, près de la porte qui donnait sur le jardin, et, les yeux fixés sur ce coin de verdure, attendit que les heures s'écoulassent.

La journée fut longue... longue... et, sauf une courte visite à sa mère, Arlette la vécut seule.

Le soir vint, l'ombre envahit le jardin, la jeune fille restait sur son rocking-chair, près de la porte ouverte. Elle espérait encore que la nuit ne viendrait pas sans que son père arrivât. L'attente l'exaspérait; elle n'excusait plus cette absence et sentait que, lorsque M. Davesnes serait là, rien ne l'empêcherait de le lui dire.

« Sois douce avec lui, il aura de la peine », avait recommandé la malade. Non, Arlette ne pourrait pas, elle avait trop souffert depuis hier; il fallait que lui aussi souffrit!

Le timbre de la porte d'entrée retentissait tout le temps; dans le salon, il y avait des allées et venues; mais Arlette ne s'en occupait plus, tant de fois elle avait espéré que le timbre annonçait l'arrivée de celui qu'elle attendait. La nuit était venue, aucune lumière n'éclairait la serre, la jeune fille restait là, regardant le jardin. Les arbres y prenaient des formes fantastiques et avaient l'air de grandes ombres qui guettaient.

Tout à coup, derrière elle, Arlette entendit marcher; elle se retourna et, apercevant deux formes masculines, elle se dressa, étant certaine qu'un de ces deux hommes était son père. Tout près d'Arlette, M. Davesnes la reconnut et ouvrit ses bras. Elle ne s'élança pas et lui dit simplement :

— Te voilà, enfin!

Cette attitude surprit M. Davesnes. Il arrivait moralement inquiet et espérait que les premiers mots de sa fille seraient des mots d'espoir. Au lieu de cela, un visage qu'il ne voyait pas, mais qu'il devin-

naît grave, une voix qui l'accueillait mal, des mots inutiles, presque des reproches.

Les bras qui s'apprêtaient à enlacer Arlette retombèrent; aucun élan ne rapprocha ces deux êtres. Dressés l'un devant l'autre, malgré l'obscurité, ils s'examinèrent; puis M. Davesnes interrogea :

— Comment va ta mère ?

— Les médecins demandent encore vingt-quatre heures; avant ce temps-là, ils ne peuvent nous rassurer.

— Voyons ! reprit M. Davesnes, raconte-moi tout, je ne sais rien. C'est d'Arcours qui est venu me chercher. D'Arcours est là, tu ne t'en es peut-être pas encore aperçue ?

La seconde silhouette s'avança et Arlette tendit la main. L'étreinte fut rude mais agréable, car une voix très tendre disait :

— Vous avez vécu des heures bien mauvaises, mais je crois que les plus douloureuses sont passées. Le docteur a beaucoup d'espoir.

— Voyons, Arlette, reprit M. Davesnes avec nervosité, viens à la lumière, cette pièce sombre est lugubre.

La jeune fille obéit, et elle suivit son père qui allait vers le salon. Dans un coin, tous les trois s'installèrent et Arlette commença le triste récit. A chaque instant, M. Davesnes l'interrompait. Il aurait fallu faire ceci... cela... consultation avec les princes de la science... un chirurgien ne suffisait pas, il fallait en appeler deux, trois, près du lit de la malade... s'entourer de sécurité, de certitude. On avait été trop vite, beaucoup trop vite, c'était son avis.

Arlette ne discutait pas et se laissait interrompre avec une patience méritoire. Pourtant, lorsque son père conclut que le médecin et elle s'étaient ridiculement affolés, elle ne put s'empêcher de répondre :

— J'ai beaucoup regretté ton absence, père, et encore plus qu'il fût impossible de te joindre.

Nerveux, M. Davesnes s'excusa :

— J'avais une grosse affaire sur les bras, d'importants capitaux étaient engagés et je ne pensais guère que, pendant un si court voyage, tant de choses se passeraient. Si d'Arcours n'était pas venu me chercher, je ne serais pas ici ce soir.

Arlette se tourna vers l'ami de son père et eut pour lui un regard affectueux.

Après un court silence, M. Davesnes demanda brusquement :

— Puis-je voir ta mère ?

— Père, elle t'attend.

Debout, hésitants, tous les deux se regardèrent. M. Davesnes avait très envie de prendre sa fille dans ses bras ; il n'avait pas encore embrassé ce visage que l'inquiétude transformait. Elle désirait cette étreinte paternelle, mais son orgueil, sa rancune, lui faisaient tenir la tête haute, et ses yeux clairs avaient des reflets d'acier.

Roger d'Arcours eut conscience que quelque chose de grave séparait ces deux êtres qui s'aimaient tant.

Elle, ne pardonnait pas l'absence ; lui, n'admettait pas que l'enfant le jugeât. Roger d'Arcours comprit que si un baiser ne les réunissait pas, jamais ni l'un ni l'autre n'oublieraient cette minute.

— Davesnes, fit-il, sérieux et blagueur à la fois, il me semble que tu n'as pas encore embrassé ta fille ; un baiser, quand on a de la peine, fait du bien.

Prête à dire quelque chose de désagréable à ce monsieur qui se mêlait de ce qui ne le regardait pas, hautaine, Arlette s'éloignait, mais son père ne lui en laissa pas le temps. Les paroles de son ami l'avaient ému ; Arlette avait du chagrin et il n'y pensait pas.

Dans ses bras, il prit son enfant et l'embrassa avec tendresse, murmurant :

— Ma petite fille, ma pauvre petite fille, comme je regrette de n'avoir pas été là !

Elle essaya bien de résister, mais après ces longues heures de solitude c'était si bon d'entendre la voix chère et de sentir deux bras qui l'étreignaient ; c'était si bon de pouvoir appuyer sur l'épaule paternelle sa tête fatiguée. Elle oublia sa rancune, ne fut plus ni orgueilleuse, ni courageuse, et, en pleurant, demanda :

— Père, père, dis-moi que nous la garderons !

V

Pendant un mois, un long mois, les docteurs, qui joignaient Mme Davesnes, n'osèrent affirmer que le danger était écarté. Il y eut des journées d'espoir, avec des lendemains angoissants où l'on croyait que tout allait finir ; puis, un jour, la fièvre cessa. Alors le chirurgien permit qu'on transportât la malade, qui avait le grand désir de rentrer chez elle.

Le jour du départ fut pour Arlette un jour de joie ; elle emmenait sa mère convalescente ; deux semaines de précautions, avaient dit les médecins.

Mme Davesnes passa encore quelque temps dans son lit ; et, peu à peu, elle essaya de reprendre sa

vie, mais ses forces ne revenaient guère. Elle pouvait à peine marcher, n'avait aucun appétit et n'osait se regarder dans la glace.

Cette longue maladie l'avait bien changée, elle n'était plus la jolie Mme Davesnes, si étonnamment jeune que personne ne pouvait croire qu'Arlette fût sa fille. Elle était une femme de quarante ans, très fatiguée, et qui n'arrivait pas à dissimuler, malgré de savants artifices de toilette, des rides précoces, un teint très pâle, des yeux affreusement cernés.

Tous les matins, à peine éveillée, elle demandait à la femme de chambre son miroir, et elle scrutait anxieusement son visage. Souvent, après cet examen, qui, parfois, était long, ses yeux s'emplissaient de larmes, et elle défendait sa porte à tout le monde. Ni M. Davesnes ni Arlette n'avaient le droit d'entrer; elle disait vouloir dormir et demandait qu'on la laissât se reposer.

Très occupée par ses études, Arlette n'insistait pas, et souvent, bien avant que sa mère fût éveillée, elle quittait l'hôtel. Elle avait perdu plus d'un mois, il fallait rattraper ce temps-là. Le « bachot » approchait, quelques semaines à peine la séparaient de l'examen, et Arlette ne voulait se présenter qu'avec la certitude d'être reçue. Son orgueil n'admettait pas un échec.

Au cours Mary, Arlette était un personnage, toutes les élèves la connaissaient, on la citait comme exemple; depuis des années, elle tenait la tête des classes. On l'admirait, on l'adulait, et la jeunesse d'Arlette aimait ces adulations.

Arlette Davesnes se présentait, tout le monde le savait, tout le monde affirmait qu'elle serait reçue avec mention; Arlette voulait que le monde eût raison; aussi, sans repos, du matin au soir, elle travaillait. Les cours finissaient tard ou commençaient très tôt, souvent elle prenait ses repas seule, sur une petite table, lisant, travaillant encore tout en déjeunant; puis, vite, elle mettait son chapeau, appelait miss, courait embrasser sa mère et partait.

Le soir, elle n'était guère plus libre; elle dînait avec ses parents, l'esprit absent, pensant aux devoirs, aux lectures qui l'attendaient; à peine le dessert servi, elle s'enfuyait dans sa chambre après avoir dit bonsoir « aux amoureux »; c'est ainsi qu'elle appelait ses parents.

Depuis quelque temps, M. et Mme Davesnes étaient de bien tristes amoureux. Jusqu'ici, ils avaient mené une vie très mondaine; étant riches, aimables et recevant beaucoup, le monde les aimait et les attirait; lui y allait par plaisir, elle pour suivre un mari qu'elle adorait. Mais, depuis son opération,

Mme Davesnes ne pouvait plus sortir et n'osait guère recevoir ; son miroir lui conseillait de ne pas s'entourer de visages jeunes et jolis, et ses forces, si lentes à revenir, lui défendaient toute fatigue.

M. Davesnes s'ennuyait et le laissait voir. Les soirées, en tête-à-tête avec une femme qui s'efforçait de dissimuler sa lassitude, étaient tristes ; il lisait, fumait et ne parlait guère. Elle, étendue sur une chaise longue, pensait que si sa convalescence durait encore quelque temps elle ne pourrait garder près d'elle ce mari que le monde réclamait.

Un soir, où M. Davesnes avait l'air sombre et préoccupé, sa femme l'interrogea. Une affaire ennuyeuse probablement lui donnait cet air-là ? Il affirma qu'il n'avait aucun souci grave, puis, un peu gêné, expliqua que pour ses affaires... cette claustration à laquelle il se condamnait était très mauvaise. Le monde savait Mme Davesnes convalescente, presque guérie ; le monde s'étonnait de son absence.

La chaise longue était dans un coin sombre, la lampe n'éclairait que la table près de laquelle le mari lisait. M. Davesnes ne s'aperçut pas que le visage de sa femme devenait d'une pâleur effrayante. Sur les coussins, la tête blonde se renversa, les yeux se voilèrent et, lasses, les mains lâchèrent le livre qu'elles tenaient.

— Mais, fit-elle d'une voix douce, pourquoi ne sors-tu pas ?

Cette simple phrase était une permission. Avec un entrain, une gaieté de gamin, il se leva.

— Je craignais, répondit-il aimablement, de te faire de la peine, de te contrarier ; mais c'était ridicule ! Tu es bien au-dessus de ces petites gens-là. Ce soir, il y a une fête au cercle ; je vais aller y faire un tour.

Après un baiser très tendre, il était parti et, souriante, Mme Davesnes l'avait regardé s'en aller ; elle voulait qu'il la crût heureuse de cette distraction qu'il allait prendre.

Et depuis ce soir-là, bien souvent, M. Davesnes était sorti. Il partait tard ; Arlette, enfermée dans sa chambre, piochant quelque difficile version, ne se doutait guère que sa mère passait seule la plupart de ses soirées.

Pour la convalescente, cette solitude était mauvaise ; elle allait dans le bureau de son mari, s'asseyait devant la grande table Empire, et là, regardait cette pièce où il vivait et qui était pour elle pleine de souvenirs. Sur la cheminée, il y avait deux photographies : la sienne et celle d'Arlette. Elle prenait son portrait, qui datait de deux ans, et l'observait attentivement ; puis, vers la glace, elle allait. Près des tempes,

maintenant, elle avait des rides et ne pouvait sourire sans que de vilains plis se formassent autour de ses yeux; sur son visage, il y avait, de-ci de-là, quelques petites taches jaunes qui passeraient, affirmait le médecin; mais chaque jour ces taches s'agrandissaient.

Alors, désespérée, comprenant qu'elle ne serait bientôt plus qu'une vieille femme, elle reposait la photographie et s'enfuyait dans sa chambre, pleurant parce qu'elle devinait que pour garder son mari elle avait besoin de cette beauté à laquelle il tenait tant.

Les nuits étaient mauvaises, Mme Davesnes ne dormait guère, et le lendemain elle se levait moins forte que la veille; mais ni sa fille ni son mari ne s'en apercevaient.

Un soir, où Arlette rentra plus tard que de coutume, — elle avait été expliquer à son amie Germaine une version qu'elle ne comprenait guère, — elle trouva son père et Roger d'Arcours causant dans le hall. L'absence de sa mère Pétonna, elle en demanda l'explication.

Mme Davesnes avait une migraine très violente et se reposait. Cette réponse n'inquiéta pas Arlette, sa mère était sujette à ces indispositions-là.

Vite, elle alla se déshabiller, changea de robe, se recoiffa, tout cela en quelques minutes; puis, toute fraîche, elle revint vers le hall.

Gaie, elle taquina d'abord M. Davesnes, puis l'ami de son père; Roger d'Arcours avait un air sage qu'elle ne lui connaissait pas; ses yeux moqueurs étaient, ce soir, pleins d'indulgence. Qu'avait-il fait depuis un mois qu'elle ne l'avait vu? Sans attendre sa réponse, elle alla embrasser son père et avoua qu'elle mourait de faim.

— Le latin, c'est un apéritif admirable que je recommande aux gens qui n'ont pas d'appétit! s'écria-t-elle en riant.

— Vous travaillez beaucoup ce diabolique latin? demanda Roger d'Arcours.

— Je ne fais pas autre chose du matin jusqu'au soir : thème et version, version et thème

— Et cela vous amuse?

— Enormément.

— Mes compliments; moi, j'ai toujours bâillé d'ennui devant Virgile, et ces heures d'étude ne m'ont laissé que de mauvais souvenirs.

Avec un petit air orgueilleux, Arlette reprit :

— Tous les garçons sont comme vous, ils font des années de latin sans y rien comprendre; nous, en quelques mois, nous nous débrouillons.

Moqueur, le jeune homme s'inclina.

— Votre intelligence est très supérieure à la nôtre, mademoiselle Arlette : je le savais déjà, et je vous remercie de me le rappeler.

— Ne croyez pas que j'aie voulu vous dire quelque chose de désagréable; non, ce soir, je ne sais pourquoi, je suis si contente que je ne vous taquinerai pas.

Elle s'assit dans un vieux fauteuil Louis XIII et, posant ses mains sur les bras sculptés, avoua :

— Il y a des moments où l'on est vraiment heureuse de vivre.

Souriante, elle regarda son père, puis Roger d'Arcours, et comme elle leur trouvait des visages sérieux elle ajouta :

— Je vous en prie, tâchez d'être gais; ce soir, j'ai besoin de rire; il faut que nous riions.

Le domestique annonçait le dîner; aucun des deux hommes ne répondit.

Dans la salle à manger, Arlette prit la place de sa mère, regrettant que cette vilaine migraine la retint au lit; mais, puisqu'elle dormait, le mal allait passer.

La présence du domestique, ses devoirs de maîtresse de maison rendirent la jeune fille sérieuse; elle parla peu.

M. Davesnes et son ami discutaient une affaire dans laquelle tous deux avaient des intérêts; elle les écouta, son esprit s'intéressait à tout.

Le repas terminé, café et liqueurs furent apportés dans le hall. Après avoir servi son père et Roger d'Arcours qui continuaient la discussion commencée à table, Arlette, gentiment, leur demanda de vouloir un peu penser à elle et de cesser cette conversation qui durait depuis bientôt une heure.

La réclamation était juste, M. Davesnes répondit :

— Tu as raison, ma chérie. Du reste, nous avons à causer ensemble.

— De choses amusantes? fit Arlette gaiment.

M. Davesnes hésita, regarda son ami, puis expliqua :

— Non... ce ne sont pas des choses amusantes.

— Alors, père, ne les dis pas; aujourd'hui, je ne veux plus travailler et je te préviens que je ne saurais entendre rien d'ennuyeux. J'ai une âme de toute petite fille, et cette petite fille veut rire et s'amuser. Il fait beau, très beau, il y a un coin dans le jardin qui doit être délicieux, voulez-vous y venir?

— Nous sommes bien ici, Arlette, reprit M. Davesnes; c'est la pièce que tu préfères d'habitude, pourquoi veux-tu la quitter? Qu'en pensez-vous, d'Arcours?

Vivement la jeune fille se précipita vers celui qu'on interrogeait :

— Ne répondez pas, ou bien dites que vous êtes de mon avis et que, par cette nuit de juin, il fait bon dehors ! Po... me faire plaisir, venez tous les deux.

Roger d'Arcours se leva, M. Davesnes l'imita, et ils quittèrent le hall.

Précédés d'Arlette, qui les guidait à travers l'allée, ils allèrent s'asseoir sous un arbre, près d'un massif de rosiers en pleines fleurs. La lune éclairait à peine le jardin, toutes les roses paraissaient blanches. Le ciel était plein d'étoiles ; là-haut il faisait très clair.

D'abord Arlette ne parla pas ; elle regardait des silhouettes qui étaient près d'elle et cherchait à deviner où son père était assis. Les cigarettes faisaient deux petites taches lumineuses, toutes pareilles ; les gestes semblaient les mêmes, impossible de reconnaître M. Davesnes.

— Père, demanda Arlette, ne trouves-tu pas que ce plafond-là est plus beau que celui du hall ?

Ce fut Roger d'Arcours qui répondit :

— Je suis de votre avis, mademoiselle, et je vous remercie de m'avoir entraîné jusqu'ici.

— Vous, vous avouez que j'ai eu raison, mais votre ami ne désarme pas. Qu'as-tu donc, père ? Tu es bien silencieux !

Après une légère hésitation, M. Davesnes fit :

— Je suis préoccupé.

— Sérieusement ? demanda Arlette.

— Oui, très sérieusement.

La jeune fille eut un gros soupir ; décidément, il fallait être grave, renoncer à rire ; et pourtant, ce soir, elle eût tant aimé rire. Pourquoi ? Elle n'en savait rien ; ses dix-sept ans lui donnaient un grand besoin de manifester sa joie et de la faire partager aux autres, et voilà que les autres ne voulaient pas. C'était triste d'être ennuyée par cette belle nuit d'été, mais puisque son père le souhaitait elle était prête à écouter les choses sérieuses qu'il voulait lui dire.

— Père, je crois que tu désires me parler de tes préoccupations ?

Un des deux points lumineux bougea plusieurs fois de suite ; puis, après un court silence, M. Davesnes répondit :

— Il s'agit de ta mère.

— Maman ! s'écria Arlette, qu'y a-t-il ?

— Voilà, le docteur est venu ce soir.

— Il vient tous les deux jours. Ne le savais-tu pas ?

— Oui, mais ce soir il m'a attendu, désirant me parler de la santé de ta mère.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Que la convalescence était lente, trop lente à son gré, et qu'il conseillait immédiatement un changement d'air, la mer de préférence.

— Parfait, fit Arlette, c'est une ordonnance bien facile à suivre.

— Je suis de ton avis, reprit M. Davesnes, mais ta mère ne peut partir seule... et je ne puis m'absenter avant un mois. Mes affaires me retiennent à Paris, n'est-ce pas, d'Arcours ?

L'ami ne répondant pas, Arlette s'écria nerveusement :

— Alors... je ne vois pas comment nous pourrions nous arranger ; je n'ai plus que quelques semaines de travail... je n'ai pas fini de voir le programme... il m'est impossible à présent... de manquer un cours. J'ai déjà perdu plus d'un mois, je suis dans un état certain d'infériorité et, si je ne travaille pas avec acharnement, je risque d'être refusée.

D'une voix grave et lente, Roger d'Arcours demanda :

— Et un échec serait pour vous chose terrible, n'est-ce pas, mademoiselle Arlette ?

Cette question était faite sur un ton qui ne plût guère à la jeune fille ; elle se redressa et, hautaine, répondit :

— Oui, j'ai beaucoup travaillé, ce diplôme est le couronnement de mes études ; je l'obtiendrai parce que je le mérite.

— Je le souhaite, fit-il, railleur.

— Arlette, reprit M. Davesnes, je ne sais comment nous allons faire... Le médecin m'a affirmé qu'il fallait que ta mère partît au plus tôt... Avec d'Arcours, nous avons causé, il m'a parlé d'un manoir en Normandie qu'un de ses amis voulait justement louer. C'est tout près de Deauville, très bien installé ; ce serait parfait... mais ta mère ne peut y demeurer seule... c'est impossible.

— C'est impossible... répéta Arlette lentement.

M. Davesnes n'ajouta rien, il n'osait dire à sa fille son désir. Il comprenait qu'elle ne pouvait, de bon gré, renoncer à ce diplôme pour lequel, pendant plusieurs années, elle avait travaillé. Lui-même eût été très fier du succès d'Arlette, succès que tout faisait prévoir. Mais le docteur avait été formel, il fallait que Mme Davesnes quittât au plus tôt Paris. Ah ! comme cette maladie était ennuyeuse ! Pendant un mois déjà, elle avait bouleversé leur vie, et cette convalescence, si longue, allait encore la roubler. Cet été, ils devaient, tous les trois, faire un grand voyage : la Suisse d'abord, puis en septembre des lacs italiens. Ces beaux projets étaient irréalisables.

puisque le médecin exigeait plusieurs mois de repos.

M. Davesnes ne savait que conclure et attendait qu'Arlette parlât. C'était à elle de décider; lui, n'imposerait aucune volonté.

Dans l'ombre, la jeune fille réfléchissait. Les paroles de son père l'avaient troublée infiniment; elle cherchait le moyen de concilier ses devoirs filiaux et ses ambitions d'écolière. Quelques semaines à peine la séparaient des examens; on pourrait peut-être mettre près de Mme Davesnes une religieuse, et, dès son baccalauréat passé, Arlette viendrait la remplacer. C'était la meilleure solution. Pourquoi donc hésitait-elle? Pourquoi ne communiquait-elle pas à son père cette solution, qui lui semblait excellente?

C'est que, dans la nuit, tout près d'elle, il y avait une ombre qui ne bougeait guère, mais qui attendait, très curieusement, la réponse qu'Arlette allait faire, et la jeune fille devinait que les yeux si moqueurs, qu'elle aimait à regarder, ne l'approuveraient pas. Mais que lui importait Roger d'Arcours et son blâme muet? Elle savait ce qu'elle devait faire.

— Père, dit-elle, en hésitant un peu, puisqu'il est nécessaire que maman parte immédiatement... ne penses-tu pas... ne crois-tu pas... que... pour quelques jours... deux ou trois semaines... on pourrait l'installer avec une religieuse dans ce manoir dont tu m'as parlé?... Nous pourrions peut-être avoir la sœur qui l'a soignée pendant son opération, maman l'aimait beaucoup, elle paraissait très gaie... très gentille.

L'ombre qui était à côté d'Arlette se leva brusquement, et, sans rien dire, s'éloigna.

La jeune fille remarqua ce mouvement; elle fut si fâchée d'en être contrariée que ses mains arrachèrent une rose qui était tout près d'elle.

M. Davesnes ne savait que conclure : certes c'était une combinaison, mais il ne savait si la convalescente l'accepterait.

— Maman ne demandera pas mieux, ajouta Arlette; elle sait que ni toi ni moi ne pouvons nous absenter en ce moment.

— C'est évident, fit M. Davesnes en soupirant d'aise; ainsi, ce serait parfait. Tu partiras dès tes examens passés, et moi j'irai vous rejoindre quelques jours après.

— C'est convenu. Parle-moi maintenant de ce manoir. Est-il joli, s'y plaira-t-elle?

— D'Arcours! appela M. Davesnes, venez répéter à Arlette tout ce que vous m'avez dit.

L'ami revint lentement, et sans aucun enthousiasme, d'un ton indifférent, expliqua que cette vieille maison Louis XIII, parfaitement restaurée, lui semblait

agréable pour passer l'été. Le parc, suffisamment grand, était très boisé, une petite rivière le traversait. Ce manoir était libre; le propriétaire, actuellement en Russie, lui avait donné tout pouvoir pour traiter.

Ce fut chose convenue, le prix discuté et accepté; dès le lendemain, M. Davesnes irait signer le bail chez le notaire.

Après cette conversation, Roger d'Arcours se leva, et, comme son ami s'étonnait de ce départ précipité, il expliqua qu'il avait promis de passer chez un de ses parents, souffrant depuis quelques jours.

M. Davesnes hésita, puis s'écria :

— Je vais avec vous, la nuit est si belle que j'éprouve le besoin de sortir.

— Mais nous sommes dehors, fit Arlette

— Oui, pourtant ce n'est pas la même chose. Ici, tu as beau dire, il fait triste.

La jeune fille ne discuta pas; elle accompagna son père et son ami jusqu'à la grille de l'hôtel. M. Davesnes l'embrassa, Roger lui dit poliment bonsoir; mais la poignée de main qu'il lui donna fut si courte qu'Arlette eut l'impression qu'elle était désagréable.

Les deux hommes partis, lentement elle retourna dans le jardin, s'approcha du massif de roses qui embaumaient, mais ne fut pas tentée de reprendre un siège; son père avait raison : « Il faisait triste. »

Elle rentra dans l'hôtel, une veilleuse éclairait le vestibule, même lumière dans le hall; là aussi, « il faisait triste ».

Elle se réfugia dans sa chambre. Vivement, elle tourna le commutateur, la lumière jaillit, éclairant la pièce. De vieux meubles recouverts de cretonne claire rendaient gaie cette chambre où aucun bibelot ne traînait. Arlette se dirigea vers la table chargée de livres; elle s'installa, prit une feuille de papier, un gros dictionnaire, et se mit à travailler. Mais au bout de quelques minutes, nerveuse, elle se leva, repoussa papier et dictionnaire et alla ouvrir la fenêtre de sa chambre.

Un grand souffle entra, rafraîchit son front, et bien que l'air ne fût pas très pur, Arlette le respira avec plaisir. Attirée par la nuit, par le ciel plein de lumières, la jeune fille resta là, regardant la masse noire et silencieuse qui était devant elle. Quelques autos sillonnaient encore le Bois, mais ces autos étaient rares, et Arlette eut l'impression qu'elle était très loin de Paris.

Comme la campagne devait être jolie par cette nuit de juin ! Dans quelques jours, sa mère s'y installerait. Le manoir... une vieille maison où elle resterait seule... avec une religieuse... Oui, mais ce ne serait

que pour peu de temps... bien vite, Arlette irait la rejoindre... Tout était arrangé ainsi... C'était parfait, avait dit M. Davesnes... Pourquoi donc deux mots la hantaient-ils ? Pourquoi donc les prononçait-elle à haute voix ?... seule... toute seule...

Furieuse contre elle, contre cette nuit de juin qui était si douce, elle quitta la fenêtre et, attrapant un livre au hasard, reprit sa feuille de papier et se mit à traduire du Virgile.

Tard, très tard, elle traduisit, et ce ne fut que lorsque ses paupières se fermèrent qu'elle laissa le texte latin et qu'elle consentit à prendre le repos que son corps réclamait.

VI

La grande salle du cours Mary était bondée. M. Ramon parlait sur les littérateurs modernes ; les mamans des élèves, intéressées par le sujet, étaient venues entendre le célèbre professeur. Elles écoutaient attentivement, approuvant de temps à autre par des gestes discrets, gestes qui montraient au savant maître toute l'admiration qu'elles éprouvaient pour son élocution si brillante et pour le tact parfait avec lequel il touchait aux sujets les plus osés, sans jamais oublier qu'il parlait à des jeunes filles.

Penchées sur leur cahier, les élèves prenaient des notes, et, tout autour de la grande table recouverte d'un tapis vert, on ne voyait que des têtes blondes ou brunes qui s'agitaient, des mains qui écrivaient aussi vite qu'elles le pouvaient.

Seule, Arlette ne se pressait pas, elle était sûre de sa mémoire. Elle notait simplement quelques expressions, les tournures de phrases heureuses, les jolies idées.

Le maître parla une heure, heure qui sembla longue à Arlette. Aujourd'hui, la jeune fille était de très mauvaise humeur et, en arrivant, elle avait prévenu son amie qu'il ne fallait pas s'occuper d'elle, tant elle était désagréable.

Germaine l'avait regardée avec des yeux pleins de tendresse, des yeux qui devinaient, qui savaient. Mme Davesnes était partie le matin même. Germaine n'avait rien dit, mais, de temps à autre, elle souriait avec tant d'affection à Arlette que celle-ci comprenait que son amie partageait sa... mauvaise humeur ; elle ne voulait pas avouer que le départ de sa mère lui avait fait de la peine.

Peut-on avoir de la peine pour une séparation de quelques semaines ?

Sensibilité ridicule, et pourtant, lorsqu'au moment du départ Mme Davesnes l'avait embrassée, Arlette s'était sentie si troublée qu'une fois l'auto partie elle avait dû aller dans sa chambre pour enlever une invisible poussière qui faisait pleurer ses yeux bleus. Pousière enlevée, vite Arlette s'était habillée pour sortir, et, avec miss, elle était venue entendre M. Ramon, son professeur de prédilection; mais ce professeur aujourd'hui ne l'intéressait pas. Toutes ses pensées suivaient l'auto qui emmenait sa mère vers le manoir.

Dans le fond, à côté de la convalescente, il y avait une religieuse qu'elle ne connaissait pas. Celle qui avait soigné Mme Davesnes n'avait pu partir, et cela encore contrariait Arlette. Mais son père était là; il allait installer sa femme; pendant deux jours il resterait avec elle. Arlette ne devait pas s'inquiéter inutilement, tout irait bien, c'était certain. En écrivant les phrases qu'elle voulait retenir, elle calculait que dans trois semaines elle serait près de sa mère. Trois semaines, ce n'est rien, cela passe très vite; mais lorsqu'on s'y rend, c'est affreusement long!

Un grand bruit, des chaises remuées, apprirent à Arlette que le professeur avait fini. Comme les autres, elle ferma son cahier, se leva et s'appêta à quitter la salle; mais des jeunes filles l'entourèrent, l'interrogèrent sur une version latine donnée hier et qu'elles n'avaient pas comprise.

« La plus forte » expliqua brièvement, mais d'une manière si claire que ses camarades, enthousiasmées, déclarèrent qu'Arlette Davesnes était vraiment une élève « épatante » : pour elle, le latin n'avait plus de secret!

Toutes trouvaient cette langue si difficile que quelques-unes étaient tentées de renoncer à ce diplôme, objet de leur ambition! Arlette eut un regard de pitié pour celles qui parlaient ainsi, et, ne voulant rien leur dire de désagréable, s'en alla. Germaine la suivit, miss, par extraordinaire, était là.

Dans la rue, elles marchèrent vite. Arlette allait, ayant le grand désir que personne ne l'arrêtât. A quelques pas de chez elle, gentiment, Germaine demanda :

— Veux-tu venir déjeuner avec nous, puisque tu es seule?

— Non, je te remercie, j'ai à travailler.

— Et ce soir?

— Ce sera la même chose, et puis vers l'heure du dîner j'attends une communication téléphonique; je tiens à être là. Tu comprends?

— Je comprends!

— Merci tout de même! reprit Arlette.

Elle serra nerveusement la main de son amie, et, vite, s'éloigna, ne voulant pas que Germaine lui parlât de sa mère.

Arrivée à l'hôtel, au domestique qui venait lui ouvrir, elle donna l'ordre de servir, et cinq minutes après, dans la grande salle à manger, elle déjeunait...

Elle avait apporté un livre de littérature, tout en mangeant elle le feuilleta.

En face d'elle, il y avait la place de sa mère et elle n'osait lever les yeux. Obstinément, elle continuait à lire, mais les lettres dansaient, et elle avait si peu d'appétit qu'elle touchait à peine aux plats que le domestique lui présentait.

Avec hâte, elle quitta la salle à manger et se dirigea vers le bureau de son père. Là, elle s'installa confortablement dans un fauteuil et, résolue à travailler, continua sa lecture.

La fenêtre était ouverte, il faisait beau; Arlette n'eut pas un regard pour le jardin plein de roses ni pour le ciel d'été; non, elle voulait étudier, son livre seul l'intéressait. Mais voilà que ses yeux qui dédaignaient les fleurs et le ciel merveilleux, voilà que ses yeux fixaient deux petits coussins laissés par négligence sur un fauteuil. Ces deux petits coussins lui rappelaient tant de choses. Arlette, qui travaillait rarement à l'aiguille, les avait faits pendant les jours d'angoisse et, tout de suite, Mme Davesnes s'en était servie. Arlette revoyait la tête blonde, si pâle, qui toujours s'appuyait contre ces coussins; elle revoyait le doux sourire qui l'accueillait. Pendant les heures de souffrance, Mme Davesnes aimait avoir sa fille près d'elle. Arlette le savait...

Là-bas, au manoir, dans deux jours, Mme Davesnes serait seule avec une religieuse qu'elle ne connaissait pas!

Nerveuse, Arlette se leva, passa devant les deux petits coussins et quitta le bureau. Aujourd'hui, cette pièce ne lui plaisait pas. Elle traversa le hall et se dirigea vers sa chambre; là, elle pourrait travailler.

Elle s'installa devant sa table, prit cahier et stylographe et voulut résoudre des équations. Au bout d'une demi-heure, elle se rendit compte qu'elle ne ferait rien. Tout le temps, elle regardait la pendule, s'étonnant qu'aucun télégramme ne lui fût encore parvenu. M. Davesnes avait pourtant promis une dépêche au premier arrêt. Aurait-il oublié sa promesse?

Deux heures sonnèrent; Arlette repoussa son cahier, posa son stylographe et quitta sa table de

travail. Qu'allait-elle faire?... Elle ne voulait pas sortir. Pendant son absence, la dépêche pouvait arriver; et puis, dehors, la même idée la poursuivait. Un accident est si vite arrivé! Elle se trouvait ridicule et s'étonnait de ne pas être maîtresse de ses nerfs; mais elle ne pouvait oublier que, pendant des jours et des jours, elle avait cru perdre sa mère, et de ces heures douloureuses il lui était resté une nervosité qui devenait vite de l'inquiétude.

Elle alla vers la fenêtre, revint vers la table, ouvrit un tiroir et le trouvant en désordre, pour s'occuper, se mit à le ranger. Enfin on frappa à la porte; elle donna l'ordre d'entrer. Le domestique apportait une dépêche, elle l'ouvrit précipitamment.

M. Davesnes télégraphiait :

« Mère très fatiguée, nous arrêtons à Lisieux. »

Mère très fatiguée! Comme Mme Davesnes était encore fragile, puisqu'elle ne pouvait supporter quatre heures de voyage! Mère très fatiguée! Ah! ce serait facile de travailler avec cette mauvaise nouvelle! Impossible de fixer son esprit, de résoudre quelque problème, de faire une version. Non, par tout elle retrouverait ces mots : « Mère très fatiguée. » Et elle avait la vision de ce qui se passait là-bas, à Lisieux, Mme Davesnes était dans une chambre d'hôtel, sur un lit où tant d'autres s'étaient déjà reposés. A côté d'elle, la religieuse... Seule avec cette inconnue, Mme Davesnes devait souffrir. Arlette connaissait son père : une santé admirable lui donnait un grand besoin d'activité, il était incapable de rester près d'une malade.

Avec colère, la jeune fille froissa le télégramme. Un concours de circonstances indépendantes de sa volonté occupaient son esprit, son intelligence; elle n'était plus bonne à rien! Trois semaines la séparaient de l'examen, elle avait encore bien des choses à repasser, les heures perdues ne lui étaient pas permises; et pourtant, elle sentait qu'il lui serait impossible de travailler tant qu'elle ne saurait pas sa mère arrivée au manoir. Elle souhaitait le retour de son père, afin d'avoir des détails sur cette maison que Mme Davesnes allait habiter.

L'autre soir, Roger d'Arcours e., avait à peine parlé. Elle pensa, tout à coup, qu'elle pouvait téléphoner à l'ami de son père; il serait peut-être chez lui et, aujourd'hui, il ne refuserait pas de décrire ce manoir vers lequel toutes ses pensées allaient.

Elle courut vers le hall où se trouvait le téléphone, et là, avec un mot gentil à la téléphoniste, obtint tout de suite la communication. Ce fut Roger qui répondit.

Un peu embarrassée, Arlette bredouilla quelques mots sans aucun sens, et comme à l'autre bout du fil Roger s'impatientait, brusquement elle se nomma.

Il fut très surpris et, d'une voix moqueuse, demanda à quel propos Mlle Davesnes lui faisait l'honneur de lui téléphoner. Après une courte hésitation, Arlette expliqua qu'elle voulait savoir si Lisieux était très loin du manoir.

En sportsman qui a beaucoup fait d'auto, il donna la réponse; alors la jeune fille lui apprit que sa mère, fatiguée, se reposait à Lisieux, cela la tourmentait vraiment... Et puis si elle arrivait, là-bas, malade, y avait-il dans les environs du manoir un bon médecin?

Du même ton ironique, Roger lui répondit qu'il espérait que Mme Davesnes ne resterait pas longtemps à Lisieux; pour une convalescente, les hôtels manquaient de confortable. De plus, il ajouta qu'à Deauville il y avait un très bon médecin, et comme Arlette se taisait, il dit encore qu'il prenait le train pour la côte normande ce soir, à cinq heures, et qu'il irait demain au manoir.

— Vous partez? fit la jeune fille. Mais, je... nous... ne nous en doutions pas!

— J'ai le grand désir, répondit-il, de savoir si Mme Davesnes est contente, et si cette vieille maison lui plaît.

— Vous reviendrez bientôt?

— Dans quelques jours.

— Alors, vous m'apporterez des nouvelles; je suis si inquiète, avoua Arlette.

D'une voix qui ne raillait plus, Roger répondit :

— Je comprends votre inquiétude; Mme Davesnes était encore bien souffrante pour partir seule.

Ces paroles étaient presque un blâme; Arlette ne le supporta pas.

— Au revoir, monsieur d'Arcours! fit-elle, et pardonnez-moi de vous avoir dérangé.

Brusquement, elle raccrocha le récepteur et resta près de la table, immobile. Elle avait un visage grave, des yeux fixes; le long de sa robe, ses mains frémisaient. Tout à coup, elle se décida, traversa le hall et se dirigea vers la chambre de miss. Très calme, elle ouvrit la porte. Dans un fauteuil, l'Anglaise lisait.

Miss, dit Arlette, préparez mon sac; je pars à cinq heures pour Deauville!

Bien qu'elle fût habituée à obéir à la jeune fille, inquiète, miss lui demanda :

— Et moi, je pars aussi?

— Non, votre sœur arrive demain, et je ne veux

pas vous priver de cette joie. Vous me conduirez à la gare, j'y retrouverai M. d'Arcours.

— Alors, je reste ici ? fit-elle avec un soupir d'aise.

— Naturellement, ma bonne miss, puisque dans quarante-huit heures je serai là. Je vais voir maman, le manoir, et je reviens...

VII

A cinq heures moins le quart, un taxi-auto déposait devant la gare Saint-Lazare Arlette et miss D'un pas tranquille, elles montèrent le grand escalier, puis, billet pris, se dirigèrent vers le quai du départ.

Miss était inquiète. Elle se demandait sans oser interroger Arlette ce qu'elle devrait faire si la jeune fille ne retrouvait pas M. d'Arcours. Elle craignait de partir, et c'eût été pour elle un vrai chagrin. Sa sœur, absente depuis trois ans, venait passer deux jours à Paris avant de s'embarquer pour l'Amérique. Miss ne voulait pas penser qu'elle pourrait la manquer. L'inquiétude lui donnait des yeux perçants ; ce fut elle qui découvrit M. d'Arcours.

Sur le quai, devant un compartiment, il causait avec des amis. Dans sa joie, miss voulut s'élancer pour le prévenir, mais Arlette l'en empêcha et, sans que Roger s'en aperçût, elles montèrent dans le train. Miss installa la jeune fille juste en face de M. d'Arcours. La canne, le sac de voyage leur avaient désigné la place choisie par le jeune homme. Une fois Arlette installée, toute joyeuse, miss se sauva.

Jusqu'à la dernière minute, Roger resta sur le quai ; il causait avec une jeune fille très élégante et un monsieur d'un certain âge. Le père et la fille, pensa Arlette ; et elle regarda avec curiosité ces deux personnes. La femme était élégante, d'une taille au-dessus de la moyenne, le costume qu'elle portait l'allongeait encore : la silhouette était jolie, et le profil, qu'on apercevait à peine sous le grand chapeau, paraissait délicieux. Elle était plus vieille qu'Arlette, vingt-cinq ans au moins.

L'homme, d'une distinction rare, avait de longues moustaches blanches et des cheveux de même couleur. Il était grand et mince, et la décoration qu'il portait à la boutonnière lui donnait l'apparence d'un officier. Arlette aurait voulu savoir si ces deux personnes partaient pour Deauville ; l'idée de voyager avec les amis de Roger ne lui plaisait guère.

Un employé cria : « En voiture ! » et ferma les portières. Après avoir serré la main de ses amis, M. d'Arcours monta dans le train. Il se tin' dans le couloir, faisant un geste amical aux deux personnes qui restaient sur le quai.

Une jeune fille venant reconduire un monsieur, c'est toujours chose étrange ; Arlette en conclut que cette belle demoiselle devait être une fiancée ; bientôt on apprendrait que le séduisant Roger d'Arcours faisait une fin. Vraiment, il en avait l'âge !

Lorsque le train fut sorti de la gare, le jeune homme entra dans le compartiment. Arlette ne voulant pas être reconnue tout de suite prit un livre, se cacha le visage, et continua à observer son vis-à-vis. Sans soupçonner que quelqu'un suivait tous ses mouvements, Roger s'installa, mit ses bagages dans le filet, puis s'assit ; et, machinalement, se sachant dans un compartiment de fumeurs, tira son étui à cigarettes.

Mais, dans le wagon, en face de lui, il y avait une robe bleue et un petit chapeau vert. Que faisaient cette robe et ce chapeau dans un compartiment réservé aux hommes ? De mauvaise humeur, il remit son étui dans sa poche. Alors, de derrière le livre, une voix très douce sortit, elle disait :

— Vous pouvez fumer, monsieur, cela ne me gêne pas du tout.

Roger balbutia un vague remerciement et fut tout surpris que l'inconnue eût remarqué son geste ; pourtant, derrière ce gros in-folio, elle ne devait rien voir. Il ne profita pas de la permission et prit ses journaux ; mais la présence de cette femme dont il n'apercevait pas le visage l'intriguait, et, en ayant l'air de regarder par la portière, à son tour, il observa.

D'abord, l'inconnue ne bougea guère ; elle ne tournait même pas les pages de son livre, puis il remarqua que le livre remuait, que le petit chapeau vert s'agitait et que cette dame avait l'air de rire. C'était donc bien drôle ce qu'elle lisait !

Mais le rire continuait ; il n'était plus timide, il jaillissait, charmant, contagieux, et Roger, bien qu'il trouvât la situation étrange, sourit aussi, se demandant, un peu inquiet, si quelque désordre dans sa toilette ne provoquait pas chez l'inconnue cet accès de gaieté. Il tâta sa cravate, son col, passa sa main dans ses cheveux, non, rien ne lui semblait incorrect ; et, pourtant, le rire devenait fou, irrésistible.

Tout à coup, les mains laissèrent tomber le livre, et, stupéfait, Roger reconnut la jeune fille. Oubliant le protocole habituel, il s'écria :

— Arlette, que faites-vous ici ?

Très gaiement, riant encore, la jeune fille répondit :

— Ce que vous y faites, cher monsieur, je vais au manoir.

Les yeux de Roger parcoururent le compartiment désert.

— Vous êtes seule ? demanda-t-il.

— Non pas, fit Arlette moqueuse, puisque je suis avec vous.

Il s'impatienta :

— Ce n'est pas ce que je veux dire ; mais où est miss, qu'en avez-vous fait ?

— Rien ; elle est restée à Paris pour voir sa sœur qui arrive d'Alsace.

— Alors... fit-il profondément stupéfait, vous êtes partie seule ?

— Non, rassurez-vous. Pour le monde, parce qu'il y a une coutume stupide qui interdit aux jeunes filles « riches » de voyager sans gardien, j'ai pris ce train-là sachant vous y retrouver.

— Ah ! s'écria-t-il surpris, c'est moi votre gardien ?

Gentiment, elle ajouta :

— Je suis si contente de faire avec vous ce court voyage qu'il faut aussi être content !

— Je suis content... mais... je ne sais si j'étais bien qualifié pour... remplir ce rôle que vous m'offrez. Je ne suis pas encore un vieillard, mademoiselle Arlette.

La jeune fille hésita, puis répondit :

— Non, c'est vrai ! Je n'ai peut-être pas assez réfléchi ; je crois même n'avoir pas réfléchi du tout. Si ce voyage est incorrect, tant pis ! Vous êtes le meilleur ami de mon père et je me confie à vous. Le monde avec ses préjugés, ses petites gens et ses histoires, me laisse parfaitement indifférente.

— Mais nous vivons au milieu du monde, et nous sommes obligés de compter avec lui.

— Alors, vous trouvez, reprit Arlette, que j'ai eu tort de partir ?

Avec élan, il s'écria :

— Ah ! non, certes ! Ne pensez pas cela une minute, et puis ce qui est fait est fait, nous ne pouvons rien y changer. Oublions tout et jouissons de l'heure présente. La campagne est jolie, tous les plus petits jardins sont merveilleux. Regardez ce coin de banlieue, grâce aux roses, il paraît charmant.

Arlette posa à côté d'elle le gros précis de géographie et regarda par la portière.

Roger d'Arcours avait raison, le train avait beau

marcher très vite, on apercevait quand même les roses qui fleurissaient dans tous les jardins.

Alignées près l'une de l'autre, quelques mètres de terrain les séparant, les petites maisons étaient laides, mais les fleurs les paraient d'une grâce éphémère. S'attachant aux murs, se dressant, claires, lumineuses, au milieu des massifs, les roses étaient partout. Juin les faisait éclore, juin leur donnait une vigueur superbe, juin les faisait royales.

Elles dominaient la campagne, elles s'imposaient; tout à côté d'elles paraissait sombre...

Arlette demanda :

— Est-ce qu'il y a des roses au manoir? Maman les aime beaucoup,

— Oui! L'an dernier, la floraison y a été superbe; j'y ai séjourné pendant plusieurs jours et je me souviens de quelques vieux rosiers qui m'ont étonné par le nombre de leurs fleurs. Il y a une roseraie qui est une petite merveille. Nous la verrons ce soir.

— Ce soir! D'abord, il fera nuit; et puis vous viendrez donc jusqu'au manoir?

— Certainement. Vous ne vous imaginez pas que je vais vous laisser à Deauville. Je suis votre gardien et ne vous quitterai que lorsque je vous aurai remise dans les bras de vos parents.

Arlette sourit :

— C'est gentil, mais si vos amis vous attendent?

— Ils m'attendront; cela n'a aucune importance. Entre camarades, c'est chose permise.

Touchée par tant de bonne grâce, Arlette reprit très aimablement :

— Maman sera contente de vous voir; elle vous aime beaucoup.

Sérieux, presque grave, tout en regardant la jeune fille, Roger répondit :

— Je lui rends son affection... Votre mère, mademoiselle Arlette, est une femme exquise: je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui pût lui être comparé. Elle a toutes les qualités : bonté, courage, dévouement; elle aime, elle sait aimer... c'est si rare...

Puis il ajouta :

— Elle sera peut-être contente de me voir, mais je crois que votre arrivée lui causera un tel plaisir qu'un ami ne comptera plus beaucoup. Ne pensez-vous pas que je dis la vérité?

Arlette répondit par un sourire, mais ne voulant pas continuer la conversation sur ce sujet elle regarda par la portière. Le train marchait à toute allure: déjà, bien lointaine, elle apercevait la masse sombre de la forêt de Saint-Germain. Avec une rapidité effrayante, les petits villages passaient, quel-

ques maisons blanches, un clocher; Arlette ne distinguait pas autre chose.

Le train filait... filait...

En face d'elle, Roger l'observait. Sous le petit chapeau vert, la jeune fille était bien jolie; aujourd'hui, elle avait une expression souriante qui ne lui était pas habituelle. Le précis de géographie reposait sur la banquette; elle n'y songeait plus et continuait à fixer le paysage. Roger ne se lassait pas de regarder le petit chapeau vert et le charmant visage qui étaient en face de lui.

Ils ne se parlaient pas, mais ce silence leur était doux. Quelquefois leurs yeux se rencontraient. Arlette riait et Roger l'imitait.

Le train filait... filait...

Après Mantes, la jeune fille dissimula un léger bâillement, Roger s'en aperçut.

— Vous avez faim? demanda-t-il.

— Oui, j'ai faim; ce n'est pas poétique du tout, mais je vous avoue franchement que j'espère bien être invitée à dîner par le gentil monsieur qui est provisoirement mon gardien.

Un peu embarrassé, Roger reprit :

— Je voudrais bien... mais... pouvons-nous aller dîner dans le wagon-restaurant?

— Je crois qu'il n'y a pas d'autre endroit; ce train ne s'arrête nulle part.

— Je le sais... C'est la question convenances qu'il faut envisager.

Arlette se fâcha.

— Monsieur d'Arcours, s'écria-t-elle, si vous vivez très vieux, vous serez bien ennuyeux. Convenances... Ce mot stupide, inventé par la bêtise humaine, a le don de vous émouvoir! Moi, je l'ai rayé à tout jamais de mon dictionnaire, aussi je ne le comprends pas. J'ai faim! j'ai faim! Par pitié ne me refusez pas à dîner.

Roger ne discuta plus; il se leva pour aller réserver des places. Au moment où il quittait le compartiment, il se retourna vers Arlette et dit encore :

— Si nous rencontrons des amis, des camarades, ce qui est possible, je serai très ennuyé.

— Moi, pas du tout, cela m'amusera. Vous me les présenterez et nous ferons connaissance. Allez vite demander l'heure du dîner. Je vous assure que vous ne pouvez pas faire autrement.

Résigné, le jeune homme s'en alla. Quelques minutes après, il venait chercher Arlette.

À une petite table de deux couverts, ils s'assirent l'un en face de l'autre.

Tout en défaisant ses gants Arlette regarda autour

d'elle. Il y avait peu de monde, quelques tables seulement étaient occupées.

— Je ne connais personne, fit-elle; voilà qui va vous rassurer. Et vous?

Toujours contrarié, Roger d'Arcours répondit :

— Je crois avoir aperçu un camarade là-bas, à la dernière table.

Arlette se pencha et regarda.

— Il est avec une bien jolie femme. Est-ce que vous la connaissez?

— Vaguement! C'est une petite actrice d'un grand théâtre des boulevards.

La jeune fille se mit à rire.

Etonné par cet accès de gaieté, Roger lui demanda :

— Pourquoi riez-vous ainsi?

— Je ris, parce que je comprends.

— Que comprenez-vous?

— Pourquoi vous ne vouliez pas m'offrir à dîner. Vous aviez peur qu'on me prit pour une petite actrice des grands boulevards. Cette idée m'amuse follement!

— Il n'y a pas de quoi.

Le domestique apportait le potage, Arlette ne répondit pas; mais lorsqu'il se fut éloigné, se penchant vers son compagnon, charmante, elle lui dit :

— Je vous en prie, monsieur d'Arcours, quittez cet air sévère. Ce qui est fait est fait, et soyez gentil. Si vous vouliez, ce petit diner, en tête à tête, pourrait être très amusant.

Il regarda la jeune fille; elle était si jolie qu'un sourire éclaira sa physionomie.

— Là! fit Arlette, vous devenez raisonnable. Encore un petit effort, et ce sera parfait. Soyons gais! Je m'imagine que lorsque nous arriverons au manoir, maman y sera installée et contente. Ne le croyez-vous pas?

— Je l'espère.

Avec une belle confiance, Arlette reprit :

— Moi, j'en suis certaine; vous verrez que demain, ce sera maman, elle-même, qui me renverra.

— Vous repartez donc? demanda-t-il surpris.

— Mais oui! Je ne me suis échappée que pour quarante-huit heures; c'est dans trois semaines l'examen.

— Ah! oui! le fameux baccalauréat! Je n'y pensais guère.

Un peu vexée, Arlette répondit :

— Mais, moi, j'y pense beaucoup.

Trop! fit-il.

Ce mot s'était à peine échappé des lèvres de

Roger qu'il le regretta; Arlette avait froncé ses sourcils, son joli visage avait pris une expression arrogante; elle n'était plus la même.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien ! rien ! Et puis, ce n'est pas l'heure des discussions. Soyons gais, c'est le programme.

— Oui, mais vous avez rompu le charme. J'avais tout oublié, je ne pensais guère que je perdais en ce moment des heures précieuses. Dépêchons-nous de dîner, je pourrais travailler jusqu'à Deauville.

— Travailler ! Vous reprendrez votre précis de géographie ?

— Oui ! Et j'ai dans mon sac deux autres livres qu'il me faut étudier.

Avec un soupir, Roger reprit :

— Quelle admirable écolière vous faites ! Rien ne vous distrait.

Pédante, Arlette s'écria :

— Les jeunes filles modernes sont toutes ainsi, il n'y a plus de « petites oies blanches », ni de poupées sans cervelle. Nous, nous venons au monde avec une ambition démesurée, et nous refusons l'étiquette d'infériorité que les hommes, peu galamment, nous imposaient depuis des siècles. Nos intelligences valent les vôtres, cher monsieur.

Ces paroles amusèrent Roger d'Arcours; il ne put dissimuler un sourire. Arlette s'en aperçut et reprit vivement :

— Vous ne le pensez pas ? Cela ne m'étonne guère, tous les hommes sont ainsi. Pourtant les faits sont là : les femmes travaillent, montent, prennent les honneurs, décrochent les médailles. Vous ne niez pas cela ?

M. d'Arcours répondit bien vite :

— Je ne nie rien; je ne connais pas la question. Et puis, sur l'intelligence des femmes, je suis tout à fait de votre avis. J'en connais de remarquables. Et, ajouta-t-il sérieusement, ce qu'il y a de charmant, c'est que quelques-unes de ces femmes ont l'air de l'ignorer.

— Modestie ! s'écria Arlette en riant; simple violettes, monsieur d'Arcours, nous voilà en 1830 et autour de nous tout est si moderne que cela ne semble un véritable anachronisme. Regardez, nous dinons dans un train qui fait du cent à l'heure, nous sommes confortablement assis et la lumière électrique nous éclaire. Sur cette petite table, qui est très solide, il y a un vase avec des fleurs. C'est confortable est l'œuvre du vingtième siècle. Les femmes sont aussi de ce siècle-là. Les yeux baissés, les joues rougissantes, le maintien modeste, toutes ces belles

attitudes sont passées de mode, nous ne rassemblons plus à nos sentimentales aïeules. Nous sommes des êtres pratiques, nous savons faire notre vie, et nous ne restons pas des heures devant un superbe clair de lune à écouter notre cœur.

Avec un soupir, Roger répondit :

— C'est vrai ! les jeunes filles modernes ne rêvent plus.

— Vous le regrettez, naturellement. Vous aimiez savoir que de beaux yeux pleuraient pour vous.

Se redressant, en riant, il reprit :

— Mais il y en a peut-être qui pleurent encore !

Arlette réfléchit une seconde, puis lentement dit :

— C'est vrai ! Les jolis yeux qui vous ont reconduit à la gare doivent être tristes ce soir.

Sans attendre la réponse du jeune homme, le dîner étant fini, Arlette se leva. En quittant le wagon-restaurant, elle passa près du camarade de Roger d'Arcours. Celui-ci, après l'avoir dévisagée peu poliment, arrêta son ami :

— Mes compliments, mon vieux ! Tu ne t'embêtes pas.

Arlette n'en entendit pas plus. Un sentiment dont elle n'était pas maîtresse lui fit presser le pas et regagner en toute hâte son compartiment. Là, en se regardant dans la glace afin de voir si son chapeau était toujours bien droit, elle s'aperçut que son visage était rouge.

Furieuse contre elle-même, contre ses nerfs de jeune fille qu'elle trouvait trop sensibles, dans son coin, elle se rassit ; et, prenant son précis de géographie, elle se mit à travailler.

Roger vint la rejoindre, il s'assit en face d'elle et commença la lecture de ses journaux.

Après Pont-l'Évêque, en pleine campagne normande, le train ralentit d'abord, puis stoppa. De petites maisons blanches s'élevaient au milieu de grands pâturages que sillonnait un ruisseau ; des vaches étaient là, tranquillement elles ruminant. Le ciel était rose, l'herbe verte, sur le toit des maisons des iris fleurissaient. Dans le lointain, les cloches d'une église se firent entendre.

« *Angelus* ! » murmura Arlette.

Et, posant le gros livre sur ses genoux, elle écouta le doux carillon. Roger laissa tomber son journal, et tous deux, les yeux fixés sur les maisons aux toits fleuris, sur le ciel rose, silencieux, ils pensèrent...

Le train repartit; il arriva à Deauville avec seulement un quart d'heure de retard; Arlette et son gardien s'empressèrent vers la sortie. Attendant les voyageurs, il n'y avait que des voitures à chevaux; Roger dut se résigner à en prendre une. Près de la jeune fille, il s'excusa :

— Nous avons une heure de route à faire et pas d'auto.

— Cela n'a aucune importance ! déclara Arlette gaiement. Au contraire, il fait si beau que nous pourrions admirer la campagne à notre aise. En auto, on voit tout trop rapidement.

Roger indiqua au cocher la route à suivre, et, traînée par un cheval qui n'était plus jeune, la voiture s'en alla.

Dès qu'ils eurent traversé Deauville, la ville aux jardins fleuris, le cocher suivit pendant quelque temps le bord de la Touques; ce soir-là, le ciel très clair donnait à la rivière des reflets d'argent.

De grands roseaux que le moindre vent courbait en cachaient les rives; on ne savait où l'eau commençait. Elle surgissait, lumineuse, entre deux rideaux verts.

Arlette regardait, regardait; tout lui paraissait beau, et l'air qu'elle respirait était si léger, si parfumé, que, gourmande, elle aspirait avec délices cette brise qui venait de la mer et qui avait pris sur son passage tous les parfums des fleurs des villas de Deauville.

A l'angle des deux routes, le cocher tourna brusquement et s'enfonça dans les terres.

— Nous quittons l'eau ! murmura Arlette; c'est dommage.

— Nous en retrouverons au manoir, répondit Roger; nous approchons. Encore un peu de patience, mademoiselle Arlette.

— Je n'ai pas besoin d'avoir de la patience, la route est si jolie qu'elle ne me paraît pas longue.

— Vous aimez ce pays ?

— Oui, je serai heureuse d'y revenir et je suis certaine que maman s'y plaira.

La voiture longeait de grands prés que la lune éclairait, le cocher avait mis sa bête au pas. Tout était calme, seul, le piétinement du cheval troublait le silence. De la terre montait une grande paix. Instinctivement, vers le ciel plein d'étoiles, les yeux se levaient, et, étonnée, Arlette pensa que cette heure-là était l'heure de la prière. Un sentiment nullement terrestre, quelque chose de divin, quelque chose qu'elle n'avait jamais ressenti, la rendait immobile. Elle trouvait un grand plaisir à s'écouter

penser, et pourtant, une heure auparavant, elle s'était moquée de ses aïeules qui aimaient à rêver au clair de lune. Elle ne reconnaissait plus son âme de jeune fille moderne, pratique et positive!

Elle eut un peu honte de ce charme qui l'avait prise entièrement et qui la faisait si différente d'elle-même. Et pour que son compagnon ne la soupçonnât pas de suivre des rêves, elle se pencha vers lui et, brusquement, lui demanda :

— Ne pourriez-vous pas dire au cocher de presser cheval ? J'ai grande hâte d'être arrivée.

Roger regarda le jeune visage ; comme il le vit un peu troublé, il donna l'ordre qu'Arlette réclamait.

Dix minutes après, la voiture s'arrêtait devant une grande grille, derrière laquelle se dressait un vieux manoir du XIII^e siècle ; sans attendre son compagnon, Arlette sauta et, rieuse, s'écria :

— C'est délicieux, mais presque ridicule d'arriver en voiture devant cette antique maison. Nous sortons du cadre ?

Au jardinier qui leur ouvrait, elle demanda si Mme Davesnes était arrivée, et, lorsqu'elle apprit que sa mère était là depuis une heure, elle courut vers le manoir.

Roger la suivit, il l'introduisit lui-même dans un long vestibule en forme de voûte qu'éclairaient à peine deux vieilles lanternes gothiques. En entrant, ils avaient fait du bruit ; au bout du vestibule, une porte s'ouvrit et M. Davesnes parut. En voyant sa fille et son ami, il s'arrêta stupéfait :

— Arlette, d'Arcours, qu'y a-t-il ?

— Rien, rien, rassure-toi ; ta dépêche m'a tourmentée, j'ai pris quelques heures de vacances, M. d'Arcours partait aussi, il m'a chaperonnée, et nous voilà.

Content, M. Davesnes répondit :

— Très bien, très bien, je...

— Et maman ? demanda Arlette.

— Elle n'est guère vaillante ; et puis, comme je pars demain, elle est triste, mais ne veut pas l'avouer.

— Comment, tu pars demain ! s'écria Arlette surprise. Je te croyais ici pour deux jours au moins.

— C'était mon intention, mais une dépêche que j'ai trouvée en arrivant me force à rentrer. Question d'affaires.

Arlette ne discuta pas, mais de son visage le sourire disparut :

— Où est maman ?

— Dans une chambre, la religieuse vient de se coucher. Prends le grand escalier, la porte devant toi.

Lentement, Arlette traversa le vestibule et monta plus doucement encore les larges marches de pierre; elle monta si doucement que Roger, qui la regardait, se demandait, intrigué, quelles pensées nouvelles ralentissaient ainsi sa marche. Devant la porte de la chambre, elle hésita encore un long moment, et sa main tremblait lorsqu'elle se posa sur le bouton.

Elle entra, et, au milieu d'une pièce immense, elle aperçut le grand lit aux quatre colonnes sur lequel sa mère reposait. Dans ce lit, Mme Davesnes semblait perdue; son corps paraissait encore plus mince, et sa figure, sous le dôme imposant, était si menue qu'Arlette se rendit compte que sa mère, depuis quelque temps, avait beaucoup maigri. Mme Davesnes ne dormait pas, elle regardait la religieuse qui défaisait une valise; elle avait l'air fatigué et triste. Un moment, ne se doutant guère qu'on l'observait, deux grosses larmes tombèrent de ses yeux. Alors, le cœur battant très fort, Arlette s'avança, et comme une des mains de Mme Davesnes reposait sur le bord du lit, doucement, avec une grande tendresse, elle y posa ses lèvres.

Mme Davesnes poussa un cri, mais, reconnaissant sa fille, le cri de surprise fut un cri de joie. Elle tendit les bras, comme un tout petit enfant. Arlette s'y blottit, et, pendant qu'elles échangeaient des baisers, la jeune fille entendit ces mots :

— Je savais bien que toi, ma petite fille, tu ne m'abandonnerais pas.

Longtemps, Arlette resta dans cette chambre vieille de plusieurs siècles, près de ce lit aux proportions immenses, tenant les mains fiévreuses et regardant le cher visage qu'un sourire de bonheur rajeunissait.

VIII

Roger d'Arcours était resté au manoir. M. Davesnes, ne partant que le soir, lui avait demandé de passer la journée avec lui; à la campagne, ce Parisien s'ennuyait. Une femme souffrante, une fille qui ne disait rien et qui paraissait fâchée, c'étaient choses peu amusantes. Aussi, bien qu'il fût une délicieuse journée de juin, il avait un air las et déçu, dont son ami se moquait.

De très grand matin, Roger était venu l'éveiller et lui avait imposé le tour du propriétaire. Le parc aux larges proportions, les jardins à la française, superbement fleuris, le verger splendide, le clair petit ruisseau, rien ne lui avait plu : c'était joli, mais trop soli-

aire, et Paris, à cette époque de l'année, est si charmant que c'est folie de le quitter. Ah! si sa femme n'avait pas été malade, jamais il ne serait venu passer quarante-huit heures en Normandie. La Normandie, en juin, ne lui plaisait pas. La Normandie est seulement agréable en août. Et puis, ce dimanche-là, c'était le Derby, et Chantilly, avec sa forêt centenaire, son champ de courses et le pesage rempli de femmes élégantes, est si beau qu'on ne peut l'oublier.

Le Derby, le Derby! Voilà à quoi songeait M. Davesnes devant la roseraie, dont son ami lui montrait l'étonnante beauté.

Ayant pour fond un rideau vert très épais, se détachant claires, éclatantes, entremêlées par d'habiles jardiniers, les roses jaillissaient, se rejoignant au-dessus des allées, formant des bosquets d'une seule nuance, montant en pyramides multicolores, serpentant autour de vieux troncs d'arbres morts. C'était un immense bouquet, et, sous le ciel bleu d'un radieux jour d'été, il était si merveilleusement beau que Roger d'Arcours ne se lassait pas de l'admirer. En passant sous les voûtes fleuries qui chargeaient l'air de parfums subtils, il ne put s'empêcher de dire à son ami :

— Vraiment, ne trouvez-vous pas que ce coin vaut tous les derbys de France ?

Avec énergie, M. Davesnes allait protester, lorsque, au bout de la roseraie, il aperçut sa fille qui venait vers eux. Elle avait un visage sévère, ses yeux étaient sombres et cernés.

Les deux hommes s'informèrent de la santé de Mme Davesnes, ils furent heureux de savoir que la nuit avait été bonne et que ce matin elle se sentait bien. Si sa mère allait mieux, pourquoi donc Arlette avait-elle pareille figure ?

Elle ne leur donna aucune explication et se mit à marcher près d'eux, regardant les roses. Après quelques minutes de silence, gravement, elle dit :

— C'est beau, très beau ! Que de soins et de temps il a fallu pour faire cette roseraie, mais le résultat est admirable.

— N'est-ce pas, fit d'Arcours, content de cette approbation, et croyez-vous qu'il y a ici un mécréant qui ose parler du Derby et le regretter ?

Avec un peu d'ironie, Arlette s'écria :

— Dimanche prochain, Auteuil le consolera, et s'il fait aussi beau, Auteuil sera élégant.

— Tu viendras avec moi, s'écria M. Davesnes gaîment, je t'offre toilette et chapeau de la rue de la Paix.

— Je te remercie, mais je n'irai pas.

Le ton d'Arlette surprit M. Davesnes, et, moqueur, se reprit.

— Comme tu voudras, si tu préfères travailler, tu es libre.

Silencieux, ils continuèrent leur promenade. Roger observait Arlette, qui paraissait extrêmement nerveuse; elle avait cueilli une rose et à chaque instant en respirait le parfum. Comme ils quittaient la roseraie, la jeune fille lui demanda :

— Je voudrais voir le petit ruisseau dont vous m'avez parlé, est-il de ce côté ?

— Oui, c'est au bout du verger, je vais vous y conduire.

— Mes enfants, s'écria M. Davesnes, je vous laisse, j'ai suffisamment admiré les beautés de la nature. Les journaux de Paris doivent être arrivés.

En chantant, content à la pensée du départ proche, M. Davesnes s'éloigna. Pensive, Arlette le regarda s'en aller, puis elle eut un mouvement violent, jeta très loin la rose qu'elle tenait à la main, et brusquement, se tournant vers Roger, qui l'observait, elle lui dit :

— Je vous attends.

Ils traversèrent le verger, où déjà les cerises rougissaient; des plates-bandes de fraisiers montait un parfum âcre, le long d'un cordon de pommiers fleurissaient une multitude de petits œillets blancs. Autour des fleurs, autour des fruits, dans des rayons de soleil dansaient abeilles et mouches, et les moineaux, rapides et criards, s'arrêtaient dans ce coin favorable au pillage.

Arlette marchait vite, pressée d'arriver au but de leur promenade; elle allait, les yeux fixés sur l'eau, qu'elle apercevait au bout du verger.

En pente très douce, à peine sensible, l'allée les conduisait au ruisseau.

C'était un tout petit cours d'eau claire et limpide, et que le ciel, ce jour-là, rendait très bleue; de grands iris mauves, de grosses marguerites blanches fleurissaient de-ci, de-là, tout près des bords. Il traversait une large prairie et continuait son chemin à travers un bois de frênes.

Pensive, Arlette regardait le petit ruisseau.

— Où va-t-il ? demanda-t-elle ?

— Il fait le tour de la propriété, puis arrose quelques pâturages et va se jeter dans la Touques; cette rivière qu'hier au soir vous avez admirée.

— Oui, c'était bien joli ! fit Arlette avec un soupir, j'y retournerai.

Montrant à la jeune fille un petit embarcadère entouré de roseaux, Roger lui demanda :

— Là-bas, il y a un bateau, voulez-vous faire le tour de la propriété ?

Elle acquiesça sans plaisir, avec cet air las qui lui était si peu habituel.

Vers l'embarcadère, ils se dirigèrent ; dans le bateau, Roger installa sa compagne, puis il prit les rames et, doucement, au fil de l'eau, la barque s'en alla.

Arlette restait silencieuse, regardant la prairie, les fleurs, le ciel ; mais cette nature en fête ne la réjouissait pas. Roger d'Arcours respectait sa rêverie ; lui-même était hanté par de vieux souvenirs...

La jeune fille eut nettement l'impression qu'elle n'était guère aimable, et, se tournant vers son compagnon, elle lui dit :

— Ce parc est très beau, la rivière charmante, vous aviez raison de les vanter.

— Vous ne connaissez pas encore le plus joli côté ; nous trouverons, sous bois, un adorable petit coin, très sauvage, presque inculte, et nous y rencontrerons des nénuphars roses comme je n'en ai jamais vu.

— Vous aimez beaucoup cette propriété ?

— Oui, tout enfant j'y venais avec ma mère et souvent, avec elle, je me suis promené sur cette rivière. Lorsque nous arrivions ici, après quelques mots aimables à nos hôtes, nous nous enfuyions tous les deux faire le tour du propriétaire. Vite, nous prenions la barque et nous la laissions suivre le courant ; nous savions quelles plantes nous allions rencontrer, et lorsqu'un hiver rigoureux avait causé la mort de l'une d'elles nous avions de vrais chagrins. Maman avait seulement dix-huit ans de plus que moi, nous avons été jeunes presque ensemble...

Roger d'Arcours parlait-il à Arlette ou pensait-il tout haut, la jeune fille ne le savait ; ce mot « maman » sur ces lèvres d'homme, sur ces lèvres au sourire railleur l'étonnait.

Suivant le fil de l'eau, la barque s'engagea sous bois ; là, il faisait sombre. Au-dessus de la petite rivière, la voûte de feuilles était épaisse, à peine quelques rayons de soleil réussissaient à passer, taches lumineuses que le bateau déplaçait... Tout était calme et silencieux...

La voix claire d'Arlette s'éleva, elle disait :

— Il y a longtemps que vous avez perdu votre maman ?

Roger gressaillit. Ses pensées l'avaient emporté

loin de la barque et du petit ruisseau. Et voilà qu'une voix jeune, très douce, parlait d'une douleur que le temps ne guérissait pas.

— Oui, répondit-il lentement, elle est morte il y a bientôt dix ans.

Arlette n'était pas une sensitive, elle croyait qu'aucun sentiment ne la dominerait jamais ; pourtant, ce matin-là, elle était si peu maîtresse de ses nerfs qu'elle s'imagina n'avoir jamais entendu quelque chose d'aussi triste que cette phrase : « Elle est morte il y a bientôt dix ans. »

Affectueusement fraternelle, elle se pencha vers Roger et lui dit :

— Mon pauvre ami !

Il accepta cette pitié tendre, ces trois petits mots le consolèrent, et comme son cœur était plein de souvenirs, Roger parla :

— Je suis resté longtemps, fit-il, sans revenir ici ; c'est seulement l'année dernière que j'ai eu le courage de le faire ; cela m'a été très pénible... et... croyez-vous que, l'an passé, je n'ai pas osé me promener sur cette rivière qu'elle aimait tant ?... J'avais peur que cette promenade fût très douloureuse... Les hommes manquent parfois d'énergie... Mais il y a des chagrins dont on ne se console pas, des vides qu'aucune affection humaine ne peut combler.

A peine guidée par Roger, la barque quitta la voute sombre et déboucha en plein soleil, dans une prairie fleurie.

Cette grande lumière surprit les deux causeurs, rompit le charme qui les avait rendus si différents. Roger reprit les rames, Arlette se redressa ; mais ses yeux restèrent brillants comme si quelque goutte d'eau, claire et limpide, était montée jusqu'à eux.

Ils ne se parlèrent plus, mais leurs pensées suivaient le même chemin. Lui songeait à la chère disparue, elle se répétait cette phrase : « Il y a des chagrins dont on ne se console pas, des vides qu'aucune affection humaine ne peut combler. »

Derrière le manoir, ils abordèrent, et sous le grand soleil cette vieille demeure parut à Arlette encore plus jolie. Elle était construite en briques que le temps avait rendues roses, et, sur le ciel bleu, sa silhouette se détachait élégante et précieuse.

La cloche annonçant le déjeuner les fit se hâter. Installés dans la salle à manger, M. et Mme Davesnes les attendaient. Bien qu'elle fût encore très pâle, Mme Davesnes paraissait mieux ; avec un sourire tendre elle accueillit les promeneurs.

Cette promenade au grand air avait réussi à Arlette ;

elle était ébouriffée, charmante. Sa mère ne put s'empêcher de le lui dire.

— Ma chérie, que tu es donc mal coiffée, mais comme cela te va bien !

M. Davesnes regarda sa fille et, moqueur, s'écria :

— Oui, tu as déjà une allure campagnarde ; avant d'entrer, tu n'as même pas interrogé une glace. Te voilà tout à fait au ton de la maison ; mes compliments !

Arlette s'assit près de la grande table de chêne. Les fenêtres de la salle à manger étaient ouvertes et donnaient sur un large étang entouré d'arbustes et de roseaux ; au milieu de l'eau, des cygnes évoluaient.

La jeune fille aima cette vue et la contempla.

Pendant le repas, M. Davesnes et son ami causèrent affaires ; ni Arlette, ni sa mère ne se mêlèrent à la conversation. L'une regardait les grands oiseaux blancs, majestueux et tranquilles, l'eau claire, les roseaux que la moindre brise agitait ; l'autre regardait son mari courir quand il souriait, et semblait heureuse.

Le déjeuner terminé, ils allèrent dans le salon d'été, dont les trois portes-fenêtres donnaient sur le jardin à la française.

Dans de vieux fauteuils, larges et confortables, ils s'assirent. Silencieux et nonchalants, les hommes allumèrent des cigarettes et s'amusèrent à envoyer de la fumée dans des rayons de soleil. Arlette resta debout, près d'une porte, puis elle se rapprocha de sa mère et s'inquiéta de sa santé. Mme Davesnes la rassura, elle se sentait bien ; ce soir, lorsque le soleil serait moins ardent, elle se proposait d'aller faire, avec la jeune fille, un tour dans le parc.

En entendant cette réponse, M. Davesnes se tourna brusquement vers sa femme :

— Ce soir... ce soir, dit-il... ne choisis pas une heure trop tardive, car nous devons prendre le rapide.

De sa voix douce, qu'aucune inquiétude ne troublait, Mme Davesnes demanda :

— Vous devez prendre... d'Arcours, vous repartez donc ? Je vous croyais pour quelques jours en Normandie ?

Roger protesta.

— Non, chère madame, je ne repars pas, des amis m'attendent à Deauville, et comme aucune affaire urgente ne me rappelle à Paris, je resterai ici le plus longtemps possible.

Se tournant vers son mari, souriante, mais moins tranquille que tout à l'heure, elle l'interrogea :

— Qui comptes-tu donc emmener avec toi ?

M. Davesnes allait répondre, mais Arlette le prévint. Fébrile, d'un air nerveusement, elle s'écria :

— Voyons, maman, ce « nous » ne veut rien dire, ne t'inquiète donc pas pour un pronom... Tu sortiras vers cinq heures, avec moi, et ton cher mari pourra constater que tu vas déjà mieux... C'est l'heure de ta sieste et tu sais que la religieuse tient beaucoup à ce repos pris après tes repas... C'est écrit sur l'ordonnance, en gros caractères ; il ne faut pas désobéir à ton médecin.

Faiblement, Mme Davesnes protesta :

— Mais aujourd'hui, je pensais...

— Tu pensais mal, c'est moi qui maintenant pense pour toi. Tiens, voici la sœur qui vient te chercher.

La religieuse ouvrait la porte ; se sentant fatiguée, Mme Davesnes ne discuta plus. Elle quitta son fauteuil, sourit à d'Arcours, à son mari, qui écoutait sa femme et sa fille, ne comprenant guère les paroles qu'elles échangeaient.

Jusqu'au seuil du salon, Arlette accompagna sa mère ; puis, après l'avoir embrassée, elle revint vers les deux hommes, qui attendaient d'elle une explication.

Brusquement, M. Davesnes l'interrogea :

— Quelle est cette comédie ? Ta mère ne sait donc pas que tu repars ce soir ?

Du même ton bref, en regardant son père bien en face, Arlette répondit :

— Je ne repars pas... ce soir.

— Pourquoi ? quel est ce caprice ? Je ne veux pas que tu voyages seule, et c'est ridicule de faire venir miss. Et puis, ce soir ou demain, je ne vois pas la nécessité de reculer ton voyage de quelques heures.

— Je ne partirai pas demain. Et sourdement, presque en colère, elle ajouta : ni après... je reste ici... avec maman... La sœur ne m'a pas caché qu'elle était vraiment malade.

Surpris, M. Davesnes demanda :

— Mais alors... ton examen... ce baccalauréat pour lequel tu as tant travaillé ?

Après un court silence, avec effort, Arlette répondit :

— Je ne le passerai pas, voilà tout.

L'orgueil paternel se révolta. Tout le monde savait que Mlle Davesnes se présentait ; ne voyant pas son nom parmi les lauréats, on croirait à un échec. Cette perspective était désagréable.

— Voyons, fit M. Davesnes, tu exagères, quelques semaines de solitude ne feront pas de mal à ta mère. C'est de la sentimentalité peu raisonnée. Arlette, je ne te reconnais pas et ne t'approuve guère. Et vous,

d'Arcours, vous qui ne dites rien, que pensez-vous de toute cette histoire ?

D'une voix chaude et tendre, d'une voix qu'Arlette n'avait jamais encore entendue, Roger d'Arcours répondit :

— Je pense que Mlle Arlette a raison, et qu'un parchemin ne compte guère lorsqu'il s'agit de guérison.

Furieux, M. Davesnes se moqua :

— Oh ! des phrases, de beaux sentiments, je ne vous suis pas ! Tu es libre, ma fille, fais ce que tu voudras ; toutes les femmes sont capricieuses, ton caprice ne m'étonne qu'à moitié ! Seulement, je te croyais un autre caractère, je me suis trompé, n'en parlons plus !

Arlette n'eut pas le courage de discuter ; malgré ses fortes études elle n'était encore qu'une enfant, et son cœur était si gros, si lourd, que pour le soulager il lui fallait pleurer.

Doucement, à petits pas très lents, elle traversa le salon, le jardin serait son refuge. En passant devant le fauteuil où Roger d'Arcours continuait à fumer, elle sentit que sa main était prise et qu'une main d'homme l'étreignait fortement. Cette étreinte lui fit du bien ; elle ne regarda pas Roger, craignant qu'il ne s'aperçût que ses yeux étaient pleins de larmes. Elle descendit sagement les marches du perron ; puis, oubliant ses dix-sept ans, sa robe longue, elle s'enfuit en courant vers le bois sombre que la rivière traversait ; là, personne ne la verrait, elle pourrait pleurer, crier, elle avait si mal !

Son père et Roger avaient regardé cette fuite éperdue ; quand la petite robe blanche eut disparu, M. Davesnes se tourna vers son ami et, levant les épaules, avec un peu de mépris, il dit :

— C'est encore une enfant, rien qu'une enfant, je ne le croyais pas.

Roger d'Arcours se tut ; lui, justement, pensait qu'Arlette venait de montrer qu'elle n'était plus une petite fille, mais que son cœur commençait à aimer et tout cœur de femme doit aimer.

X

Sur le court d'un des tennis de Deauville, une partie se disputait : deux jeunes gens, deux jeunes filles, de force presque égale, jouaient avec entrain. Ils étaient souples et adroits ; des amis, des passants les admiraient. Parfois quelque coup brillant faisait

éclater les applaudissements. Les joueurs ne s'occupaient guère du public, ils ne regardaient que la petite balle blanche qui arrivait, rapide, et qu'il fallait renvoyer habilement.

Sur un coup d'une audace heureuse, la partie se termina ; vainqueurs et vaincus revinrent près de leurs amis qui, chaudement, les félicitèrent.

Ils formaient une équipe admirable, ils devaient s'engager pour les championnats d'août.

Arlette faisait partie de l'équipe ; gaiement, elle s'écria :

— C'est une très bonne idée, et si nous jouons tous les jours trois ou quatre heures, nous serons de force à lutter contre les plus grands champions du monde. Nous manquons encore d'entraînement, mais nous avons un mois devant nous.

Son partenaire, M. Raynal, un gros garçon d'une vingtaine d'années qu'une santé délicate et une grosse fortune condamnaient à ne rien faire, répliqua :

— C'est convenu, mademoiselle Arlette, m'autorisez-vous à vous inscrire ? Nous jouerons ensemble et nous serons victorieux.

Moqueuse, la jeune fille lui répondit :

— Ne soyez pas certain de notre victoire, nous aurons peut-être à lutter contre des adversaires redoutables.

Un peu moins haut, avec un sourire qui ne plut pas à Arlette, il reprit :

— Avec vous, je ne crains personne, et si vous vouliez me promettre de ne jamais jouer qu'avec moi, vous me rendriez si fier, si content, que je ferais des prodiges.

— Je ne vous prometterai rien de semblable et je ne tiens pas du tout à vous faire voir des actions d'éclat. Le tennis n'est qu'un jeu, ne l'oubliez pas.

Avec une désinvolture peu polie, Arlette lui tourna le dos et se rapprocha d'un groupe de jeunes filles. Habillées de blanc, élégantes et charmantes, elles causaient toutes ensemble, s'écoutant à peine.

Questions, réponses, rires : tout cela en se croisant faisait une cacophonie délicieuse. C'était comme un chant de jeunesse qui montait vers le ciel clair, et comme cet été était un été béni, que les jours se succédaient tous beaux, tous lumineux, les jeunes filles, sûres que, le lendemain, le soleil ne bouderait pas, faisaient de grands projets qui tous pivotaient autour de ces cours de tennis fleuris et du casino merveilleux où les fêtes se succédaient.

Avec son autorité habituelle, Arlette fit taire toutes ces jeunes voix ; les rires qui fusaient entre les

lèvres s'arrêtèrent lorsqu'elle prononça ces quelques mots :

— Oh ! quelle assemblée de perruches, et comme les hommes ont raison de nous donner ce nom !

Interdites, les jeunes filles se regardèrent. L'une d'elles, une campagne de cours, se fâcha :

— Tu n'es guère polie, aujourd'hui ! dit-elle.

— Tu te trompes. L'assemblée est si charmante et paraît tant s'amuser, que je viens lui demander humblement de me recevoir au milieu d'elle. L'assemblée veut-elle bien m'accepter ?

Le ton était moqueur, mais le sourire gentil ; les jeunes filles se mirent à rire.

— Voilà l'autorisation accordée, reprit Arlette, et je me sens toute prête à devenir perruche. Voyons ! que disiez-vous lorsque je vous ai si stupidement interrompues ?

— Nous arrangions la fin de notre journée. Veux-tu nous suivre ?

— Cela dépend du programme.

— Le voici. Nous allons goûter au casino, puis, après...

— Vous y allez... toutes seules ? fit Arlette.

Avec un peu de dédain pour cette jeune fille qui posait des questions stupides, une demoiselle de vingt ans bien passés répondit :

— Les joueurs viennent avec nous. M. Raynal a invité toute la bande, vous aussi.

Hautaine, Arlette reprit :

— Mais... je ne fais pas partie de la bande, mademoiselle. J'ai joué deux fois au tennis avec M. Raynal, et je ne le connais pas assez pour qu'il se croie autorisé à m'inviter.

Une gamine, que cette discussion ennuyait, s'écria :

— Mais si, c'est chose convenue. Un pari perdu, je ne sais plus dans quelle circonstance ; enfin c'est aujourd'hui qu'il paye.

Arlette ne discuta pas.

— Et après, que faites-vous ?

— Après, tour aux petits chevaux. Nous regarderons M. Raynal jouer et nous jouerons peut-être. Puis, boston, leçon de tango jusqu'à sept heures.

— Et le bain ? La mer est pleine !

— Le bain, c'est amusant le matin ; le soir, il n'y a personne sur la plage, et cela déçoit. Pour les ondulations, l'eau de mer est détestable !

Arlette n'en demanda pas plus. Aujourd'hui, le programme ne lui plaisait guère.

— Je vais vous quitter, dit-elle ; j'ai un rendez-vous sur la plage, à cinq heures.

— Un rendez-vous ? dit la gamine. Peut-on savoir avec qui ?

La fillette qui posait cette question était si gentille, qu'Arlette lui répondit :

— Non, curieuse, vous ne le saurez pas ; mais comme c'est une personne que je ne veux pas faire attendre, je me sauve. A demain, « la bande ».

Elle serra toutes les mains qu'on lui tendait. M. Raynal s'empressa, essaya de la retenir, mais lui, pas plus que les autres, n'y réussit. Elle s'en alla et « la bande » la regarda partir.

Lorsqu'elle fut un peu loin, sincère, avec enthousiasme, la petite gamine s'écria :

— Qu'elle est bien, cette Arlette ! C'est la plus jolie femme de Deauville ; elle « dégote » toutes les actrices.

La jeune fille qui se donnait vingt ans, mais qui n'avait certainement vingt-cinq, fit cette réflexion :

— Moi, je n'aime pas ces beautés-là ; elles manquent d'intelligence.

Tranquillement, en personne qui tient à réfuter une chose fausse, l'élève du cours Mary, camarade d'Arlette, reprit :

— Ceci n'est pas exact. Mlle Davesnes est très instruite, elle a préparé son bachot tout l'hiver. Pourquoi est-elle à Deauville et pourquoi ne se présente-t-elle pas ? Mystère, qu'elle ne m'a guère expliqué. Mais comme intelligence, elle est très au-dessus de la moyenne et aucune de nous, je crois, n'a son instruction.

Furieuse, la demoiselle mûre s'écria :

— Enfin, c'est une merveille, elle a tout pour elle : beauté, supériorité, fortune. Mais elle n'est guère aimable.

Personne ne répondit, M. Raynal appelait la « bande » pour aller goûter, et la « bande » obéit.

Rêveuse, Arlette allait vers la mer. Indifférente, elle passa devant le pavillon de la presse où un orchestre faisait entendre quelque valse à la mode, puis elle traversa la rangée de parasols sous lesquels gouvernantes et enfants s'abritaient du soleil. Quand elle fut arrivée tout au bord de l'eau, là où la vague venait mourir, elle s'arrêta et regarda l'horizon. La mer était calme, toute pareille au ciel, si bien que là-bas, très loin, ciel et mer se confondaient. Lentement, une légère brise gonflant à peine leurs voiles, les barques sortaient de Trouville ; sur cette grande nappe d'eau, claire et bleue, elles avaient l'air de glisse, et de s'en aller doucement là où le ciel et la mer ne faisaient qu'un, vers un infini qu'on ne connaissait pas.

Après être restée un bon moment immobile, Arlette suivit le bord de la mer et alla du côté de Tourgeville, vers une cabine qu'on avait installée sur la plage, assez loin des derniers parasols.

Lorsqu'elle fut près de cette cabine, sa physionomie changea, un sourire très doux passa sur ses lèvres.

Etendue sur une chaise longue d'osier, ayant un livre dans les mains, Mme Davesnes regardait venir sa fille; elle aussi souriait, mais son sourire était triste.

— Te voilà, ma chérie, fit-elle. T'es-tu bien amusée? Aviez-vous de bons joueurs?

— Oui, assez forts. On parle même de monter une équipe pour les championnats. J'en ferai partie.

S'asseyant sur le sable, tout près de la chaise longue, les yeux fixés sur le visage de sa mère, Arlette demanda :

— Et toi, comment vas-tu?

— Mais je vais bien, je ne suis pas fatiguée du tout. Avec un peu d'angoisse, elle ajouta :

— Me trouves-tu bonne mine?

Arlette regarda sa mère. Sous ce grand soleil, elle lui sembla très vieille. Parmi les cheveux blancs il y avait quelques fils d'argent; le visage était pâle, presque fané.

— Je te trouve bien! fit-elle.

Avec un sourire qui la rendait charmante, Mme Davesnes ajouta :

— Et je serai encore mieux tout à l'heure; j'ai envoyé au manoir chercher le courrier, j'aurai sûrement une lettre de ton père.

— Est-ce certain?... Tu sais que papa n'aime pas écrire, tous les jours tu espères une lettre et...

Tristement Mme Davesnes termina :

— Elle ne vient pas souvent. C'est vrai, tu as raison.

Arlette se rapprocha de la chaise longue, prit la main de sa mère, la serra avec tendresse; et, d'une voix douce, elle dit :

— Ma petite maman, je voudrais te voir plus raisonnable. Pour des choses qui n'en valent pas la peine tu t'inquiètes, tu te tourmentes; c'est très mauvais pour ta santé.

Mme Davesnes regarda sa fille, et ses yeux bleus, si jolis quand ils étaient joyeux, devinrent sombres.

— Ce n'est pas ma faute, fit-elle; plus tard, tu comprendras.

— Plus tard, reprit Arlette vivement, je ne comprendrai pas, car, petite maman, jamais... jamais, je n'aimerai mon mari comme tu aimes le tien.

Ces paroles surprirent Mme Davesnes; elle interrogea sa fille :

— Tu as l'air bien décidée. Peut-on savoir les raisons qui te font parler ainsi ?

— Mais oui, elles sont très simples. Il y a entre nous deux vingt ans de différence, et pendant ce laps de temps, les âmes des femmes, vois-tu, maman, se sont transformées. Toi, tu as été élevée pour le mariage, pour le mari; tout enfant tu y as pensé, et dans le secret de toi-même, tu as préparé ton cœur. Ce cœur s'est donné complètement un jour, un soir plutôt, tu me l'as raconté bien souvent, et ce roman très doux, qui a été le tien, ne me fait nulle envie. Mon éducation a été fort différente de celle que tu as reçue... J'ai tant travaillé que toutes mes pensées étaient prises; le temps me manquait pour songer à mon futur mari! Je ne l'attends pas, et si sur mon chemin je ne trouve personne qui me plaise, je n'en serai ni triste, ni peinée. Notre génération ne produira pas tout un lot de vieilles filles inutiles, aigries et méchantes. Les jeunes filles modernes savent ce qu'elles peuvent faire de leur intelligence.

D'une voix douce, les yeux fixés sur la mer qui lentement s'éloignait, Mme Davesnes répondit :

— Les jeunes filles modernes ont beaucoup d'orgueil, tant d'orgueil, que parfois elles s'imaginent qu'aimer, c'est déchoir. Elles se sont mises sur un piédestal dont elles ne veulent pas descendre, et elles espèrent, elles désirent, avec toute la volonté dont elles sont capables, que les hommes reconnaissent et apprécient d'abord leur intelligence. Le cœur vient après, ce n'est plus à la mode d'avoir du cœur...

— Maman! s'écria Arlette, tu ne me comprends pas.

— Si, ma chérie! Je crois au contraire que je te comprends très bien. Tu as dit tout à l'heure : « Jamais je n'aimerai mon mari comme tu aimes le tien »... Pour toi, je suis donc très vieux jeu, peut-être même me trouves-tu parfois un peu ridicule...

— Maman, je te défends de dire cela... Tu interprètes très mal mes paroles. C'est vrai, je ne veux pas aimer mon mari comme tu aimes mon père parce que, depuis que je ne suis plus une petite fille, je me suis aperçue, bien des fois, qu'aimer de cette façon... cela faisait souffrir... Je ne veux pas souffrir, maman, et, ajouta-t-elle tendrement, je voudrais surtout que, toi, tu ne souffrisses pas.

Vivement la main de Mme Davesnes se posa sur les lèvres de sa fille.

— Tais-toi, ma chérie, tais-toi; il y a des choses dont il ne faut pas parler, des mots qu'il ne faut pas prononcer; ils font venir le chagrin... la douleur... Et puis, tu as dix-sept ans, il fait beau, merveilleusement beau, je ne veux pas te voir des pensées tristes. Parle-moi de ton tennis, de tes amies, de ce casino fleuri, si joli, m'a-t-on dit.

Le soir approchait, le soleil commençait à descendre, tout était calme, tout était beau. Lentement, Arlette enleva son grand chapeau. Libre, sa tête s'appuya aux genoux maternels, et, après avoir réfléchi quelques minutes, elle répondit :

— Le casino, le tennis, c'est très gentil, très amusant, mais cela dépend de l'heure. Je pense que là-bas, enfermées entre quatre murs superbement décorés, mes amies apprennent le tango, cette nouvelle danse exotique que des fous ont mise à la mode. Ce soir, cela m'ennuierait beaucoup d'apprendre le tango.

— Et demain ?

— Demain, cela me plaira peut-être, et ma « carrière » de jeune fille du monde m'oblige à savoir toutes ces choses-là. On parle pour août d'un concours de tango où des dames, portant les plus grands noms de France, se mesureront avec les plus jolies actrices de Paris.

— Arlette, tu ne feras pas ce concours !

— Sois tranquille, petite mère, s'écria la jeune fille en riant; je ne serai probablement pas admise. On prétend qu'il faut être duchesse ou cabotine.

— Août sera très brillant, reprit Mme Davesnes, j'en suis contente pour ton père ! En août, je serai certainement assez bien pour l'accompagner.

Le visage d'Arlette devint sérieux, ses yeux ne regardèrent plus le ciel ni la mer, ils fixèrent les fleurs des jardins du casino, fleurs aux couleurs violentes et dont le parfum venait jusqu'à elle.

— Le médecin, fit-elle, a défendu toute fatigue pendant trois mois... Tu ne serais pas raisonnable si tu sortais; il ne faudra pas le faire, maman.

Avec lassitude, Mme Davesnes répliqua :

— Ton père n'aime pas sortir seul.

— Papa, papa ! s'écria Arlette avec impatience; tu ne penses qu'à lui... Ta santé, tu n'y songes guère, et rarement tu te souviens de ta fille qui est très malheureuse lorsque tu es malade.

Le ton, plus encore que les paroles, fit comprendre à Mme Davesnes qu'Arlette avait de la peine. Caressante, sa main se posa sur la jolie tête brune et sa voix douce murmura :

— Ma chérie, ne dis pas des choses pareilles; je

me, j'appellerai toujours de ce que ma fille a fait pour moi. J'ai compris que cela avait dû lui être bien dur de rester au manoir, de faire métier de garde-malade et de renoncer, pour cette année, au diplôme qu'elle ambitionnait tant. J'ai été très égoïste, j'aurais dû te renvoyer, exiger ton départ; mais cette maladie a fait de moi une pauvre femme qui ne peut se passer de tendresse et qui a peur de l'avenir. J'ai eu tort; je m'en veux parfois; ma petite fille, il faut me pardonner.

Ces derniers mots, Arlette les devina. Bien vite elle se redressa et ses bras enlacèrent sa mère. Puis, très émue, elle répondit :

— Maman, tu n'as pas honte, toi qui es la bonté, la perfection sur terre, de demander pardon à ta fille, un vrai démon ? Mon bachot, c'est une vieille histoire à laquelle je ne pense plus et dont il ne faut pas me parler...

— Parce que cela te fait de la peine ?

— Mais non ! mais non ! Mon orgueil seulement a été contrarié, n'appelons pas cela une souffrance. Mais, dis-moi, petite mère chérie, pourquoi as-tu peur de l'avenir ?

Mme Davesnes s'appuya contre Arlette et, les yeux fixés sur l'eau calme et claire, répondit :

— Parce que tous les jours, matin et soir, je m'examine dans une glace et que je constate que j'ai beaucoup vieilli. J'étais jolie et je tenais à ma beauté plus que tu ne peux te l'imaginer.

Ces paroles décoururent Arlette. L'âme si aimante de sa mère était-elle donc un peu futile ? Comme si elle se parlait à elle-même, Mme Davesnes continua :

— Ma figure... il en était si fier ! Il aimait à ce qu'on lui fit compliments de sa « jolie femme ». Lorsque nous sortions ensemble il s'occupait de ma toilette, des bijoux que j'allais mettre. Aucune robe n'était décidée sans qu'il en eût discuté étoffe et modèle... Depuis mon opération il ne choisit plus mes robes et ne s'inquiète guère de ce que j'ai commandé. Et pourtant, nous sommes à Deauville, Deauville est une plage très mondaine, nous y rencontrons des amis... Le Casino donnera des fêtes superbes... il y viendra, et déjà il ne compte pas m'emmener puisqu'il ne s'est pas inquiété des toilettes que j'avais apportées.

Arlette était de plus en plus étonnée. Pouvait-on avoir du chagrin pour des choses pareilles ? L'amour, jugeait-elle, devait être au-dessus de toutes ces niaiseries.

— Maman, fit-elle, je crois que tu te tourmentes

pour des questions qui n'en valent pas la peine, Papa était très occupé ces temps derniers.

Mme Davesnes reprit :

— Tout ce que je te dis doit te paraître bien frivole, presque ridicule... Ce sont de très petites choses, des nuances que personne ne remarque, mais qui font comprendre qu'un cœur se détache. Arlette, Arlette, si ton père ne m'aimait plus, je ne pourrais pas vivre !

La jeune fille ne savait que répondre, elle ignorait l'amour. Sur ce sujet elle avait lu des livres, elle se croyait « calée » et incapable d'éprouver de grandes émotions. Pourtant, ce que sa mère venait de lui dire l'avait troublée ; elle concluait, encore une fois, que l'amour entraîne la souffrance, et cette idée la révoltait.

— Maman, tit-elle, maman, peut-on ne pas t'aimer ?

Mme Davesnes ferma les yeux et ne répondit pas. Arlette regarda le pauvre visage qui voulait cacher sa peine et fut navrée de s'apercevoir que les cils laissaient échapper quelques larmes. Elle ne dit rien et détourna la tête, comprenant que ce chagrin ne voulait pas avoir de témoin.

Le soleil descendait, il empourprait le ciel et rendait roses toutes les petites mares. Gouvernantes et enfants s'apprêtaient à quitter la plage ; les petits, trainant leurs jouets, allaient lentement, las d'avoir joué. De loin, Arlette les regardait et s'amusait de l'empressement des gouvernantes. Sur des mains, toutes poissées par l'eau de mer, elles mettaient des gants blancs, tiraient de leur sac à ouvrage un petit peigne, refaisaient les boucles que l'ardeur du jeu avait défaits ; et les petites filles, docilement, acceptaient ces soins, sachant déjà fort bien que, pour passer devant le casino et traverser la rue Gontaut-Biron, il fallait être irréprochables.

Par petits groupes les enfants s'en allèrent, et, sur la plage, il ne resta plus que parasols et pliants. Arlette trouva cela agréable ; elle commençait à aimer la solitude et s'en étonnait.

Ce soir, elle trouvait un plaisir infini à écouter le bruit de la mer, ce bruit lent et mélancolique ; ce soir, Arlette avait une âme de jeune fille d'autrefois, une âme qui osait rêver, qui comprenait tout le charme de l'heure présente, une âme qu'une grande paix envahissait.

L'heure qui précède le crépuscule a été faite pour la prière et, malgré tout son bagage scientifique et son orgueilleuse volonté, Arlette avait envie de s'agenouiller.

noùiller. Pour être près du Dieu tout-puissant, point n'est besoin d'une église : vers un ciel rose, comme sous une voûte sombre, les mots bénis peuvent monter et Arlette, levant les yeux vers l'infini, pria.

Elle demanda le bonheur, non pour elle, mais pour celle qui était là, immobile sur sa chaise longue, et qui lui était si chère ; elle parla d'amour, dit des mots tendres et doux, des mots qu'elle n'avait jamais encore prononcés.

Une prière, sur la plage de Deauville, à quelques minutes du casino où, sur la terrasse fleurie, un orchestre de tziganes joue des valses à la mode, c'était folie ! Et brusquement, voulant rompre le charme qui la faisait si différente d'elle-même, Arlette se leva...

— Maman, fit-elle, je crois qu'il faut rentrer...

Mme Davesnes posa le livre qu'elle avait repris, mais dont elle ne tournait pas les pages, et répondit :

— Mais, ma chérie, nous attendons l'auto, et je trouve qu'elle ne vient pas vite. Sans doute, le courrier n'était pas arrivé.

Le courrier ! Arlette avait complètement oublié que Mme Davesnes espérait une lettre de son mari.

Se tournant vers l'avenue qui conduisait à la plage, la jeune fille regarda et justement aperçut le chauffeur qui venait vers elles.

— Voilà Jean, je vais au-devant de lui ; tu auras plus tôt la lettre que tu attends si impatiemment.

Arlette partit en courant. Des mains du domestique, elle prit le courrier, assez important, et revint vers sa mère.

— Là, fit-elle en posant le paquet sur les genoux de Mme Davesnes, je n'ai pas regardé ; cherche toi-même.

Avec des mains qui tremblaient, Mme Davesnes éparpilla les lettres ; au bout de quelques secondes, d'une voix faible, elle dit :

— Tu avais raison, il n'a pas écrit ; je ne sais s'il arrive demain.

— Mais, fit Arlette, il veut probablement t'en faire la surprise... souvent il ne prévient pas.

D'un geste nerveux, Mme Davesnes ramassa le courrier.

— Allons-nous-en, fit-elle ; dans l'auto tu achèteras les lettres. J'ai cru reconnaître l'écriture de Roger d'Arcours ; lui nous donnera peut-être des nouvelles.

Doucement, appuyée au bras de sa fille, Mme Davesnes s'en alla. Indifférente à tout, elle ne regardait ni la mer bleue, ni le ciel que le soleil empourpoint ; elle passa, sans les voir, près des fleurs du casino.

Dans l'auto, elle se sentit lasse, et souhaita un prompt retour; elle n'avait plus qu'un désir : rentrer; une dépêche peut-être l'attendait au manoir.

Arlette décachetait le courrier et ne trouvait rien de bien intéressant; l'enveloppe de Roger d'Arcours vint à son tour. D'une main plus lente, Arlette l'ouvrit, et comme elle était adressée à sa mère la jeune fille eut une hésitation.

— Maman, fit-elle, veux-tu lire la lettre de M. d'Arcours?

— Non, dis-moi seulement s'il parle de ton père.

Arlette parcourut vite les quatre pages qu'une grande écriture très ferme recouvrait et, désolée, répondit :

— Non, il n'écrit rien de précis; lui arrivera peut-être demain, et il viendra nous voir dans la soirée. Il paraît qu'à Paris il fait si chaud que ce n'est plus tenable... Tout le monde s'en va... Papa fera comme tout le monde... Sois certaine de cela.

— Oui, mais viendra-t-il ici?

Arlette protesta vivement.

— Mais où irait-il?

— Chez des amis, il en a tant! Je suis encore souffrante, le manoir n'est pas bien gai, et ton père aime la gaieté.

— Maman, tu n'es pas raisonnable, tu te fais de la peine, tu t'imagines toujours des choses...

— Qu'il ne faut pas croire. Tu as raison, Arlette... Ma chère petite fille, si je ne t'avais près de moi, je serais bien malheureuse.

Les deux femmes s'embrassèrent tendrement et, jusqu'au manoir, elles ne parlèrent plus. Mme Davesnes ne pensait qu'à l'absent, rien qu'à lui; Arlette regardait la Touques que l'auto longeait, et elle se rappelait que c'était par une nuit claire, qui donnait à l'eau des reflets d'argent, qu'elle avait connu cette rivière. C'était avec Roger d'Arcours qu'elle l'avait découverte. Elle se rappelait les moindres incidents de ce voyage à deux, elle se rappelait le départ, le quai de la gare, le vieux monsieur et le grand chapeau noir, et s'étonnait que le jeune homme ne parlât pas des projets qu'elle avait cru deviner... Demain... il annoncerait peut-être son prochain mariage et cette idée attristait Arlette; un ami qui se marie est un ami perdu, et Roger d'Arcours était un bon ami.

X

Août était venu, amenant à Deauville, la plage à la mode, un monde incroyable de Parisiens; avec eux, M. Davesnes était arrivé. Sans aucune joie, en homme qui pense à toute autre chose, il avait retrouvé sa femme et sa fille, et dès le premier soir de leur réunion il était parti à Deauville, voulant voir ce casino dont tout le monde parlait. Depuis, chaque jour, de fort bonne heure, il quittait le manoir, ayant des amis qu'il retrouvait à ce casino où les fêtes attiraient une foule élégante, où gens de toutes races et de toutes situations se rencontraient. Plusieurs fois, M. Davesnes avait proposé à Arlette de l'emmener, mais il insistait si peu que la jeune fille refusait. Elle disait, d'un air peu aimable, qu'elle préférerait rester avec sa mère. Lui, ne comprenant pas, ou ne voulant pas comprendre, partait le sourire aux lèvres, si jeune que personne n'osait lui donner quarante ans.

Mme Davesnes et Arlette restaient seules au manoir; l'une lisait, l'autre travaillait; mais pour la convalescente les soirées n'étaient pas longues, une lassitude morale et physique l'anéantissait. A neuf heures, elle montait dans sa chambre.

Dès que sa mère était partie, Arlette allait dans le parc.

La nuit est mystérieuse et Arlette aimait ce mystère qui enveloppait tout d'ombre, faisait des grisailles des choses les plus lumineuses, et laissait aux fleurs tout leur parfum.

Chaque soir, Arlette se promenait le long de la rivière, elle écoutait le bruit de l'eau, petite chanson très douce qui berçait ses pensées, et les pensées d'Arlette étaient sombres, comme la grande nuit qui l'enveloppait.

Puis elle remontait dans sa chambre, une chambre que de vieux meubles d'autrefois embellissaient. Partie très brusquement de Paris, elle n'avait apporté avec elle aucun bagage scientifique, les gros livres, les imposants dictionnaires étaient restés là-bas. En tout petit bureau en bois de rose, sur lequel on ne pouvait écrire que des lettres d'amitié ou d'amour, voilà ce que la savante Arlette possédait. Et cela lui était bien suffisant, elle ne reprendrait jamais ses études, son orgueil lui défendait de se présenter à dix-huit ans passés! Alors elle ouvrait

rarement le petit bureau. Pourtant, un soir, avec une énergie presque brutale, elle s'était installée devant cet adorable meuble, et là, de sa grande écriture nette et franche, elle avait écrit à son amie Germaine une lettre de félicitations. Le journal lui avait appris, le matin même, le nom des nouveaux bacheliers, Germaine était du nombre, et Arlette, le cœur bien gros, traça des mots aimables, des mots de joie...

Depuis, elle n'avait pas rouvert le petit bureau en bois de rose...

Seule, refusant chaque soir l'aide de la femme de chambre, Arlette se dévêtait; ses fourreaux modernes, ses dessous élégants allaient sur les vieilles bergères qui avaient reçu autrefois des robes à paniers. Prête pour la nuit, Arlette ouvrait sa fenêtre, puis se glissait dans son lit; et, les yeux fixés sur le ciel étoilé, elle attendait que le sommeil vint. A l'église d'un village voisin, les heures sonnaient lentes et tristes; Arlette ne pouvait s'endormir que lorsqu'elle avait entendu l'auto, qui ramenait son père, s'arrêter devant la grille du manoir.

Une nuit où il faisait si chaud, si lourd, qu'on devinait l'orage proche, Arlette, se trouvant mal dans son lit, était venue s'asseoir tout près de la fenêtre, pour voir les éclairs qui, dans le lointain, du côté de la mer, éclairaient magnifiquement le ciel.

L'orage s'approchait, un vent chaud commençait à souffler par rafales, les pétales des fleurs s'envolaient et chargeaient l'air de senteurs violentes.

Oppressée, nerveuse, Arlette, pour respirer mieux, s'assit sur le bord de la croisée, et là, très étonnée, s'aperçut que la fenêtre de la chambre de sa mère était éclairée et qu'une forme blanche circulait dans la pièce. D'abord elle pensa que Mme Davesnes était souffrante et que cette nuit orageuse l'éprouvait. Elle allait descendre la rejoindre lorsqu'elle vit que sa mère regardait la route qui conduisait à Deauville, route par laquelle M. Davesnes allait rentrer. Arlette comprit que Mme Davesnes guettait le retour de son mari, son cœur aimant s'inquiétait de le savoir dehors avec l'orage proche.

Arlette ne bougea pas; tard, très tard, la mère et la fille attendirent le retour de celui qui s'am usait.

Enfin, sous la pluie battante, l'auto arriva; chez Mme Davesnes la lumière s'éteignit, et Arlette devina que chaque soir sa mère devait attendre ainsi.

Pendant cette nuit, où elle ne put prendre aucun repos, la jeune fille réfléchit, et se rappelant mille petits faits précis, elle conclut que M. Davesnes se

détachait de sa femme. Et comme elle se souvenait d'une confidence de sa mère : « Si ton père ne m'aimait plus, je ne pourrais pas vivre, » elle eut peur et résolut d'agir.

C'était une grave résolution. Comment pouvait-elle « agir » ?

Parler à son père, elle n'osait ; et puis que pouvait-elle ? Il y a des mots qu'une fille ne peut pas prononcer...

Un nom vint à sa pensée : Roger d'Arcours ; celui-là était un ami à qui on pouvait tout dire, tout confier. Que lui confierait-elle ? Elle ne savait, mais lui comprendrait, devinerait à demi-mot l'angoisse d'Arlette, son inquiétude si peu précise.

À l'aube elle s'endormit avec cette pensée que demain, elle parlerait à Roger d'Arcours.

XI

Lorsque Arlette se réveilla, sa chambre était pleine de soleil. De l'orage de la nuit, il n'y avait trace. La pluie avait rafraîchi l'atmosphère et, plus belles, les fleurs se redressaient, parfumant l'air de senteurs exquis. Dans son lit, un peu lasse, Arlette admirait le soleil et respirait la brise. Il faisait bon, et la jeune fille prolongeait avec plaisir cette demi-somnolence qui suit le réveil. Les yeux mi-clos, elle ne pensait à rien et regardait les poussières brillantes qui dansaient dans les rayons d'or.

Tout à coup elle songea que des savants célèbres ont donné un affreux nom à ces poussières, elle se rappela qu'elle avait étudié la vie des microbes, étude qu'elle trouvait très intéressante.

Alors, elle dédaigna les merveilleux rayons.

Elle se leva, lentement elle fit sa toilette ; ses cheveux attachés très bas sur la nuque, elle revêtit une robe rose sans taille, et, devant la glace, elle se regarda. Dans cette chambre, où tout était de l'époque charmante, Arlette se trouva étrange et il lui sembla que son costume ne s'harmonisait guère avec les meubles ; ce fourreau, qui la faisait si mince, était-il bien joli ? C'était moderne et très pratique. On porte les modes de son temps, même si elles sont affreuses. Les femmes les plus intelligentes se croient obligées d'imiter celles qui ne le sont pas. Cela se fait depuis des siècles, cela se fera toujours, et Arlette, tout en déplorant certaines toilettes actuelles, portait les robes étroites et les chapeaux immenses. Prête, elle alla voir sa mère qu'elle trouvait pâle et fatiguée.

Mme Davesnes expliqua que l'orage en était la cause ; elle n'avait pu dormir. La jeune fille ne dit rien, elle savait maintenant pourquoi sa mère passait de mauvaises nuits.

Dans le jardin, un peu avant midi, Arlette rencontra son père : il revenait du golf de Deauville, il était gai, plein d'entrain. Il embrassa sa fille et lui demanda si elle irait au tennis cet après-midi.

— Cela dépend ! répondit Arlette ; je ne sais encore ce que fera maman.

Cette réponse agaça M. Davesnes :

— J'ai l'impression très nette que tu fatigues ta mère ; elle se croit obligée de t'accompagner partout, c'est ridicule. Le médecin a recommandé le plus grand repos et tous les jours tu la traînes à Deauville.

Cette observation était si peu juste qu'Arlette ne put la supporter.

— Tu te trompes, je ne traîne pas maman. C'est elle qui, tous les après-midi, veut aller sur la plage, parce qu'elle espère toujours que tu te souviendras qu'elle est à quelques minutes du casino où tu passes tes journées.

Furieux contre sa fille qui se permettait de lui répondre, M. Davesnes s'emporta :

— J'ai horreur de la plage : le vent me fait mal à la tête et le bruit de la mer me donne le spleen. Et puis, je suis bien bête de te fournir des explications ; cela ne te regarde pas. Je fais ce que bon me semble et je ne permets à personne de juger mes actions. Si ta mère se plaint, si elle se pose en martyre, c'est grotesque, et si l'on continue à me faire ici des scènes, je boucle mes malles et vais finir mes vacances dans un pays où femme et fille ne m'ennuieront pas.

Arlette ne put protester, son père la quitta brusquement.

Le déjeuner les réunit : à peine le repas terminé, M. Davesnes s'en alla.

Triste, Arlette resta dans le salon d'été ; sa mère se reposait, elle serait seule une partie de la journée. Qu'allait-elle faire ? L'inaction lui pesait.

De matin elle était vaillante, prête à agir ; mais maintenant elle savait que son père ne supporterait d'elle aucune observation. Tout à l'heure, elle avait été très maladroite, et pourtant il l'accusait d'une chose injuste, elle ne faisait que se défendre... Alors que pouvait-elle dire ?... Roger d'Arcours... Ce nom traversa sa pensée... C'était son refuge, tout son espoir. Vite, elle courut au téléphone.

— Allo ! Le 16 à Deauville. M. d'Arcours est-il là ?... — Il déjeune encore... — Priez-le de venir à l'appareil... — Allo ! — C'est vous, monsieur

d'Arcours? Arlette Davesnes vous demande... Ce que je veux?

La jeune fille fut embarrassée.

— Voilà... C'est difficile, impossible à dire par téléphone... J'ai besoin de vous voir... de causer... avec vous. Quand?... Mais ce soir, venez dîner... Vous n'êtes pas libre?... Je vous en prie... Oui... c'est grave. Non, pas du côté santé: maman est toujours fatiguée mais ne va pas plus mal... Vous viendrez... Ah! merci!... merci!...

Le récepteur raccroché, Arlette se sentit plus calme; Roger d'Arcours parlerait à M. Davesnes, il saurait trouver les mots qu'il fallait dire.

La journée passa lentement. Comme il faisait très chaud, Arlette ne quitta pas le salon d'été; vers quatre heures, sa mère vint l'y rejoindre. Pour ne pas s'attrister mutuellement, les deux femmes eurent une conversation banale suivie de grands silences.

Le soir vint. D'une voix qu'elle voulait indifférente, mais qui tremblait un peu, Arlette prévint sa mère que Roger d'Arcours viendrait dîner.

— Et ton père, rentrera-t-il?

La jeune fille ne sut que répondre; elle ne voulait pas avouer que M. Davesnes était parti sans l'embrasser.

— Je ne sais pas! fit-elle; il ne m'a rien dit... Mais je crois que ce soir a lieu le dîner du Jockey-Club, dîner qu'il ne peut manquer.

Les mains de Mme Davesnes tenaient une petite brassière d'enfant, elles se crispèrent et cassèrent la laine blanche, si douce, avec laquelle elles tricotèrent.

Le salon s'emplissait d'ombre. Mme Davesnes et Arlette durent quitter leur ouvrage; pensives, elles regardèrent le jardin qui restait lumineux. En s'en allant, le soleil dorait la cime des arbres et faisait du ciel bleu un ciel couleur de sang. Vite, éperdus, les oiseaux, avec des cris stridents, traversaient cet embrasement.

Les deux femmes avaient le cœur lourd, si lourd, que ni l'une ni l'autre n'osaient parler.

Dans le lointain, troublant le grand calme du soir, la corne d'une auto retentit.

Mme Davesnes pensa que c'était son mari. Arlette devinait que tout à l'heure on annoncerait Roger d'Arcours, que c'était lui, l'ami parfait, qui arrivait.

Le cœur battant un peu plus vite, silencieuses, les deux femmes écoutaient et percevaient le moindre bruit. Elles entendirent l'auto s'arrêter, puis on marcha dans le vestibule, et l'une comme l'autre s'imaginait reconnaître le pas de celui qu'elle espérait. Enfin

la porte s'ouvrit et le domestique annonça « M. d'Arcours ». En même temps, il tournait le commutateur et la pièce s'emplissait de lumière.

Arlette eut un cri de joie et s'élança vers l'arrivant :
— Comme c'est gentil d'être venu !

Mme Davesnes accueillit bien l'ami et le remercia de ne pas oublier une pauvre femme souffrante.

Avec Roger était venu un peu de bonheur ; sa voix chaude, si bonne à entendre, monta gaiement dans la pièce.

— Souffrante !... souffrante ! répondit-il ; ce ne sera plus pour longtemps. La mine n'est pas mauvaise, encore quelques semaines de patience et tout ira bien.

— Vous croyez ?...

— J'en suis certain, et Mlle Arlette est de mon avis !
Mlle Arlette sourit.

— Mais oui, maman ! fit-elle. M. d'Arcours a raison, tu vas déjà beaucoup mieux et nous avons encore plus d'un mois à rester ici. Lorsque tu quitteras le manoir tu seras aussi vaillante qu'autrefois...

— Je l'espère, ma chérie... Je le voudrais pour toi... Tu ne dois pas t'amuser tous les jours près de ta pauvre maman ; et, aujourd'hui, je n'ai pas eu le courage d'aller jusqu'à Deauville.

— Deauville ! Deauville ! s'écria Roger. Vous êtes comme tout le monde, vous subissez l'attrait de la plage fleurie. Moi, j'y suis venu pour quelques jours et il y aura bientôt trois semaines de cela.

— Quand partez-vous ?

— Je n'en sais absolument rien ; mais je suis certain que si le ciel et la mer continuent à être aussi bleus je ne pourrai jamais les quitter.

Railleuse, Arlette ajouta :

— Le casino, le merveilleux casino vous retient aussi !

Roger la regarda fixement, puis répondit :

— Non ! je ne le crois pas ; c'est un joli lieu de plaisir où les fêtes sont superbées et les femmes d'une élégance rare, mais j'aime toutes ces choses à Paris... Ici, elles me semblent un peu déplacées.

— Pourtant, la chronique raconte que vous allez au casino presque tous les soirs.

— Vous rendez-vous compte, chère madame, dit Roger gaiement, que ces petites filles du tennis, encore en robes courtes, ont l'aplomb de s'occuper des faits et gestes de graves messieurs comme moi ? Ah ! la chronique raconte, ajouta-t-il en se tournant vers Arlette, que je vais au casino tous les soirs ! La chronique vous a-t-elle renseignée sur l'heure à laquelle j'y arrivais ?

— Ma foi, non !

— Vers onze heures, mademoiselle, l'heure où les femmes comme il faut devraient s'en aller. Et la chronique veut-elle savoir où je vais avant d'entrer dans le splendide palais ?

— Dites toujours !

— Eh bien ! la chronique va rire. Immédiatement après le dîner je me sauve, seul, je m'enfuis vers la mer. Là, selon mon humeur, je marche le long de la grève ou je m'assieds sur le sable encore chaud ; et je rêve. Souriez, je vous le permets. La plage est déserte, personne n'y vient. Par ces nuits presque divines, les gens s'entassent dans les salles où des acteurs de grand renom leur débitent des choses plus ou moins spirituelles. Devant de superbes harmonies ces gens se pâment ; ils prétendent comprendre la poésie, l'art, et pourtant aucun d'eux ne pense que, non loin de là, il y a un ciel plein d'étoiles et que la mer chante une belle chanson. Cela, mademoiselle Arlette, c'est la bêtise humaine pour laquelle nous devons avoir des trésors d'indulgence.

La jeune fille se mit à rire.

— Il a raison ! s'écria Mme Davesnes. Et puis, tu sais bien, Arlette, qu'à force d'entendre parler de ce casino et des beautés qui y circulent, je l'ai pris en grippe ! Antipathie de malade qui passera lorsque je serai guérie.

Un court silence suivit cette réponse. Mais, bien vite, Arlette reprit :

— Allons dîner, la cloche est sonnée depuis un moment.

Mme Davesnes tressaillit.

— Comment ! il est déjà si tard ?

— Mais oui ! Regarde la pendule, huit heures passées.

Tous les trois allèrent vers la salle à manger. Autour de la grande table de chêne, ils s'installèrent. Les fenêtres étaient ouvertes, laissant pénétrer la fraîcheur du soir. De belles roses égayaient la pièce, Arlette était jolie et souriait à son hôte.

Le dîner fut charmant. Pour ne pas attrister sa fille et son ami, Mme Davesnes s'efforça de parler, d'être gaie ; mais son rire, parfois, sonnait faux.

Après le repas, ils retournèrent au salon. Là, Mme Davesnes se trouva si fatiguée qu'elle s'excusa près de Roger d'Arcours.

— J'ai été souffrante toute la matinée, dit-elle, et ce soir je sens que cette vilaine migraine veut recommencer. Je vais vous quitter, mais restez un peu avec Arlette, elle passe toutes ses soirées seules, ce n'est pas très gai.

Mme Davesnes prit congé de Roger, embrassa tendrement sa fille; puis après un dernier sourire, plein d'affection, elle les quitta.

Dès qu'elle eut fermé la porte du salon, Arlette se sentit troublée. Debout, près de la cheminée, Roger la regardait et... attendait. Elle l'avait fait venir pour lui parler et maintenant qu'il était là, elle n'osait plus. Elle avait eu longtemps pour son père une adoration sans limites, adoration qui excusait toutes faiblesses; elle était orgueilleuse de son intelligence, de son esprit et même de sa tournure élégante. En lui, elle avait tout aimé, et maintenant qu'il fallait toucher à son idole et prononcer des mots accusateurs, elle n'osait. Ce père, elle en était si fière !

— Eh bien ! mademoiselle Arlette ! fit Roger d'Arcours. Nous allons pouvoir causer... C'est sérieux, m'avez-vous dit ?

D'une voix qui tremblait beaucoup, la jeune fille répondit :

— Je vous suis bien reconnaissante d'être venu... Lorsque je vous ai téléphoné, j'étais très tourmentée... très désorientée... Je ne savais à qui me confier et...

— Vous avez songé à moi, reprit-il affectueusement ; je vous en remercie. Je suis l'ami de vos parents, mademoiselle Arlette, mais je suis aussi le vôtre ; je vous sais gré de ne pas l'avoir oublié. Voyons ! De quoi s'agit-il ?

Les mains d'Arlette, ses mains longues et fines, repoussèrent l'ami qui se rapprochait.

— Non, pas maintenant. Tout à l'heure je vous le dirai... Nous avons le temps, vous ne partez pas.

L'émoi de la jeune fille surprit Roger. Pour qu'Arlette, si maîtresse de ses nerfs, fût ainsi, il fallait que quelque chose de grave la troublât.

— Je partirai quand vous voudrez, mais je crois que toute autre conversation nous sera difficile. Vous êtes préoccupée, je le suis aussi.

La jeune fille eut un geste de tristesse, ses mains abandonnèrent les bras du fauteuil ; elle les croisa sur sa robe et, résignée, répondit :

— Vous avez raison.

— Alors je vous propose de quitter ce salon et de venir avec moi dans le jardin. Nous nous promènerons et vous parlerez quand vous voudrez.

Avec énergie, Arlette se leva.

— Allons-nous-en ! fit-elle. Ici, il fait trop clair, je ne pourrais jamais.

Par la porte-fenêtre, ils sortirent. Ils prirent une allée que de grands arbres faisaient sombre, pas-

sèrent sous la roseraie déflurie et, sur un banc, près de la petite rivière, ils s'assirent.

— La belle nuit ! murmura Roger d'Arcours à mi-voix...

— Très belle ! répondit Arlette ; il y a presque trop d'étoiles...

Il y eut encore un long silence, puis la jeune fille murmura :

— Je crois que je vais tout vous dire.

La voix de Roger se fit tendre et douce.

— Je vous écoute.

Arlette se recueillit, et le cœur battant, honteuse des paroles qu'elle allait prononcer, elle reprit très vite :

— Il s'agit de mon père.

Roger ne fut pas surpris, il attendait cette confidence.

— Je m'en doutais.

— Comment ! vous saviez ? s'écria-t-elle nerveusement ; tout le monde sait donc déjà ?...

Affectueux, Roger dit :

— Faut-il vous rappeler que je ne suis pas tout le monde ? Tout le monde sait quoi ? Voyons, vous si calme d'habitude, je ne vous reconnais pas.

— Je ne me reconnais pas moi-même, murmura-t-elle tristement ; depuis quelques mois j'ai tant changé ! Ma mère a du chagrin, je ne peux la voir pleurer sans souffrir, alors j'ai pensé que vous pourriez arranger tout cela. Vous êtes l'ami de mon père, il vous écouterait si vous lui disiez que son absence, son indifférence, font un mal dont il ne se doute pas.

— M'écouterait-il ?

— Savez-vous, reprit Arlette, ce que j'ai surpris l'autre soir ? Eh bien ! maman, qui a besoin de calme et de repos, ne s'endort que lorsque l'auto a ramené mon père de Deauville. Près de sa fenêtre, elle guette son retour et, pour qu'il ne le sache pas, éteint la lumière dès que la voiture entre dans le parc. Elle ne dit jamais rien, ne se plaint pas, mais comme toutes les nuits se passent à attendre, chaque jour elle est plus lasse ; si elle n'a pas la tranquillité morale, elle ne se remettra jamais, croyez-moi.

— Je vous crois... mais, voyons, permettez-moi une question : Pourquoi ne dites-vous pas toutes ces choses à votre père ?...

— C'est très difficile. Ce matin, j'ai essayé et il m'a répondu que si on l'ennuyait ici, il irait finir ses vacances loin du manoir. Alors, je n'ai plus osé, il a tant changé depuis quelques mois...

Ils se turent. Derrière eux, l'eau faisait entendre

son murmure ; une légère brise qui venait de la mer soulevait les cheveux d'Arlette et le ciel était si plein d'étoiles que la terre paraissait sombre ; devant eux, dans l'herbe, brillaient des vers luisants.

L'heure était exquise, la nature semblait s'endormir ; les fleurs pourtant embaumaient encore et dans les arbres les nids abritaient les oiseaux, de rares petits cris dénotaient leur présence. De la terre montait un chant d'amour lent et grave, les choses semblaient remercier le Créateur d'avoir versé, toute la journée, sur le sol sombre et noir, le flot doré de la lumière. L'heure était exquise, la petite rivière continuait sa chanson, mais ceux qui étaient assis, sur le banc, tout près d'elle ne l'écoutaient pas.

Lui était triste, la confiance d'Arlette lui avait fait de la peine. Il savait que pour la jeune fille de grands chagrins étaient proches. Comment les supporterait-elle ? Cette âme si moderne saurait-elle accepter la douleur ? Mais elle pouvait encore lutter. Davesnes aimait sa fille, il en était très fier. Arlette devait se rapprocher de lui, l'accompagner, remplacer celle que la maladie tenait éloignée du monde ; c'était le conseil qu'il allait lui donner.

Très calme, confiante, Arlette attendait, elle était certaine que Roger lui conseillerait des choses raisonnables, choses qui arrangeraient tout. Elle trouvait que sur ce banc il faisait très bon, que c'était délicieux de ne pas y être seule, et que ce silence avait son charme ; elle aurait voulu le prolonger indéfiniment... Tous les bruits de la nuit, cri d'un insecte, froissement d'ailes, feuilles qui tombent, elle les percevait et le murmure de la rivière commençait à lui plaire. Arlette Davesnes était toute prête à découvrir que l'eau, parfois, raconte de bien belles histoires.

— Mademoiselle Arlette, fit Roger, je parlerai à votre père, je vous le promets. Mais, de votre côté, il faut m'aider.

— Que puis-je faire ?

— Beaucoup... Ne le laissez pas seul, accompagnez-le... Allez au golf, au casino, partout où l'on s'amuse.

Avec énergie, ne comprenant pas ce conseil, la jeune fille protesta :

— Mais ce n'est pas ma place, maman est malade triste, je dois rester près d'elle !

Roger s'expliqua :

— Oui, pour le monde, pour ceux qui ne savent pas, vous devriez agir ainsi ; mais moi, qui suis votre ami, moi... qui vous aime infiniment, je vous con-

seille de quitter votre mère pour défendre son bonheur. Vous ne me comprenez pas encore, vos dix-sept ans se révoltent et ils ont raison. Malgré toute votre science, toutes vos lectures, votre cœur, mademoiselle Arlette, est un très jeune cœur.

— Mais non, vous vous trompez, je sais...

Roger l'interrompt :

— Ne vous défendez pas et laissez-moi parler à ce jeune cœur. Je vais lui dire des choses graves, des choses que je suis désolé de lui apprendre... mais il le faut.

La voix était si tendre, si douce, qu'il sembla à Arlette qu'elle pouvait tout entendre sans rougir, sans souffrir.

— Dites, murmura-t-elle.

Il hésita, mais reprit :

— Les hommes, mademoiselle Arlette, sont de pauvres créatures ; les meilleurs d'entre eux sont susceptibles de se laisser entraîner vers un chemin qui n'est pas toujours celui du devoir. Pour eux, les tentations sont multiples et peu y résistent... Lorsque depuis plusieurs mois un mari est seul, forcément, il s'ennuie et cherche des distractions ; à Deauville, elles sont nombreuses. La solitude et l'ennui font faire aux hommes des choses que, très souvent, ils regrettent. Mademoiselle Arlette, commencez-vous à comprendre qu'en accompagnant votre père, vous pouvez beaucoup pour le bonheur de celle que vous aimez ? Les hommes sont de grands enfants qu'il faut toujours garder.

— Je comprends, fit Arlette tristement, et je ferai ce que vous me conseillez.

Puis, elle eut un mouvement de révolte et s'écria :

— Pauvre maman, comme elle a tort d'avoir donné ainsi tout son cœur... Jamais je ne ferai un mariage d'amour, on souffre trop. Je ne veux pas avoir à garder mon mari, je veux pouvoir être malade, sans crainte, sans angoisse, je veux être heureuse, jouir de la vie et c'est impossible quand on aime.

— Croyez-vous ? dit-il, inquiet de cette colère.

— J'en suis sûre, répondit Arlette en se levant.

Roger d'Arcours quitta le banc et, silencieux, tous deux reprirent le chemin du retour.

Lui se taisait, n'ayant plus rien à dire ; elle pensait à l'amour et l'entrevoyait comme un mal dont il fallait se préserver.

En arrivant devant le manoir, Roger dit à la jeune fille qu'il était tard et qu'il fallait se retirer.

— Le casino vous attend, fit-elle en lui tendant la main.

— Je n'irai pas au casino ce soir, je viens de vivre une heure dont je me souviendrai toujours.

Il prit la main d'Arlette qui tremblait un peu et, respectueusement, y posa ses lèvres.

— Bonsoir, dit-elle un peu troublée par ce baiser.

Vers l'auto de Roger, qui illuminait tout un coin de parc, ils se dirigèrent. Un « au revoir ! » très protocolaire fut échangé, et avec un bruit sans charme, fausse note dans la belle nuit, la voiture s'en alla.

Arlette revint vers le manoir ; lentement, elle longea les plates-bandes qui embaumaient, traversa le salon, gagna sa chambre, que bien vite elle éclaira ; la nuit lui faisait peur.

Sans hâte, elle se dévêtit, quitta le fourreau de toile rose, dénoua ses cheveux qui, en larges ondes, se répandirent sur ses épaules. Vêtue de blanc, charmante dans sa toilette de nuit, elle s'approcha de la fenêtre, regarda une dernière fois le ciel plein d'étoiles, puis se glissa dans son lit. Tout de suite le sommeil la prit et, en s'endormant, elle entendait le murmure de la rivière et une voix douce et tendre qui disait : « Je vous aime infiniment. » Puis, devant ses yeux, passait une grande clarté et, non loin de l'auto, qui illuminait si bizarrement un coin du vieux parc, la même voix disait encore : « Je viens de vivre une heure dont je me souviendrai toujours. »

XII

Le casino de Deauville resplendissait de lumières ; devant la porte d'entrée, les autos se succédaient. Rapidement les portières s'ouvraient ; des femmes enveloppées d'étoffes souples et claires franchissaient vite les quelques marches qui les conduisaient au hall ; là, des domestiques s'empressaient. D'une élégance incomparable, portant sur elles une fortune en bijoux, après s'être regardées dans la glace, les femmes se dirigeaient vers le théâtre en passant par le salon de musique où déjà l'on circulait avec peine.

Corrects dans leurs habits noirs, fleurs ou décoration à la boutonnière, les hommes suivaient.

La salle de spectacle du casino de Deauville est une des plus jolies salles actuelles. De style Louis XVI, toute tendue de cretonne rose camaleu, elle est claire et gaie. L'éclairage y est charmant et discret ; chaque loge, encadrée de rideaux roses, possède un lustre à bougies électriques munies de petit abat-

jour adoucissant la lumière; cet éclairage est favorable à tous les visages.

Ce soir-là, comme tous les autres soirs, la salle était pleine; seules, deux loges étaient encore inoccupées. Juste au moment où la sonnette commençait à carillonner, les portes des loges vides s'ouvrirent et deux femmes entrèrent. Elles étaient belles, supérieurement élégantes, tous les regards allaient vers elles.

L'une était blonde et possédait des épaules superbes qu'aucune gaze ne voilait. Décolletée outrageusement, personne ne pouvait en être choqué, tant cette femme était belle; magnifique statue qu'une robe à la mode ne déparait pas.

L'autre, une toute jeune fille, vêtue de satin blanc; grande et mince, elle avait un profil très pur que de lourds bandeaux bruns encadraient. A la ceinture, mises négligemment, deux roses rouges, tranchant sur le blanc de sa robe, étaient toute la parure d'Arlette Davesnes. Ce soir, la jeune fille avait accompagné son père; elle voulait voir danser les fameux danseurs russes qui, tout un printemps, avaient fait courir Paris.

M. Davesnes avait loué une loge et le hasard avait voulu que cette loge se trouvât à côté de celle de miss Symson, une très belle Américaine rencontrée au golf de Deauville.

Comme le rideau se levait, M. Davesnes se pencha vers Arlette et la prévint qu'au premier entr'acte il la présenterait à sa voisine, une charmante compagne du jeu.

Consentante, la jeune fille inclina la tête, mais au lieu de regarder la scène sur laquelle bondissaient danseurs et danseuses, elle examina la femme dont son père venait de lui parler. En elle, tout lui déplut: toilette, figure, attitude. Chez cette femme, rien n'était simple, rien n'était naturel. Arlette le devina, et, sans en avoir l'air, examina les hommes qui l'accompagnaient: deux Américains et un Français. Les deux premiers avaient des visages complètement rasés, ce qui leur donnait un grand air de ressemblance avec des acteurs; le troisième, d'une distinction irréprochable, se penchait constamment vers l'Américaine et semblait être un peu le maître de cette superbe créature.

De formidables applaudissements appelèrent Arlette qu'elle était venue, soi-disant, pour admirer les danseurs russes, et elle regarda la dernière figure du ballet, qu'un public enthousiaste faisait recommencer.

Accompagnés par une musique qui semblait déchaîner la folie, une bande d'hommes et de femmes tournaient, sautaient, s'enlevaient dans une furie qui n'avait plus rien d'humain, mais qui était si surprenante, si différente des danses françaises, qu'elle forçait l'admiration, et, comme tout le monde, Arlette applaudit. Mais, dès que le rideau fut baissé, elle se tourna vers son père et, avec un sourire railleur, elle l'interrogea :

— Est-ce joli ou grotesque ? Je ne sais plus. Et toi ?
 Debout, M. Davesnes s'écria :

— C'est superbe, merveilleux ! Cela ressemble si peu à ce que nous avons déjà vu ! Ces danseurs ont une vie, des mouvements endiablés ; tout Paris les a admirés le printemps dernier et tout Paris, ce soir, les applaudit encore.

— Oui, fit Arlette, ils sont très à la mode !

Empressé, M. Davesnes se tourna vers la loge de l'Américaine, et, après l'avoir saluée, lui demanda l'autorisation de lui présenter sa fille.

Celle-ci, tout en examinant Arlette, accorda avec un sourire l'autorisation qu'on lui demandait.

La présentation faite, les deux femmes s'inclinèrent, mais elles ne se tendirent pas la main et aucun mot aimable ne sortit de leurs lèvres.

Avec un accent très particulier qui dénaturait les plus jolis mots français, miss Symson dit à M. Davesnes :

— Nous allons jouer, venez-vous ?

Après avoir expliqué à sa fille qu'il ne sortait que pour un instant, M. Davesnes quitta la loge et suivit l'Américaine.

Seule, Arlette eut un geste de dépit. Son joli visage rougit de colère, mais comme il y avait du monde dans la salle et qu'on la lorgnait beaucoup, elle prit le programme et contempla la photographie de ces fameux danseurs russes. Après qu'elle eut retourné cette petite brochure dans tous les sens, elle changea de place et alla s'asseoir sur la dernière chaise, contre la porte. Là, elle serait moins en vue et pourrait regarder tout à son aise.

En face d'elle, deux loges étaient occupées par des femmes très comme il faut, et, dans ces deux loges, les visiteurs se succédaient. Arlette regardait, espérant apercevoir Roger d'Arcours. Elle s'ennuyait, cette soirée lui semblait longue et elle eût été heureuse, bien heureuse d'y rencontrer un visage ami.

Roger ne viendrait peut-être pas, il ignorait qu'Arlette avait suivi tout de suite ses conseils. C'était hier qu'il lui avait dit des choses tristes... et gentilles, et ce soir elle était là... Mais aurait-elle le

« Parage de venir ainsi, chaque jour ? Et puis, à quoi servait-elle ? Pouvait-elle défendre le bonheur de sa mère ? Elle n'avait que dix-sept ans, elle n'était encore qu'une enfant... »

Derrière elle, dans le couloir qui conduit aux loges, on causait. Des voix jeunes, des voix rieuses bavardaient toutes à la fois, et Arlette, pour fuir ses vilaines pensées, écouta ; un nom frappa son attention. On parlait de la belle Américaine, elle devint très attentive et entendit toute la conversation.

— Alors, miss Symson perd ce soir tout ce qu'elle veut ?

— Oui ! Ses deux soupirants sont autour d'elle. Tu connais le proverbe : « Heureuse en amour, malheureuse au jeu. »

— Ce pauvre Davesnes, le voilà pincé comme les autres !

— Oui ! Mais pour celui-là, c'est sérieux.

— De quel côté ?

— Des deux !

— Que veux-tu dire ? L'aimerait-elle, par hasard ?

— Non, certes, miss Symson n'aimera jamais personne ; elle s'adore, cela lui suffit. Elle court seulement après le mariage, le beau mariage qui lui donnera à Paris une situation.

— Mais Davesnes est marié ?

— Qu'importe ! Aujourd'hui les mariages se défont aussi vite qu'ils se font. Le divorce est là, et miss Symson a la très grande habitude de ces choses. Le baron Thorest, le second soupirant, est un divorcé qu'elle devait épouser au mois d'octobre prochain. Mais miss Symson a rencontré Davesnes, et Davesnes est un plus beau parti que Thorest. Alors ce pauvre baron est très malheureux !

— Ils sont fous !

— Elle est si belle ! En ce moment, autour de la table de jeu, il y a cercle pour la voir, et ces deux idiots qui l'accompagnent sont fiers d'être avec elle. Ce que les hommes sont bêtes !

— Pas tous heureusement !

— Je t'accorde, pour te faire plaisir, qu'il y a des exceptions, mais elles sont rares !

— Viens, cher misanthrope. Allons présenter nos devoirs à miss Symson et admirer de près sa radieuse beauté.

Les voix s'éloignèrent, les deux causeurs s'en allaient.

Bouleversée par la conversation qu'elle venait de surprendre, Arlette tremblait toute, et bien bas elle répétait les paroles entendues.

Le divorce, ce mot avec lequel elle était habituée

à vivre, jusqu'à présent, ne l'avait jamais choquée. Le divorce, c'est une institution moderne à laquelle elle songeait pour les autres, peut-être un peu pour elle-même, dans un avenir très lointain, et si son mari la rendait malheureuse ; mais pour son père, pour sa mère, c'est une chose à laquelle elle n'avait jamais pensé et qui lui paraissait monstrueuse. A-t-on le droit de divorcer lorsqu'on a un foyer, une enfant ? Peut-on aller offrir son cœur à une autre femme, fonder une autre famille, avoir d'autres enfants ?... Non, ce n'est pas possible, son père ne pouvait avoir ces idées-là... Ces voix inconnues mentaient, elles parlaient légèrement de choses graves...

Ensemble, les portes des loges s'ouvrirent, miss Symson et M. Davesnes rentraient. Sans dire un mot à son père, sans même le regarder — elle n'aurait pu — Arlette reprit sa place et ses yeux fixèrent, sans les voir, danseurs et danseuses.

Derrière elle, assez bas pour ne gêner personne, miss Symson et M. Davesnes causèrent pendant une partie de l'acte. Arlette n'écoutait pas, mais pourtant elle entendait des bouts de phrases, des mots qui lui faisaient comprendre que le lendemain miss Symson et son père passeraient ensemble toute la journée. Golf le matin, déjeuner à la Côte de Grâce, goûter à Trouville, et le soir casino.

Ils parlèrent de départ. Dès les premiers jours de septembre, miss Symson partirait ; puis ils causèrent si bas que la jeune fille n'entendit plus rien.

Comme le second acte finissait, Roger d'Arcours entra.

— Bonsoir, mon vieux ! bonsoir, mademoiselle ! Je suis heureux de vous voir.

Ces mots semblèrent doux à Arlette. Brusquement, elle se retourna :

— Moi aussi, je suis bien heureuse !

— Que dites-vous de ces danseurs ?

Arlette n'eut pas le temps de répondre, M. Davesnes s'en allait.

— Je vous laisse avec ma fille, dit-il à son ami. A tout à l'heure !

Près d'Arlette, Roger s'installa.

Il la regarda affectueusement et, de cette voix très tendre qu'il avait seulement pour elle, il lui demanda :

— Eh bien ?

Alors, avec un sourire navrant, la jeune fille lui répondit :

— Vous voyez, je suis venue ; mais ça ne va pas du tout... Ce soir, j'ai appris des choses graves, très graves, que vous savez peut-être et dont vous n'avez

pas voulu me parler... Mais j'espère encore que ce ne sont que des potins, des méchancetés... Pourtant, j'ai peur, c'est malgré moi... mais j'ai peur.

— Dites à votre ami ces choses graves; vous vous les exagérez peut-être!

— Mon ami ne me mentira pas?

— Ce n'est guère son habitude.

— C'est vrai! Il promet de m'apprendre la vérité, toute la vérité?

— Il promet.

D'une voix qui tremblait beaucoup, Arlette demanda :

— Est-ce possible... qu'un homme auquel une femme a consacré sa vie... puisse avoir l'idée, le désir de la quitter... et de divorcer?... Peut-on, après vingt ans de vie commune, vingt ans de bonheur partagé, peut-on tout oublier et aucune loi ne défend-elle le premier foyer? Est-il vrai que mon père songe à épouser miss Symson?

Roger d'Arcours n'eut pas le cri de révolte qu'Arlette espérait; il ne protesta pas, et la jeune fille en éprouva une telle douleur que ses mains se crispèrent sur la bande de crêtonne claire qui lui servait d'appui.

Le jeune homme dut lui rappeler qu'ils étaient très en vue et qu'on les regardait beaucoup.

— Mademoiselle Arlette, fit-il, ici il faut sourire, personne ne doit se douter que vous êtes triste.

Les lèvres de la jeune fille essayèrent d'obéir.

— D'abord, reprit Roger, dites-moi qui vous a raconté toute cette histoire?

— Personne. J'étais là, près de la porte. Plusieurs hommes causaient dans le couloir, je les ai entendus.

— Des mensonges, des bêtises que des gens débitent sans savoir ce qu'ils disent. Il ne faut pas les croire, rien ne vous y autorise.

Ces paroles firent du bien à Arlette.

— N'est-ce pas, dit-elle, que ces choses-là ne sont pas possibles? Père ne voudrait pas, père nous aime plus que tout.

Les yeux qui regardaient Roger étaient pleins de prières, il leur mentit.

— Mais oui, j'en suis certain; tout s'arrangera. Lorsque votre maman sera remise elle pourra reprendre cette vie mondaine que votre père veut vivre, et le bonheur reviendra. Espérez-le, chère petite amie.

Un court silence succéda à ces paroles; puis Arlette reprit :

— Je voudrais vous croire... Mais je ne sais pourquoi, je ne suis pas tranquille, j'ai peur de l'avenir.

— Il ne faut pas avoir peur, vous devez être courageuse.

— Ce n'est pas toujours facile !

— Comment ! mademoiselle Arlette, s'écria Roger, c'est vous qui me répondez cela ! Vous, l'énergie même, vous qui méprisez tous ceux qui n'en ont pas !

— Ce sont de très belles théories, fit-elle : mais il y a des jours où l'on s'aperçoit que ce ne sont que des théories.

Devant un geste de surprise du jeune homme, elle reprit :

— Ce soir, je vous étonne ; ce soir, je suis, faut-il vous l'avouer, très nerveuse. Ces potins entendus tout à l'heure, ces potins que je ne veux pas croire vrais m'ont fait mal, et lorsque je pense qu'il me faudra rester encore tout un acte à côté de miss Symson, je tremble de colère. Je hais cette femme, et je voudrais pouvoir le lui dire.

Roger d'Arcours ne put répondre, M. Davesnes rentrait dans la loge. Très gai, de fort bonne humeur, il annonça qu'il venait de gagner.

Après un coup superbe, sagement, je suis parti. Arlette, veux-tu descendre et risquer la chance ? Miss Symson te conseillera, elle est très prudente.

D'une voix sèche, qui avait des vibrations étranges, la jeune fille dit :

— Merci, père, je n'aime pas le jeu et trouve que les femmes ne sont guère à leur place autour d'un tapis vert.

M. Davesnes se mit à rire.

— Tu as encore des idées de petite fille. A Deauville, toutes les femmes jouent, et quelques-unes sont de très belles joueuses.

— Je le déplore, et je ne veux pas les imiter.

— A ton aise !

Il y eut un silence. Inquiet, Roger regardait tour à tour Arlette, qu'il trouvait bien nerveuse, et son ami, qui n'avait pas l'air content.

Tout en lorgnant, M. Davesnes reprit :

— A propos, Arlette, miss Symson qui, entre parenthèses, t'a trouvée charmante, m'a manifesté le désir de visiter le manoir. Tout à l'heure, en prenant congé d'elle, tu lui diras combien nous désirons sa visite.

Les mains d'Arlette tenaient un éventail de nacre, elles le brisèrent ; mais pas un muscle de son visage ne bougea et aucun mot ne sortit de ses lèvres.

Ce silence étonna M. Davesnes ; posant sa lorgnette sur le bord de la loge, d'une voix impérieuse, il demanda :

— Tu m'as entendu, Arlette ?

— Oui, père, fit la jeune fille... mais je crois qu'il serait préférable... de ne pas inviter miss Symson au manoir... Mère est souffrante... et ne peut recevoir personne.

Cette réponse contraria fortement M. Davesnes et, s'adressant à son ami, il se plaignit :

— Les malades, les malades, ce que j'en ai assez, c'est prodigieux ! En voilà des vacances dont je me souviendrai longtemps !

— Moi aussi, murmura Arlette tristement.

Le rideau se levait sur le troisième et dernier ballet où devait paraître le dieu de la danse. Le Vestris russe se surpassa, et Arlette, stupéfaite, oublia pendant un court instant son angoisse.

Ce danseur alliait à une force prodigieuse une grâce et une aisance sans égales. Son costume, copié sur une gravure du XVIII^e siècle, semblait à sa place sur cette scène, fidèle reproduction de celle de Versailles, et malgré soi on cherchait les marquises poudrées venues pour applaudir leur contemporain.

A côté d'Arlette la loge était restée vide une partie de l'acte, et ce ne fut que quelques minutes avant la fin que miss Symson reparut, accompagnée du baron Thorest et d'un Américain.

Le spectacle terminé, les deux femmes quitterent le devant des loges, et pendant que Roger aidait Arlette à mettre son manteau, miss Symson causait avec M. Davesnes.

Lorsque la jeune fille fut prête, correcte, elle prit congé de sa voisine.

L'Américaine lui tendit la main en souriant.

Arlette hésita, mais fut forcée de serrer cette main qu'on lui offrait.

— Au revoir, mademoiselle ! fit miss Symson avec son accent bizarre et rude. Votre père vous a-t-il dit que je désirais visiter le manoir que vous habitez ? Je l'ai aperçu l'autre soir sur la route et, depuis, j'en suis amoureuse.

Arlette n'hésita pas, ses yeux fixèrent l'étrangère, et d'une voix claire, très nette, elle répondit :

— Miss Symson, ma mère regrettera beaucoup, mais elle est trop souffrante pour recevoir cette année. Par ordre du médecin, sa porte est rigoureusement condamnée.

Cela dit, elle inclina la tête et sortit. Roger d'Arcours l'accompagna.

Tout émue, Arlette suivit le flot de spectateurs, elle traversa le salon de musique et seulement, dans le hall, se retourna. En voyant Roger seul, elle eut un cri de colère.

— Alors père est resté là-haut ?

A voix basse, le jeune homme répondit :

— Dame ! cela me semble assez naturel ! Vous n'avez pas été très aimable, mademoiselle Arlette !

— Mais je ne pouvais, après ce que j'ai entendu, laisser cette femme et ma mère se connaître... C'est impossible, ce sont des choses qui me révoltent.

Très bon, Roger entraîna la jeune fille dans un petit salon où, dans des vitrines, étaient exposés les prix des matches de tennis.

— Là, vous serez seule. Ayez l'air, pour le monde, de regarder toutes ces jolies choses. Vous êtes fatiguée, je vais chercher Davesnes pour qu'il vous emmène tout de suite, et lorsque vous serez en voiture ne parlez pas de cette soirée, tâchez de l'oublier. En ce moment, mutuellement, vous vous feriez du mal.

Roger d'Arcours s'en alla, et Arlette, pour obéir à son ami et aussi parce qu'elle avait besoin de s'occuper, se mit à regarder les vitrines et consciencieusement lut : 1^{er} prix, double messieurs ; 2^e prix, dames seules.

Elle eut le temps d'admirer tous les bibelots et, lorsqu'elle eut fini, Roger n'avait pas reparu.

Quelques personnes entraient dans le petit salon, jetaient un coup d'œil à la vitrine, un autre à la jolie fille qui était là. Des messieurs eurent un sourire aimable, mais l'air hautain d'Arlette n'autorisait aucune conversation.

Enfin, au bout d'un long quart d'heure, Roger reparut. Il était seul.

— Et père ? demanda Arlette.

Gaiement, mais d'une gaité qui semblait peu naturelle, le jeune homme reprit :

— Père a envie de voir danser, et comme on organise un bal impromptu où les belles madames vont déployer leurs grâces, il désire rester.

La figure d'Arlette changea ; elle devint très pâle et ses lèvres tremblantes murmurèrent :

— Et moi ?

Alors les yeux de Roger l'enveloppèrent toute, et ses yeux étaient pleins de tendresse.

— Vous, chère petite amie, dit-il, vous allez retourner au manoir. Votre père m'a prié de vous reconduire.

— Cela ne vous ennuie pas ? demanda-t-elle.

Puis, d'une voix railleuse, acerbe, elle ajouta :

— Vous ne désirez pas rester pour voir danser miss Symson et sa compagnie ?

Roger d'Arcours lui offrit le bras et, tout en lui faisant traverser le hall, répondit :

— Non ! A miss Symson et sa compagnie, je préfère mon amie Arlette Davesnes.

Ils sortirent du casino par la porte qui donne sur la mer ; une brise légère, toute parfumée, vint jusqu'à eux. Les cheveux d'Arlette se soulevèrent, son manteau s'entr'ouvrit.

— Il fait beau ! murmura la jeune fille.

— Oui ! mais prenez garde de ne pas avoir froid.

Bien vite, il la fit monter dans l'auto. Avec une tendresse toute fraternelle il l'enveloppa dans la couverture et, près d'elle, il s'assit.

Comme la voiture démarrait, il dit à Arlette :

— J'ai recommandé au chauffeur d'aller tout doucement. Ne parlez pas, remettez-vous, tâchez de ne pas penser.

— Vous êtes bon, murmura-t-elle, si bon que je ne sais comment vous remercier.

— Entre amis, les remerciements sont défendus ; si j'avais de la peine, vous seriez, j'en suis sûr, très gentille pour moi.

Elle eut un grand élan et ses mains jointes se levèrent :

— Oui, je vous le promets, et je voudrais être certaine qu'un jour je pourrai faire quelque chose pour vous ; mais ce n'est guère probal le.

— Détrompez-vous, ce n'est pas seulement quand on a du chagrin que les amis sont utiles... il y a des... amitiés... des affections qui sont nécessaires à... un bonheur.

Les mains d'Arlette retombèrent, un peu lasses :

— Je ne comprends pas ! fit-elle.

Alors, très bas, Roger répondit :

— Vous me comprendrez un jour !

Ils ne parlèrent plus. Très fatiguée, Arlette avait fermé les yeux, elle ne pensait qu'à l'Américaine. Sa silhouette se dressait devant elle, elle revoyait son sourire ironique, mais séduisant. De rage, de colère impuissante ses mains se crispaient et, tout bas, elle répétait des mots que ses lèvres n'avaient jamais encore prononcés : « Je hais cette femme, disait-elle, je la hais pour tout le mal qu'elle veut nous faire. »

A côté d'elle, Roger l'observait. La lune rendait la nuit claire ; il voyait le visage de sa petite amie et ses mains qui tremblaient. Il devinait quelles pensées l'agitaient ainsi et il regrettait de ne pouvoir apaiser ce jeune cœur.

Arlette Davesnes, la savante Arlette, apprenait une chose qu'on n'apprend dans aucun livre : c'est que la vie parfois est une cruelle histoire et qu'elle réserve aux plus vaillantes des souffrances inattendues.



souffrances qu'il faut accepter et contre lesquelles science, intelligence ne peuvent rien.

Arlette se révoltait, Arlette voulait lutter, mais, craignant d'être vaincue, elle avait peur de la lutte; son cœur souffrait beaucoup, son orgueil plus encore.

Et pendant ce temps-là l'auto allait dans la nuit claire, elle longeait des jardins si pleins de fleurs que la brise n'était que parfums; elle traversait des routes bordées de prairies où des animaux dormaient; elle suivait la rivière que des roseaux cachaient.

Là-bas, au casino de Deauville, dans une salle toute blanche, des tziganes râlaient sur leur violon un tango, danse à la mode, et grandes dames et actrices déployaient leurs élégances.

Le visage radieux, le sourire aux lèvres, M. Davesnes admirait miss Symson qui dansait avec son professeur.

Au manoir, dans la grande chambre Henri II, toute petite sous le dais monumental, Mme Davesnes lisait. Ce soir, elle se sentait calme, presque heureuse; Arlette était à Deauville avec son père. Un papa ne fait pas la cour aux autres femmes quand il a sa fille à côté de lui et, doucement, le sommeil la prit. Cette nuit-là, elle n'attendit pas, anxieuse et le cœur hâletant, l'auto qui devait ramener le cher mari qu'elle aimait tant.

Lorsque Arlette rentra avec un grand besoin de tendresses et de baisers, sa mère dormait profondément.

XIII

L'ouverture de la chasse étant arrivée, les étrangers quittaient la plage fleurie.

Au manoir, personne ne songeait au départ, Mme Davesnes allait mieux; ce bel été lui avait fait du bien. Tous les jours, Arlette trouvait à sa mère meilleure mine, ce qui la réjouissait fort. Encore un peu de patience, se disait-elle, et dès notre retour à Paris maman pourra reprendre cette vie mondaine si chère à mon père; alors tout sera fini. On oubliera « les mauvais jours », la soirée de Deauville et surtout miss Symson. Et Arlette reprenait espoir, sa jeunesse ne voulait pas admettre que « les mauvais jours » pussent continuer.

Un dimanche, le dernier du mois d'août, Arlette se réveilla dans une chambre qui était pleine de soleil. Ce flot de lumière dorée pénétra tout son être.

Elle se leva en chantant, ce qui n'était guère dans ses habitudes. Lorsqu'elle fut prête, elle traversa rapidement le parc où tous les oiseaux piaillaient et gagna, à travers champs, un village proche du manoir qui possédait une toute petite chapelle recouverte de lierre.

Arlette y entra comme l'office commençait. Elle ne possédait aucun livre religieux, n'aimant que les beaux missels superbement enluminés et peu pratiques à emporter; elle suivait la messe à sa façon, et n'aimait pas lire dans un livre les prières faites par un auteur religieux pour des milliers de mortels.

Dans la petite chapelle, très simple, presque pauvre, si différente des églises parisiennes, Arlette éprouvait un sentiment nouveau, elle n'assistait plus à la messe pour faire plaisir à sa mère. Elle priait, sans aucune distraction, avec une foi qui l'étonnait. Autour d'elle, peu nombreuses, quelques paysannes venaient, « rapport à M. le curé », un brave homme, toujours prêt à rendre service. Après la messe, elles allaient serrer la main du vieux prêtre pour parler un peu de leurs affaires et surtout pour bien lui faire voir qu'elles étaient là.

L'office terminé, la dernière, Arlette quitta la petite chapelle et lentement reprit le chemin du retour.

Ce matin-là, elle trouvait tout joli : les champs lui semblaient plus beaux que d'habitude, le ciel plus bleu, le manoir plus rose.

En rentrant dans le parc, tout de suite elle aperçut, au bout de la grande allée, M. Davesnes; il venait au-devant d'elle.

Depuis la soirée de Deauville, Arlette ne s'était pas trouvée seule avec son père; il semblait lui garder rancune, l'embrassait à peine et ne lui parlait qu'en présence de sa mère. Cette rencontre, inévitable, fit battre le cœur de la jeune fille et, tout en le regardant venir elle constata, une fois de plus, que son père restait étonnamment jeune.

Le sourire aux lèvres, M. Davesnes aborda sa fille :

— Tu étais déjà sortie ? D'où viens-tu à cette heure ?

— De la messe. Il y a tout près d'ici un village qui possède une petite chapelle délicieuse où il n'y a presque personne.

— Ça doit être bien amusant ! fit M. Davesnes moqueur.

Arlette était de bonne humeur et répondit sur le même ton :

— Je ne vais pas à l'église pour m'amuser; j'ai horreur des messes à la mode; ce sont des foires

mondaines auxquelles les femmes assistent pour montrer leurs chapeaux ou leurs robes.

— Tu deviens misanthrope!

— Je l'ai peut-être toujours été, sans m'en douter.

— Tu changeras, ton âge me l'affirme.

La conversation était dangereuse, Arlette ne voulut pas la continuer.

— Peut-être, je n'en sais rien...

Vite elle ajouta :

— As-tu vu maman, ce matin?

— Oui! Elle est levée et descendra d'ici peu. Et toi, que vas-tu faire?

— J'ai une lettre à écrire; puis je reviens m'installer avec un bon livre dans un coin du parc.

En hésitant, craignant de s'attirer quelque réponse désagréable, Arlette demanda :

— Est-ce que tu restes au manoir?

— Oui! j'y passerai la journée. Ce jardin est délicieux, et comme je vais m'en aller bientôt, il faut que j'en profite.

Arlette ne questionna pas, le départ proche ne l'inquiétait guère; elle savait que les affaires rappelaient son père à Paris. Aujourd'hui, il restait au manoir toute la journée, c'était pour sa mère des heures heureuses. Sur le seuil de la maison, elle quitta M. Davesnes.

— Une toute petite demi-heure et je te rejoins.

En courant, elle grimpa le large escalier, entra dans sa chambre toujours ensoleillée, jeta sur le lit son chapeau et s'installa devant le secrétaire en bois de rose, ce joujou d'autrefois, et prenant stylographe et papier, écrivit :

« C'est par un jour merveilleusement beau que je pense à toi, ma petite Germaine; très loin d'ici, dans une forêt qui porte un nom bien triste, « la Forêt-Noire », vous êtes allés chercher des impressions neuves, les avez-vous trouvées? Je le souhaite de grand cœur, mais je doute que vous ayez pu jouir, autant que nous dans notre coin de Normandie, de cet été radieux qui nous est échu cette année. Ici les fleurs sont belles et si nombreuses qu'elles semblent ne jamais se faner. Le ciel est toujours bleu et une petite rivière nous donne de la fraîcheur; ajoute à cela la mer qui, toute proche, nous envoie, soir et matin, de longues brises vivifiantes et saines. Naturellement, tu concluras que j'adore ce vieux manoir; que je suis ravie d'y être et que j'espère bien y venir. Maman va mieux, tous les jours elle reprend des forces et lorsque nous reviendrons à Paris, elle sera, je l'espère, aussi vaillante que l'an passé; et moi, ma chérie, tu me retrouveras plus

vieille d'un an, car, la semaine prochaine, je vais avoir dix-huit ans.

« Je compte, cet hiver, reprendre quelques études, mais je travaillerai peu; il y a une vie mondaine que je serai obligée de vivre, et comme aujourd'hui tout me paraît beau, j'envisage cet avenir sans inquiétude; mes rêves scientifiques se sont envolés, tous les bouts de papier, diplômes sur parchemin, que je voulais obtenir, m'apparaissent inutiles. Arlette Davesnes, qui espérait se mesurer un jour avec d'imposants savants, rentre dans la catégorie des jeunes filles ordinaires; jeunes filles bonnes à marier! Mon histoire se terminera sans doute comme toutes celles de notre enfance: « Elle épousa « quelque beau prince charmant; ils furent très « heureux et eurent beaucoup d'enfants. »

« Mais, petite Germaine à l'âme tendre, ne t'empresse pas de conclure que sur la plage de Deauville j'aie rencontré le beau prince! Non, mon cœur est libre, toujours libre et nullement pressé d'aimer; j'ai peur de l'amour parce que les philosophes affirment que l'amour côtoie toujours la souffrance, et que je ne veux pas souffrir »...

— Arlette! Arlette? As-tu fini d'écrire? Ta mère te réclame!

Arlette quitta sa chambre, posa son stylographe et courut à la fenêtre. Dans le jardin, M. Davesnes l'appelait. En la voyant paraître, il lui jeta une fleur qu'il tenait à la main.

— Viens-tu?

— Je descends; je terminerai ce soir.

Elle ferma le petit secrétaire, puis, le cœur plein de joie, heureuse de sentir son père dans la maison, heureuse de lui trouver sa figure d'autrefois, elle alla rejoindre sa mère.

Vêtue de blanc, assise à l'ombre des arbres, Mme Davesnes l'attendait. Près d'elle, son mari lisait les journaux qui venaient d'arriver.

Pleine d'entrain, le sourire aux lèvres, Mme Davesnes accueillit sa fille.

— Te voilà, ma chérie? Comme tu as tardé! A-t-on idée d'écrire des lettres quand il fait si beau!

— C'est vrai, dit Arlette, mais Germaine réclamait de tes nouvelles et j'étais si heureuse de lui en envoyer de bonnes, que j'ai voulu le faire ce matin.

— J'ai besoin de toi!

— Je suis tout à ta disposition.

— Voilà: cet après-midi nous attendons du monde, Roger s'est annoncé.

— M. d'Arcours! fit Arlette en riant; ce n'est pas du monde.

— Oui, mais attends donc, petite impatiente. Ton père a invité pour le thé quelques joueurs de golf et une joueuse qui avait le grand désir de connaître le manoir.

Arlette s'appuyait contre le fauteuil de sa mère et penchait sur elle son visage joyeux. Elle se redressa, toute pâle, et ses grands yeux clairs regardèrent M. Davesnes. Il lisait un journal et ne semblait prêter aucune attention à la conversation des deux femmes. Alors, prise du désir de savoir, s'imaginant encore qu'elle se trompait, Arlette l'interrogea :

— Père, fit-elle d'une voix qui s'efforçait de ne pas trembler, est-ce que je connais cette joueuse qui vient ici aujourd'hui ?

— Mais oui, répondit M. Davesnes tout en continuant à lire, je t'ai présenté miss Symson, l'autre soir, à Deauville.

Arlette se recula et, s'asseyant derrière le fauteuil de sa mère afin que celle-ci ne pût voir son visage bouleversé, elle répéta :

— En effet, je la connais.

— Il paraît qu'elle est charmante, reprit Mme Davesnes, et sensationnellement belle ; tous les jours les journaux décrivent ses toilettes ; c'est une professionnelle beauté qui nous vient d'Amérique. En général j'aime beaucoup les Américaines ; et toi, Arlette ?

La jeune fille tressaillit, il fallait répondre. Elle ne pouvait dire, elle ne pouvait crier qu'elle haïssait cette femme et qu'elle ne voulait pas que sa mère en parlât. Brusquement, elle se leva :

— Je n'aime que les Françaises, fit-elle, et elle ajouta : Je vais m'occuper du goûter pour cet après-midi.

Et, sans laisser à sa mère le temps de lui donner quelques explications, elle s'enfuit.

Etonnée de ce brusque départ, Mme Davesnes la regarda s'en aller ; puis, se retournant vers son mari qui continuait à lire, elle lui dit :

— Comme Arlette est nerveuse en ce moment !

Avec indifférence, M. Davesnes répondit :

— Oui, très nerveuse.

Et il continua sa lecture.

A côté de Mme Davesnes, sur une table d'osier, revues et livres attendaient ; elle ne songeait pas à les prendre ; les yeux mi-clos, elle regardait le cher mari et elle était heureuse parce qu'il était là. Depuis son arrivée, M. Davesnes n'avait pas passé une journée au manoir, et cette première journée qu'il consacrait à sa femme la rendait toute joyeuse. Et puis, ce matin, son miroir lui avait dit qu'elle avait

bonne mine, et elle savait que sa robe blanche lui seyait parfaitement; aussi elle espérait que lui, le tant aimé, s'en apercevrait.

De cet amour si grand, parfois un peu puéril, elle rougissait, se jugeant ridicule d'être encore si amoureuse après vingt ans de vie commune, mais elle savait bien que son amour ne finirait qu'avec sa vie.

Au manoir, Arlette donnait des ordres, brièvement, d'un ton qui ne lui était pas habituel. Le thé serait servi dans le salon d'été, à quatre heures exactement. Elle demanda des fleurs, afin de refaire tous les bouquets, et dans les vieilles porcelaines de Sèvres, dans les grands vases de cuivre elle mit des gerbes aux couleurs vives. Les grosses marguerites blanches voisinèrent avec des soleils éblouissants, les glaieuls rouges avec des asters mauves, et dans chaque coin de ce salon d'été, où cet après-midi viendrait miss Symson, jaillissait un merveilleux bouquet, presque trop éclatant.

Cela fait, Arlette s'assit sur une bergère et attendit l'heure du déjeuner.

Midi vint; dans la salle à manger ils se retrouvèrent. Un peu surpris de la longue absence d'Arlette, M. Davesnes l'examina. Ce visage pâle, qu'aucun sourire n'éclairait, ressemblait si peu à celui qu'il avait rencontré dans le parc ce matin, qu'il s'étonna! Qu'avait donc la jeune fille? Était-ce vraiment la visite de miss Symson qui la bouleversait ainsi? Ne voulant pas s'arrêter à cette idée, il causa avec sa femme, se montra de très brillante humeur, tel qu'il était autrefois; et Arlette se demandait, en le voyant ainsi, s'il était possible que le « potin » entendu à Deauville fût une chose vraie.

L'après-midi se passa lentement; la journée était chaude, l'atmosphère lourde et orageuse. Mme Davesnes semblait fatiguée; seulement elle s'efforçait de ne rien laisser paraître et affectait un entrain qui ne trompait pas sa fille.

Vers trois heures, Roger d'Arcours arriva; après avoir salué les habitants du manoir, il se laissa tomber sur un fauteuil tout près d'Arlette, et déclara qu'il avait failli ne pas venir, tant à Deauville l'orage paraissait proche.

Ces mots inquiétèrent M. Davesnes; il sortit sur la terrasse pour regarder l'état du ciel.

De dehors, il s'écria:

— Du côté de la mer, c'est très noir, mais un coup de vent peut emporter ce gros nuage. J'espère que mes invités n'auront pas peur et ne nous feront pas faux bond.

— Vos invités, questionna Roger avec indifférence; qui attendez-vous donc ?

Mme Davesnes n'entendit pas; profitant de l'absence de son mari, lasse, elle avait fermé les yeux; ce fut Arlette qui répondit. Sans regarder l'ami qui était à côté d'elle, fixant le temps gris, elle dit :

— Mon père attend des joueurs de golf... et miss Symson.

Roger se redressa, prêt à poser d'autres questions, mais Arlette lui montra la forme blanche qui se reposait dans la vieille bergère, et d'une voix calme, très maîtresse d'elle-même, elle ajouta :

— Nous avons rencontré cette Américaine l'autre soir à Deauville. Vous souvenez-vous de la jolie toilette qu'elle portait ce jour-là ?

Roger inclina la tête, dit quelques mots qu'Arlette ne comprit pas, mais ses yeux habituellement si moqueurs, ses yeux où brillaient tant de petits points d'or, fixèrent la jeune fille; et ils étaient si doux, si caressants, si pleins de choses qu'Arlette devinait qu'elle murmurait : « Merci. »

Ce fut dit très bas; personne ne pouvait entendre, mais Roger comprit et en fut très heureux.

Joyeux, agité, M. Davesnes rentra.

— J'entends une auto; elle vient de Deauville; ce sont mes invités. C'est vraiment gentil, ajouta-t-il, de se mettre en route par un temps pareil.

— J'ai fait le même trajet, s'écria Roger d'Arcours, et vous ne m'avez fait aucun compliment. Trouvez-vous cela poli, mademoiselle Arlette ?

M. Davesnes se mit à rire.

— Vous ne comptez pas, mon vieux, vous faites partie de la maison, de la famille.

— Vous n'êtes pas un ami, reprit Arlette affectueusement, vous êtes l'ami, celui qui est toujours là, aux bons comme aux mauvais jours.

M. Davesnes s'approcha de sa fille; il était un peu inquiet, il craignait qu'elle ne fût pas aimable.

Le timbre annonçant les visiteurs retentit. Mme Davesnes se redressa, très pâle, Arlette se rapprocha de sa mère. Elle voulait être près d'elle; il lui semblait que la visite de miss Symson était une insulte qu'on lui faisait.

— Arlette, dit nerveusement M. Davesnes, à Deauville, l'autre soir, tu as été presque désagréable avec tout le monde; n'oublie pas, aujourd'hui, que tu es chez toi.

Arlette regarda son père, et leurs yeux, si pareils, échangèrent des pensées. Lui commandait, imposait sa volonté; elle refusait d'obéir. Et si la jeune fille

n'avait pas été appuyée contre la bergère où sa mère était, elle eût répondu différemment :

— Je sais que je suis chez moi, père ; tu n'avais pas besoin de me le rappeler.

L'attitude de sa fille, cette révolte qu'il devinait, agacèrent M. Davesnes ; il allait lui dire quelque chose de désagréable lorsque la porte s'ouvrit. Le domestique annonçait : « Miss Symson. » Vers elle, oubliant tout, M. Davesnes s'avança.

Vêtue d'une magnifique robe de broderies qu'un jaletot de drap rouge cachait à peine, miss Symson était vraiment belle. Elle le savait, et cette certitude lui donnait un aplomb inimaginable. Nullement gênée, avec cet accent américain qui n'avait chez elle aucun charme, elle expliqua :

— Je suis seule, cher monsieur Davesnes ; les autres, des hommes pourtant, ont craint l'orage ; ils prétendaient que nous n'arriverions pas avant la bourrasque... Votre femme... je pense, fit-elle en s'approchant de la bergère devant laquelle, souriante, Mme Davesnes se tenait.

Elles se serrèrent la main, puis l'étrangère se tourna vers Arlette :

— Mademoiselle, nous nous connaissons ; je vous ai vue l'autre soir.

Le sourire était ironique, et la jeune fille eut la sensation très nette que cette femme se moquait d'elle.

Près de la bergère, M. Davesnes avança un fauteuil pour la visiteuse ; Arlette s'assit à côté de sa mère, M. d'Arcours resta debout, et la conversation s'engagea.

D'abord on parla de Deauville, du casino, des fêtes qui s'y étaient données, puis des sports. Miss Symson expliqua à M. Davesnes le coup merveilleux, unique, sensationnel, que le baron Thorest avait fait au golf, le matin. Lorsqu'ils eurent fini de discuter ce coup, de sa voix douce, claire et jolie, Mme Davesnes demanda à miss Symson si Deauville la garderait encore longtemps.

— Quelques jours peut-être, fit-elle, tout dépend du temps et d'autre chose aussi. Je voudrais aller en septembre à Biarritz, puis en octobre à Fontainebleau ou à Compiègne ; je veux voir les forêts quand elles sont rouges !... Et vous, madame ?

En souriant, charmante, Mme Davesnes répondit :

— Notre retour dépend de mon mari ; s'il ne peut pas revenir ou s'il s'ennuie tout seul à Paris, nous irons le rejoindre.

Cette réponse ne plut pas à l'Américaine ; il y eut un silence que M. Davesnes fit cesser.

— Vous désirez visiter le château, chère miss Symson, reprit-il en se levant; voulez-vous le faire avant le thé et l'orage?

— Avec plaisir. Je m'excuse, madame, d'être curieuse, dit-elle en s'adressant à Mme Davesnes; mais pour les vieilles maisons, nous autres Américaines, nous avons une adoration.

— Et celle-là est délicieuse, nous nous y plaisons infiniment.

— Oui, elle me semble très belle; est-elle à vendre? Ce fut Roger d'Arcours qui répondit:

— Non, miss Symson, les propriétaires actuels désirent la garder et s'ils se résignaient jamais à s'en défaire je suis le premier acquéreur; j'ai leur promesse.

Avec une moue de dépit, l'étrangère s'écria:

— Une promesse, ce n'est rien, et si je leur offrais une grosse somme, je crois qu'ils n'hésiteraient pas. Mais, rassurez-vous, cher monsieur, ce n'est qu'une fantaisie, sans aucune suite, pour le moment.

Ouvrant la porte du salon, M. Davesnes appela:

— Miss Symson, venez faire le tour du propriétaire. Arlette, d'Arcours, nous suivez-vous?

Arlette refusa, mais ses yeux implorèrent Roger qui comprit et partit.

Lorsque la porte fut fermée, Mme Davesnes regarda longuement sa fille, et, les yeux fixés sur son visage, elle demanda:

— Arlette, tu vas me dire tout de suite pourquoi cette Américaine t'est si antipathique.

La jeune fille se mit à rire nerveusement.

— Mais, maman, que vas-tu chercher là? Miss Symson m'est tout à fait indifférente.

— Ce n'est pas la vérité.

— Mais si... voyons... D'abord, que pourrais-je lui reprocher? Je la connais à peine, elle est très belle, fort aimable et...

— Et... tu trembles... tu hésites, lorsqu'elle te tend la main. C'est plus que de l'indifférence, cela, Arlette.

Mme Davesnes s'inquiétait; la jeune fille essaya de la rassurer.

— Puisque tu es si clairvoyante, ma petite maman, je vais t'avouer que je ne me sens nullement attirée par cette professionnelle beauté. Est-ce une... question de races, je n'en sais rien, mais je la trouve vraiment trop sportive, trop moderne.

— Arlette, s'écria Mme Davesnes, est-ce bien toi qui reproches à une jeune fille d'être trop moderne? Tu prétendais, il y a quelques mois de cela, qu'elle ne l'était jamais assez. Rappelle-toi, ma petite fille

que bien souvent tu as souri devant des traditions, des coutumes d'autrefois. Tu méprisais toutes les choses du temps passé, et tu ne comprenais guère qu'on voulût vivre avec elles. A quinze ans, tu avais déjà des idées à toi, idées très avancées et qui m'épouvantaient : résultat de tes études, disait ton père. Malgré ta jeunesse, tu discutais des questions sentimentales avec une logique qui me peinait ; parfois, tu tranchais des situations douloureuses avec des mots durs et précis, qui venaient du code que tu lisais à tes moments perdus.

Arlette se leva, et, passant ses bras autour du cou de sa mère, lui répondit :

— Ma petite maman, je vieillis ; mes dix-huit ans sont proches, et je me rends compte, aujourd'hui, que mes idées étaient surtout les idées des autres. La vie se charge tous les jours de me les changer. Je ne grandis plus, mais mon cœur continue son évolution, il comprend tout, différemment. Il faut lui pardonner d'être si versatile, c'était un ignorant... Maintenant, ne soyons plus sérieuses, je vais sonner pour le thé. As-tu faim ?

— Je ne crois pas.

— Mais tu mangeras quand même, tu as de belles couleurs, aujourd'hui, qu'il ne faut pas perdre.

Joyeuse, Mme Davesnes demanda :

— Alors, toi aussi, tu trouves que je vais mieux ; je n'ai plus l'air si fatigué, n'est-ce pas ?

— Non, certes, et dans ta robe blanche tu es tout à fait jolie, *maman* chérie.

— Cette robe est très seyante : je... je crois que ton père l'aime, il l'a regardée plusieurs fois.

— Et, tout à l'heure, lorsque vous serez seuls, il te dira, sûrement, que tu étais la plus belle. L'éclatante toilette de miss Symson ne doit pas lui plaire. Le rouge est une couleur qu'il n'a jamais pu supporter.

— C'est vrai ; lorsque tu étais petite fille tu adorais cette nuance ; tu voulais une robe pareille aux coquelicots. Ton père n'a jamais voulu contenter ton désir d'enfant.

— Il a bien fait, s'écria Arlette, maintenant je hais cette couleur.

Mme Davesnes regarda sa fille qui allait et venait dans la pièce.

— Que tu es nerveuse, fit-elle, toi qui étais si calme, si indifférente ; je ne te reconnais plus. Qu'est-ce donc qui t'a transformée ainsi ?

La jeune fille ne répondit pas, et, près de la table à thé, s'occupa.

Alors, de sa voix douce, Mme Davesnes reprit :

— Ma chérie, dis-moi, tu n'as pas de chagrin; personne autour de nous ne t'a fait de la peine?...
Le cœur gros, remuant soucoupes et tasses, Arlette fit :

— Mais non, mama.... Que vas-tu t'imaginer?...
Puis elle s'approcha de la cheminée et sonna pour faire servir le thé.

Les allées et venues du domestique empêchèrent toute conversation. Le ciel s'assombrissait de plus en plus, le vent s'élevait, et, superbe, rapide, le premier éclair parut, suivi d'un violent coup de tonnerre.

Mme Davesnes eut un cri d'effroi; peureuse, elle demanda à Arlette de fermer les portes-fenêtres. Juste à cet instant, miss Symson rentrait avec M. Davesnes et Roger d'Arcours.

— Charmant, votre manoir, chère madame, fit-elle; tout est d'un goût parfait. Décidément, cette maison me tente beaucoup et c'est dommage que je ne puisse l'avoir. A Paris, j'habite un grand hôtel, une véritable caserne toute neuve, où rien ne me plaît. J'aimerais de l'ancien, comme ici...

S'asseyant près de Mme Davesnes, elle ajouta :

— Voici l'orage, il va être beau. Messieurs, que l'un de vous ait l'obligeance d'ouvrir une fenêtre, afin que nous puissions jouir du spectacle. J'aime voir les arbres se tordre, et les éclairs sillonner le ciel noir.

Empressé, M. Davesnes se précipita vers une des portes-fenêtres qui donnaient sur le jardin :

Arlette y était déjà, elle posa la main sur le bouton de la croisée, et, regardant son père, nettement, elle lui dit :

— Il ne faut pas ouvrir, cela incommode maman.

L'attitude et le ton de la jeune fille déplurent à M. Davesnes.

— Va-t'en! fit-il brusquement, et mêle-toi de ce qui te regarde.

Arlette tressaillit de colère : jamais son père ne lui avait parlé ainsi, et c'était à cause de cette femme, pour obéir à un de ses caprices, qu'il la traitait de la sorte.

Elle ne bougea pas, son jeune corps si souple s'appuya contre la porte et, les bras croisés, bien décidée à ne pas quitter la place, elle attendit.

Cette attitude, si résolue, mit M. Davesnes hors de lui. Oubliant qu'il était dans un salon, il levait le bras, prêt à enlever Arlette par la force de cette fenêtre qu'elle ne voulait pas quitter.

De loin, Roger d'Arcours surveillait cette courte scène; il intervint juste à temps.

— Davesnes, fit-il en s'approchant, miss Symson me demande un renseignement que je suis incapable de lui donner.

Et, vite, il l'entraîna. Arlette se dirigea vers la table à thé.

Tasse à la main, elle s'approcha de l'Américaine qui accepta avec plaisir; la visite domiciliaire lui avait donné de l'appétit. Avec ses dents blanches, elle dévora gâteaux et toasts. À côté d'elle, éprouvée par l'orage, Mme Davesnes grignotait un biscuit et s'efforçait d'être aimable, mais elle se mêlait peu à la conversation qui roulait sur le golf et les coups étonnants du baron Thorest.

— Il n'est amusant que canne en main, disait miss Symson en riant; c'est le seul moment de la journée où il ne soupire pas !

Ayant fini de goûter, elle se leva et, comme le ciel semblait s'éclaircir, elle jugea que c'était le moment de repartir.

M. Davesnes insista pour qu'elle restât; ce n'était guère prudent de s'embarquer par un temps pareil.

— J'ignore la peur, répondit-elle, et puis je suis attendue; j'ai donné des rendez-vous dans la salle de musique, à cinq heures. J'ai juste le temps d'arriver. Mademoiselle Arlette, ajouta-t-elle en s'adressant à la jeune fille, voulez-vous venir faire un tour au casino avant le dîner. On joue du Wagner, vous devez aimer cette musique-là !

— Je vous remercie, mademoiselle, mais je n'aime ni Wagner ni le casino. Je préfère de beaucoup le manoir.

Dépitée, se rendant parfaitement compte qu'elle ne plaisait pas à la jeune fille, l'Américaine reprit :

— Vous avez peut-être raison; et vous, messieurs, venez-vous avec moi ?

Roger d'Arcours allait répondre négativement; mais, prudent, il attendit que son ami eût parlé.

Empressé, M. Davesnes s'écria :

— J'irai avec plaisir; je n'ai pas bougé de la journée et je serai heureux d'être avec vous.

Alors Roger d'Arcours accepta.

Après avoir pris congé de la maîtresse de la maison, accompagnée par Arlette, miss Symson se retira.

Avant de monter dans l'auto, l'Américaine, avec un sourire railleur, remercia Arlette de son aimable accueil. M. Davesnes oublia de dire au revoir à sa fille; mais Roger lui serra fortement la main.

La voiture partie, Arlette revint dans le salon; fatiguée par l'orage, sa mère remonta chez elle.

Jusqu'à huit heures passées la jeune fille attendit M. Davesnes, il ne revint pas et elle dina seule.

A peine le repas terminé, les nerfs malades, elle se réfugia dans sa chambre; et voulant oublier cette journée qui ne lui avait apporté que déceptions et chagrins, elle alla vers son bureau pour terminer la lettre qu'elle avait le matin même commencée.

Et, sur la grande feuille de papier où sa longue écriture se lisait si nettement, elle vit ces mots : « J'ai peur de l'amour parce que les philosophes affirment que l'amour côtoie toujours la souffrance, et que je ne veux pas souffrir... »

Lentement, elle murmura plusieurs fois : « Je ne veux pas souffrir ». Puis sa main laissa tomber le stylographe, repoussa la grande feuille de papier, ses bras se posèrent sur le petit bureau en bois de rose, et là, à bout de courage, Arlette Davesnes sanglota.

Elle pleura, parce que dans sa chambre et dans son cœur il n'y avait plus de soleil; elle pleura, parce qu'autour d'elle, tout était gris, que le présent lui semblait sombre et que l'avenir lui faisait peur. Elle pleura, parce que malgré tout son bagage scientifique son cœur n'avait que dix-sept ans, et qu'à cet âge-là il ne supporte pas la douleur sans larmes.

XIV

Le mois de septembre de cette année-là fut, dans toute la France, d'une douceur exquise; et en Normandie, dans cette province riante et verte, plus charmant que partout ailleurs.

Rappelé par ses affaires, M. Davesnes s'était réinstallé à Paris d'où il n'écrivait guère.

Au manoir, les deux femmes semblaient ne pas s'inquiéter de ce silence, elles ne parlaient jamais de l'absent. Elles avaient l'air de jouir de cette belle fin d'été et passaient à travailler et à lire de longues journées à l'ombre des arbres, près des massifs, où, presque trop nombreuses, fleurissaient toutes les fleurs de l'arrière-saison.

Mme Davesnes allait beaucoup mieux, ses forces revenaient chaque jour; et lorsque la fin de septembre arriva elle était tout à fait remise. Les longues heures de repos l'avaient engraisée. Sa silhouette n'était plus aussi svelte et ses jolis cheveux blonds étaient parsemés de fils d'argent.

Quand Arlette regardait attentivement sa mère, elle s'apercevait bien qu'elle avait un peu changé; mais la jeune fille était si contente de la voir guérie et vaillante, qu'elle n'y attachait aucune importance.

Le jour du départ arriva, pour Arlette ce fut un jour triste. Elle aimait la vieille maison, le grand parc, la petite rivière; elle aimait sa chambre rose si différente de celle qu'elle allait retrouver à Paris. Et, bien qu'elle eût vécu là quelques mauvais iours, elle souhaitait d'y revenir l'an prochain.

Ce fut par une lumineuse matinée que Mme Davesnes et sa fille quittèrent le manoir. Mme Davesnes s'en allait le sourire aux lèvres, bien heureuse de retrouver le cher mari. Elle avait confiance dans l'avenir, sa santé revenue lui faisait envisager ses craintes amoureuses, ses angoisses d'épouse, comme des phases de découragement amenées par la faiblesse. Elle aimait tant, et depuis de si longues années, qu'elle ne pouvait croire que le cœur de son mari ne lui appartint pas encore et pour toujours.

Vingt ans de vie commune, vingt ans d'amour partagé vous laissent des souvenirs nombreux et si doux, qu'une âme vraiment éprise ne peut imaginer que, pour l'un deux, l'oubli viendra.

Arlette s'étonnait de voir sa mère si gaie, elle avait peine à se mettre à l'unisson, et lorsqu'elle quitta le manoir elle ne put s'empêcher de formuler des regrets.

— C'est ennuyeux de s'en aller, fit-elle; jamais je n'ai trouvé le jardin aussi beau qu'aujourd'hui.

Arlette aimant la campagne, se désolant de la quitter! Mme Davesnes n'en revenait pas; et dans le train qui les emmenait vers Paris elle taquina sa fille à ce sujet. Arlette se laissa taquiner et répondit à peine: elle ne savait pourquoi, mais elle était triste infiniment.

L'encombrement de la gare, la cohue des rues, après les longs jours de paix et de silence, ahurirent les deux femmes. Elles montèrent dans une auto, pressées de rentrer chez elles.

En traversant les Champs-Élysées, Arlette se pencha par la portière et regarda les arbres depuis longtemps sans feuilles, et elle pensa, pour les regretter encore, aux beaux chênes du parc qui, depuis quelques semaines, avaient des teintes d'or et de pourpre.

Boulevard Flandrin, l'auto s'arrêta. Heureuse de rentrer chez elle, Mme Davesnes descendit: plus calme, Arlette la suivit.

Dans le grand hall, elles se séparèrent. Mme Davesnes alla dans sa chambre, Arlette dans la sienne. Sans aucun plaisir la jeune fille revit la grande table encombrée de livres, si inutiles à présent. Elle relut sa dernière composition faite en juin, compo-

sition qui lui avait valu les éloges de ses professeurs. Elle retrouva toute cette vie de travail, tant aimée, qui avait été la sienne pendant plusieurs années. Au port, elle avait échoué. De cette déception, elle souffrait encore.

Sans hâte, elle quitta manteau et chapeau; puis, toute songeuse, s'assit devant sa table et réfléchit.

Qu'allait-elle faire cet hiver? Comment occuperait-elle son temps? Reprendrait-elle ses études ou allait-elle suivre ses parents et aller dans le monde?... Ses dix-huit ans, qu'elle avait depuis quelques jours, lui donnaient le droit de sortir, mais elle n'était nullement pressée d'user de ce droit. Le monde ne l'attirait pas. Elle envisagea, un moment, la possibilité de passer ses deux baccalauréats en une année; mais elle se trouvait bien « vieille » pour être encore une écolière.

Sans avoir rien décidé, ennuyée de ces hésitations qui la troublaient, elle quitta sa chambre et se dirigea vers l'appartement de sa mère. Elle la trouva étendue sur sa chaise longue. Inquiète, Arlette s'enquit de sa santé. Mme Davesnes allait très bien, n'était nullement fatiguée; mais avant le dîner elle voulait se reposer pour être fraîche, jolie pour le retour de son mari.

Pleine d'indulgence pour cette coquette, Arlette embrassa sa mère, puis la quitta afin de lui laisser prendre le repos qu'elle désirait. Le cabinet de son père la recueillit; elle aimait cette pièce où traînaient toujours des revues et des livres intéressants. Mais son attente fut déçue. Le bureau, habituellement encombré de papiers, était vide, et Arlette eut l'impression très nette que depuis plusieurs jours son père n'avait pas travaillé là.

Ses yeux inquiets regardèrent tout autour d'elle, et, sur la cheminée, elle aperçut un cadre vide. De chaque côté d'une vieille pendule Louis XV, il y avait deux cadres de bois sculpté; l'un entourait la photographie de sa mère, l'autre la sienne, et c'était cette dernière qui avait disparu.

Fébrilement, sans réfléchir, elle sonna le domestique :

— Jean, demanda-t-elle au serviteur qui accourait, empressé, que signifie ce cadre vide? Pouvez-vous me dire ce qu'est devenue ma photographie?

Très respectueux, le domestique répondit :

— Je ne sais pas au juste, mademoiselle, il y a une huitaine de jours, elle était encore là... Monsieur est arrivé de voyage, un matin; il est resté dans son bureau pendant une couple d'heures... puis il est reparti pour... un autre voyage... et le lendemain, en

aisant le ménage, je me suis aperçu que la photographie manquait... C'est tout ce que je sais, mademoiselle.

Droite, impassible, Arlette fit :

— C'est bien ! je vous remercie.

Et comme le domestique ne s'en allait pas, pressée d'être seule, elle ajouta nerveusement :

— Je n'ai plus besoin de vous.

— C'est que j'ai à parler à mademoiselle.

Arlette sentit son cœur se serrer ; elle était certaine que ce serviteur allait lui apprendre quelque chose qui lui serait très pénible. Énergique jusqu'au bout, elle attendit la douleur.

— Dites ! fit-elle.

— Voilà ! reprit-il en tirant de la poche de son tablier une lettre qu'un grand cachet rouge marquait d'une tache de sang. Monsieur m'a prié de remettre ceci à mademoiselle le jour de son retour et dès qu'elle serait seule.

La jeune fille tendit la main et prit la lettre. N'ayant plus rien à dire, le domestique s'en alla.

La porte fermée, Arlette se laissa tomber sur un fauteuil, hésitant encore avant d'ouvrir l'enveloppe ; puis, préférant tout à l'incertitude, elle rompit le cachet.

M. Davesnes écrivait :

« Ma chère fille,

« Pour des raisons que je ne te dirai pas, car ton âge ne les comprendrait guère, j'ai résolu de vivre seul et de me séparer de ta mère. Un divorce s'impose : j'aurai, bien entendu, tous les torts. J'ai vu mon avoué, ce sera chose vite faite, et j'espère vous éviter toute ennuyeuse démarche.

« Je te charge d'apprendre à ta mère mon désir. Tu es née dans un siècle qui admet le divorce, tu sauras, mieux que personne, lui faire comprendre qu'on doit se séparer lorsqu'on ne s'entend plus. Et puis, tu as étudié le code, tu connais la loi presque aussi bien que moi, tu pourras donc lui être utile. J'espère que vous n'aurez pas trop de peine de la décision que je suis obligé de prendre, et je compte que toi, ma petite fille, tu me garderas toujours une place dans ton cœur.

« JACQUES DAVESNES. »

Après avoir lu cette courte missive, Arlette eut un geste de colère ; elle jeta la lettre par terre, quitta le fauteuil sur lequel elle était assise et fit quelques pas dans la pièce. Son visage était rouge, ses mains seraient nerveusement l'étoffe de sa robe, elle eût aimé crier,

Sans savoir ce qu'elle faisait, elle s'approcha du bureau, de « son bureau », prit la grande plume d'oie qu'elle brisa, jeta par terre buvard, crayons et règle, puis s'assit « dans son fauteuil », et là, les mains posées sur le grand meuble d'acajou, elle réfléchit.

Était-ce possible que cette lettre eût été écrite par son père ? Était-ce lui qui leur avait préparé ce triste retour ?... Non ! elle ne voulait pas le croire capable de cela ; elle l'avait tant admiré, tant aimé !...

Brusquement, elle se leva, reprit la lettre jetée par terre, et lentement, à voix haute, la relut. Chaque mot lui faisait mal, chaque mot déchirait son cœur, et pourtant, jusqu'au bout, sans faiblir, elle l'acheva ; puis elle la remit dans l'enveloppe. Maintenant, le plus pénible lui restait à faire.

Souffrir, ce n'est rien, mais aller annoncer à un être cher une nouvelle qui bouleversera sa vie et qui la laissera inconsolable, c'est plus dur que de supporter n'importe quelle douleur.

Et Arlette restait dans ce bureau, n'osant pas le quitter, ayant peur du mal qu'elle allait faire. Une phrase de la lettre de son père lui revint à la mémoire : « Tu as étudié le code, tu connais la loi aussi bien que moi. » Oui, elle connaissait la loi et elle savait qu'une femme peut refuser le divorce. Sa mère refuserait ; il fallait lutter, ne pas accéder à ce désir... Il fallait lutter... Mme Davesnes le voudrait... C'était son bonheur, son foyer qu'elle devait défendre...

La jolie pendule de marbre blanc sonna, son timbre grêle, d'un autre temps, résonna sept fois. Sept heures. Déjà !... Dans sa chambre, Mme Davesnes devait revêtir quelque souple robe d'intérieur qui la ferait jolie... Bientôt elle serait prête, et dans le hall elle viendrait guetter le retour de son mari. Elle aimait à le surprendre, dès qu'il entrait, afin que son premier baiser, son premier sourire fût pour elle.

Ne sachant que faire, hésitation suprême, Arlette écoutait si sa mère venait. Des pas légers, un froufrou soyeux, une odeur exquise, puis une voix joyeuse résonna à l'oreille de la jeune fille. Mme Davesnes avait soulevé la tapisserie et demandait :

— Viens-tu avec moi ? Ton père ne peut tarder.

Et Arlette répondit d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme :

— Tout à l'heure, maman, je te rejoindrai.

La tapisserie retomba, les pas s'éloignèrent, le froufrou ne s'entendit plus, l'odeur seule persista. Les minutes passèrent, et Arlette resta assise dans le fauteuil, les deux bras appuyés sur le bureau de son père.

Pour la seconde fois depuis qu'elle était là, le vieux timbre fit entendre un son grêle. La jeune fille tressaillit : sept heures et demie, et Mme Davesnes attendait toujours. Alors, résolue, elle se leva, et lentement, si lentement qu'elle n'avancait guère, se dirigea vers le hall.

D'une main qui n'avait plus aucune force, elle ouvrit la porte, souleva avec peine la lourde tapisserie, puis alla vers sa mère, qui, vêtue de blanc, assise dans un grand fauteuil de vieux velours de Gênes, lisait tranquillement les journaux.

Arlette s'arrêta et la regarda. Ce soir, elle était charmante. L'abat-jour rose de la lampe mettait un reflet sur son visage et en cachait les premières rides ; ses cheveux blancs ne se voyaient pas, et la souple robe de crêpe de Chine enveloppait joliment son corps. C'était pour lui qu'elle s'était faite si belle, c'était lui qu'elle attendait... et il ne viendrait pas !

Arlette s'avança. Souriante, heureuse, sa mère se tourna vers elle.

— Te voilà enfin ! Quelle heure est-il ?

— Sept heures et demie.

— Ton père ne tardera pas.

Il y eut un court silence ; puis, appuyée contre le grand fauteuil, se penchant vers sa mère, Arlette dit :

— Veux-tu venir dans le bureau, maman ?

— Pourquoi ?

— Mais... nous y causerions mieux.

— Causons ici ; j'attends ton père, et je ne veux pas manquer son retour.

Les mains d'Arlette frémirent, et elle serra fortement le dossier du vieux fauteuil ; puis, toujours aussi calme, elle reprit :

— Il ne rentrera pas de bonne heure... peut-être.

Avec confiance, ne soupçonnant pas qu'une douleur affreuse s'approchait d'elle, Mme Davesnes répondit :

— Qu'en sais-tu ? Moi, je suis certaine qu'il sera là bientôt. Il y a trois semaines qu'il ne nous a pas vues, Arlette !

La jeune fille se pencha vers sa mère et murmura :

— Maman...

Le mot fut dit avec une tendresse si profondément triste que Mme Davesnes se leva brusquement :

— Arlette, tu as du chagrin, j'en suis certaine. Qu'a fait de la peine ? Dis-le-moi tout de suite.

La jeune fille se ressaisit et, passant son bras sous celui de sa mère, répondit :

— Ne restons pas ici, le hall ne me plaît pas... ce soir.

— Pourquoi ?... Mais j'attends...

— Maman, interrompit Arlette, pour me faire plaisir, allons chez toi...

— Puisqu'il faut te céder, je préfère le bureau de ton père; là, nous l'entendrons rentrer.

Enlacées, les deux femmes se dirigèrent vers la pièce silencieuse. Dans un grand fauteuil rempli de coussins, Arlette installa sa mère et, sur une chaise basse, tout contre elle, elle s'assit; puis, doucement, elle parla.

— Tu as deviné, maman, fit-elle, j'ai beaucoup de chagrin.

Mme Davesnes s'inquiéta.

— C'est... ce soir... depuis notre retour, que ce chagrin t'est venu?

— Oui, maman.

— Mais qui donc t'a fait de la peine, nous n'avons vu personne. Une lettre... quelque mauvaise nouvelle?

— Une très triste nouvelle.

Bien loin de soupçonner la vérité, Mme Davesnes reprit :

— Ton amie Germaine...

Alors les mains d'Arlette saisirent celles de sa mère; d'une voix sourde, douloureuse à entendre elle répondit :

— C'est de père qu'il s'agit.

Mme Davesnes repoussa sa fille, et violente, torturée par une idée affreuse, elle s'écria :

— Il est malade... blessé?... Un accident d'auto... Parle donc, ton silence me fait peur!

Les yeux fixés sur ceux de sa mère, Arlette répondit :

— Maman, je te promets, je te jure, tu m'entends, que père est bien portant.

Plus calme, mais tremblante, Mme Davesnes reprit :

— Alors?...

— Alors, fit Arlette tristement, père ne rentrera pas ce soir... ni demain... ni les autres jours qui suivront... Tu ne dois plus l'attendre...

Ne soupçonnant guère la vérité, Mme Davesnes murmura :

— Je ne comprends pas... Je ne dois plus l'attendre? Mais pourquoi?

Arlette hésita : fallait-il prononcer le mot de séparation, fallait-il parler de divorce? Elle n'osa pas encore, elle avait peur du mal qu'elle allait faire.

— Maman, dit-elle, père va voyager longtemps... très longtemps... alors il m'a chargée de te prévenir que son absence...

— Il t'a chargée, interrompit Mme Davesnes; tu l'as donc vu?

— Non, mais il m'a écrit...

— Quand ?

— Aujourd'hui. Une lettre m'attendait ici.

Impérieuse, Mme Davesnes fit :

— Donne-la-moi.

— Maman, je t'en prie, supplia Arlette, ne me le demande pas cette lettre ; père a écrit sans penser que tu la liras ; c'est à moi qu'elle était adressée, et c'est pour que tu n'aies pas... trop de chagrin qu'il a voulu que ce soit ta fille, ta grande fille, qui t'aime tant...

Le visage dur, Mme Davesnes repoussa Arlette.

— Cette lettre, je veux cette lettre, m'entends-tu ?

La jeune fille ne lutta plus, et puis elle sentait bien qu'elle n'oserait jamais prononcer le mot de divorce, mot que sa mère allait lire.

— Elle est là sur le bureau, dit-elle, ma pauvre maman, j'aurais voulu t'éviter cette douleur.

Mme Davesnes regarda le grand cachet rouge, saisit l'enveloppe, puis d'une main qui tremblait l'ouvrit.

Pour ne pas voir le visage de sa mère, Arlette cacha le sien ; ses mains se posèrent sur ses yeux qui n'avaient pas le courage de regarder souffrir, et elle attendit le cri que la lecture de la lettre allait arracher à sa mère. Elle attendait avec un cœur qui haletait, qui se crispait, un cœur qui n'avait jamais souffert autant. Aucun cri ne parvint à ses oreilles, aucun sanglot ne se fit entendre. Ce silence l'effraya, ses mains quittèrent ses yeux, et elle regarda.

Mme Davesnes n'avait pas bougé. Dans le fauteuil rempli de coussins, elle était restée assise ; elle tenait la lettre qu'elle paraissait encore lire, son visage était très pâle, le sang semblait s'en être retiré, et dans sa robe blanche qui se drapait si bien autour d'elle, elle avait l'air d'une statue.

Arlette eut peur, cette immobilité lui sembla peu naturelle.

— Maman, fit-elle, maman !

Mme Davesnes ne bougea pas, elle parut ne pas entendre ce cri de tendresse.

Alors la jeune fille lui prit les mains, ces mains qui tenaient encore la lettre ; elles étaient si froides qu'Arlette tressaillit.

— Regarde-moi, s'écria-t-elle... parle-moi... ne reste pas ainsi... Ce que père a écrit ne signifie rien... il a fait cela... poussé par quelqu'un... dans un moment de colère, qu'il regrette peut-être déjà...

D'une voix sans timbre, Mme Davesnes murmura :

— Non, non, tu te trompes.

— Je ne crois pas, maman, espère....

— S'il regrettait, il serait là.

C'était logique, indiscutable; Arlette le comprit.

— Mais, fit-elle hésitante, tu n'accepteras pas... ce dont il parle dans sa lettre... tu résisteras... c'est ton droit, et, pour ce qu'il veut faire... il faut ton consentement.

Mme Davesnes regarda sa fille; les jolis yeux bleus avaient une expression de douleur infinie.

— Je ne résisterai pas, dit-elle, malgré mes convictions religieuses... je ne résisterai pas... parce que, pour moi, rien ne sera changé.

Arlette tressaillit, et, avec énergie, reprit :

— Voyons, maman, est-ce possible? Tu veux accepter ce que père désire... tu veux lui rendre sa liberté... et t'es-tu demandé ce qu'il ferait de cette liberté?...

Les mains de Mme Davesnes quittèrent celles d'Arlette; elles eurent un geste d'indifférence.

— Peu m'importe!

Déconcertée, la jeune fille se leva et, debout, vibrante, elle dit avec force :

— Voyons, maman, je ne te reconnais plus. Toi, si énergique, tu renonces à lutter, et cela dès le premier jour. Mais tu dois défendre ton foyer, ton bonheur!

Sans un geste, de cette voix qui semblait si lointaine, Mme Davesnes répondit :

— Mon bonheur! Arlette, ne prononce plus jamais ce mot-là... Oui, je me doute que tu ne me comprends pas; tu appelles faiblesse mon apparente résignation... Plus tard... beaucoup plus tard, lorsque tu auras aimé et... souffert, tu admettras ce que tu condamnes aujourd'hui.

La jeune fille eut un peu honte de sa violence, elle se rapprocha et se mit à genoux devant sa mère.

— Maman, fit-elle tendrement, si tu m'expliquais, je comprendrais peut-être tout de suite; depuis quelques mois, j'ai eu bien des chagrins.

Mme Davesnes regarda longuement Arlette, puis elle parla.

— Vois-tu, ma petite fille, quand on a aimé comme j'ai aimé, comme j'aime encore, malgré tout, entends-tu, malgré tout ce que l'être chéri peut vous faire, on ne désire, on ne souhaite jamais qu'une seule chose : son bonheur. Ton père ne veut plus vivre avec nous; ce foyer que tu me reproches de ne pas défendre, ce foyer qui restera toujours le sien, semble ne plus lui plaire; alors, pourquoi l'y retenir par la force? Il n'y verrait que des visages tristes qui ne lui souriraient guère. Il s'en va, il n'emporte avec lui que des souvenirs de tendresse, souvenirs qui, j'espère, ne le

quitteront jamais. Il reprend son cœur que j'aurais voulu garder toujours; il le reprend, je ne sais si c'est son droit, en amour, ce mot-là n'existe pas... On ne retient pas un cœur, et j'ai compris, en lisant cette lettre, qu'il se reprenait pour le donner à une autre.

— Maman, fit Arlette dans un sanglot.

— Oui, pleure, ma petite fille, tu souffriras moins. Tu es bien jeune pour apprendre toutes ces choses, mais je n'ai que toi, et lui ne sera plus jamais là.

— Mais...

— Non, je n'accepte aucune discussion, c'est inutile : ma résolution est prise. Je ne veux pas le faire souffrir, je ne veux pas qu'après vingt ans d'amour partagé, il arrive à souhaiter qu'une maladie m'emporte.

Vivement, la main d'Arlette se posa sur les lèvres de sa mère.

— Tais-toi, maman, tais-toi, je t'en prie; ne dis pas des choses pareilles. Je sais qu'il est incapable de ces pensées-là.

Mme Davesnes ne parla plus, et longtemps l'une contre l'autre les deux femmes restèrent. La petite pendule en marbre blanc sonna plusieurs fois, son timbre grêle résonna dans la pièce silencieuse, et Arlette pensait, en l'entendant, que déjà, pour d'autres, ce timbre, vieux de deux siècles, avait dû sonner des heures douloureuses.

Enfin Mme Davesnes se leva; elle s'approcha de la cheminée, regarda le cadre vide, comprit quelle photographie le père avait emportée. Le cœur brisé, presque jalouse, elle repoussa sa fille et s'enfuit dans sa chambre.

Arlette resta dans le bureau désert, ce bureau où il ne viendrait plus. Révoltée, trouvant injuste cette souffrance, elle se promettait de n'aimer jamais d'amour celui qui partagerait sa vie.

XV

La séparation des Davesnes étonna tout Paris. Pendant huit jours, au moins, dans les salons, aux cercles, aux théâtres, au five o'clock, on parla de cette chose incroyable! Ce ménage parfait, ce ménage d'amoureux, allait donc, tout comme les autres, connaître les mauvais jours.

Les amis, les intimes, il y en a toujours beaucoup dans ces cas-là, racontèrent des potins, inventèrent des histoires. Le nom de miss Symson fut prononcé.

Tout Paris était à Deauville, et tout Paris avait remarqué les assiduités de M. Davesnes. On conclut qu'il reprenait sa liberté pour l'offrir à l'Américaine. On affirma même qu'ils étaient fiancés, et on ajouta que le mariage aurait lieu dès que le divorce serait prononcé.

Cette fois, les potins et les histoires étaient vrais. M. Davesnes et miss Symson ne se quittaient guère. Installée à Fontainebleau pour toute l'arrière-saison, la belle Américaine jouait au golf, montait à cheval et attendait avec impatience le commencement des chasses.

Le baron Thorest avait reçu son congé, elle était seule dans sa villa et n'y recevait guère que M. Davesnes, son fiancé. Ensemble, ils se livraient aux sports que tous deux aimaient, ensemble ils semblaient heureux. Lui paraissait avoir tout oublié, c'était une vie nouvelle qu'il commençait et, sans regarder derrière lui, il allait...

Mais pendant ce temps-là, Mme Davesnes et sa fille faisaient de tristes visites. Elles avaient dû voir un avoué, lire de vilains papiers qui chargeaient l'époux et le père, elles avaient dû entendre juger cet homme, que l'une aimait encore et que l'autre s'efforçait de détester.

Dans une antichambre très grise, près des clerks qui les regardaient curieusement, elles étaient passées, toutes droites s'efforçant de ne pas laisser deviner leur peine, espérant être des inconnues; mais le divorce Davesnes était un divorce sensationnel, et puis, Arlette était si jolie que nulle part elle ne passait inaperçue... Tout bas, on chuchotait leurs noms et les visages se tournaient vers elles. Cette curiosité était pour Mme Davesnes une torture, et lorsqu'elle sortait de l'étude elle était à bout de forces physiques et morales. Souvent, dans l'auto qui la ramenait chez elle, elle avait des suffocations terribles qui venaient de son cœur, trop éprouvé depuis quelque temps.

Arlette ne quittait pas sa mère. Mme Davesnes aurait voulu lui éviter ces tristes démarches, mais la jeune fille n'y avait pas consenti. L'épouse n'opposant aucune résistance, les choses allèrent vite, et le jour arriva où les deux conjoints furent appelés par le président du tribunal.

Le matin de ce jour-là, Mme Davesnes se levait tard : elle avait passé une mauvaise nuit, cette rencontre prévue, dont elle ne pouvait se dispenser, était pour elle très douloureuse. Elle devinait que son mari y apporterait un visage indifférent, et que, pas une fois, ses yeux ne se poseraient affectueusement sur elle.

Une rumeur confuse, faite de toutes les conversations, étourdissait Mme Davesnes et Arlette; elles firent quelques pas, frôlant des avocats qui les regardaient curieusement. Enfin l'un d'eux se détacha d'un groupe et vivement les rejoignit. Toqué à la main, il les salua. Il avait une figure d'honnête homme; une grosse moustache blonde et de clairs yeux bleus qui regardaient bien en face.

— Mesdames, fit-il d'une voix nette et précise, vous êtes en avance, pardonnez-moi de ne pas vous avoir cherchées plus tôt.

Mme Davesnes répondit que l'auto avait marché très vite et qu'elle ne connaissait pas exactement la distance.

— Où devons-nous aller? demanda-t-elle.

— Voulez-vous attendre ici l'heure de votre convocation?

— Ce sera long? fit Arlette vivement.

— Non, mademoiselle, à peine un quart d'heure.

Alors tous les trois se mirent à marcher au milieu de la salle. L'avoué, M^e Nary, était un des plus connus de Paris, l'allure et la distinction des deux femmes les classaient; personne ne passait près de ce groupe sans l'examiner.

Toute à la rencontre qui se préparait, Mme Davesnes ne remarquait rien, ses yeux fixaient une statue de marbre au-dessus de laquelle était inscrit en lettres d'or : « *Forum et Jus* ».

Elle pensait que ces deux mots, pour elle, ne signifiaient rien, et que ce qui allait se passer dans ce palais, ce divorce qu'un président, des juges prononceraient, était peut-être la force, mais non pas la justice.

Elle s'efforçait de ne regarder aucun des groupes qu'elle croisait, elle s'efforçait de tenir ses yeux fixés très haut, afin de ne pas rencontrer là, au milieu de tout ce monde, le visage de son mari. Elle n'était pas certaine de son cœur, elle avait peur qu'il ne se troublât, elle craignait une défaillance physique et elle suppliait Dieu de la lui éviter. Et pendant qu'elle marchait, au milieu de cette ruée encombrée et vivante, elle priait de toute son âme, elle priait pour elle et aussi pour celui qui la faisait souffrir.

Droite, arrogante, la tête haute, près de l'avoué, Arlette marchait; elle regardait tous les groupes avec des yeux de fièvre, des yeux qui espéraient rencontrer ce père qu'elle ne voulait plus aimer.

Aimable et bon, devinant ce que ces deux femmes ressentaient, M^e Nary parlait; il essayait d'intéresser Arlette, il s'était rendu compte que Mme Davesnes

ne l'écoutait pas. Il nommait les célébrités du barreau, parlait des causes sensationnelles que ces hommes avaient défendues, montrait l'entrée des différents tribunaux. Une avocate les croisa, elle était grande et portait bien la robe et la toque; Arlette, avec l'ombre d'un sourire, la dévisagea.

Elle ne communiqua pas son impression à M^e Nary, qui saluait avec condescendance sa jolie confrère, mais elle eut le sentiment qu'au milieu de cette grande salle la jeune fille n'était pas à sa place. Une voix féminine, si belle qu'elle soit, prononce mal les vilains mots du Code, et Arlette ne s'imaginait guère cette jolie femme, si bien costumée, tentant d'arracher à un jury la tête d'un grand coupable.

Cette constatation lui causa une petite déception. L'an passé, elle jugeait que les femmes pouvaient tout entreprendre, et aujourd'hui elle reconnaissait qu'elle n'avait pas suffisamment approfondi la question.

Un bras qui s'appuyait lourdement sur le sien, le frémissement de tout un être fit comprendre à Arlette que Mme Davesnes avait aperçu son mari; la jeune fille ne chercha pas à voir, mais, vivement, elle se pencha vers l'avoué :

— Ma mère est fatiguée, l'heure est venue, je pense ?

M^e Nary comprit le désir d'Arlette.

— J'allais proposer à Mme Davesnes de nous rendre au cabinet du président.

Ils quittèrent la salle des Pas-Perdus. Ce fut un repos pour les deux femmes; cette rumeur, ce bruit de la foule auquel elles n'étaient pas habituées, les étourdissait.

Suivant l'avoué qui les précédait, elles traversèrent un couloir désert, puis arrivèrent dans une antichambre où il y avait deux bureaux inoccupés; une grande fenêtre à petits carreaux donnait sur la Seine.

Dans cette antichambre, il y avait deux portes, l'une à droite, l'autre à gauche; l'avoué poussa celle de droite, un garçon parut. Devant M^e Nary il s'inclina et laissa entrer Mme Davesnes et Arlette. Dans cette pièce il y avait un canapé, Mme Davesnes s'y laissa tomber, et comme sa fille restait debout, devant elle, l'observant, elle eut un regard de détresse infinie.

Le garçon était là, Arlette ne pouvait rien dire, mais ses yeux supplèrent; ils demandaient à Mme Davesnes d'avoir du courage, ils le lui demandaient avec tant de tendresse qu'elle essaya de sourire, mais, ce fut un pauvre sourire, si douloureux

que la jeune fille, pour ne pas le voir, se détournât un peu.

De l'antichambre leur parvint un murmure de voix, Arlette reconnut celle de son père et, le cœur battant, elle se demanda s'il allait venir là.

L'avoué sortit vivement et Arlette, qui regardait, vit que de l'autre côté on ouvrait une porte. Elle aperçut une table recouverte d'un tapis vert, et tout autour de la pièce des rayons avec des livres. Dans cette bibliothèque, M. Davesnes entra, suivi d'une robe noire. Arlette respira, la rencontre n'était pas encore pour cet instant. Tout près de sa mère, sur le canapé, elle s'assit, trouvant cette attente longue et vraiment pénible.

M^e Nary revint, Arlette lui demanda si l'heure sonnerait bientôt. Juste à ce moment, l'huissier pria Mme Davesnes d'entrer dans le cabinet du président.

Ensemble les deux femmes se levèrent, et avec une énergie qu'Arlette ne lui soupçonnait pas, droite, la tête haute, sans regarder personne, seule, Mme Davesnes entra.

Derrière un bureau, Arlette aperçut un homme en robe noire, des fauteuils recouverts de velours écarlate, de grands tableaux. Tout à coup, la frôlant presque, très vite, M. Davesnes passa. Arlette ne voulait pas le voir, elle s'était promis de ne pas le regarder; malgré elle, ses yeux quittèrent le cabinet du président et, sur le seuil de la pièce, croisèrent ceux de son père.

M. Davesnes s'arrêta une seconde, il enveloppa sa fille d'un regard de tendresse qui bouleversa Arlette; mais cette émotion fut courte; hautaine, méprisante, elle détourna la tête pour ne plus voir son père...

Avec un bruit sourd, la porte se referma et Arlette resta seule avec Pavoué. En pensant à ce que sa mère devait souffrir, elle eut un cri de révolte. Sa main montra le cabinet du président, et à M^e Nary, qui la regardait avec pitié, elle dit :

— Et on appelle cela la justice, et nous sommes dans un palais qui en porte le nom!

Désabusé, Pavoué répondit :

— C'est la justice humaine, elle est, je crois, très loin de celle que nous trouverons un jour là-haut...

— Espérons-le, fit Arlette; puis elle demanda :

— Est-ce que ce sera long?

— Non, je ne le pense pas... J'ai prié le président d'abréger autant que possible.

— Comme c'est pénible!

— Oui, très pénible.

— Et nul ne peut éviter cette rencontre?

— C'est la loi.

— La loi, répéta Arlette, et faisant quelques pas elle se rapprocha de la fenêtre. La loi... ce mot lui semblait plein d'ironie ! La loi permettait à un père d'abandonner sa femme et sa fille, la loi l'autorisait à fonder une autre famille, la loi ne défendait pas un premier foyer ; au contraire, elle régularisait toutes ces injustices. La loi, la loi, Arlette l'eût voulue grande, sublime, magnifique, forçant l'admiration ; mais la loi est humaine, elle la rêvait divine !

Sous la fenêtre, triste, infiniment, la Seine était là, et la jeune fille regardait ce flot que le vent agitait ; cette eau grise sur laquelle flottaient mille choses confuses ; puis elle leva les yeux vers le ciel tout pareil à l'eau.

Élégante, fine, ajourée, comme quelque vieille dentelle d'autrefois, elle aperçut la tour Saint-Jacques et s'étonna de la découvrir si jolie.

La tour Saint-Jacques, est-ce qu'une Parisienne a jamais le temps de l'admirer ?

Et Arlette, pour s'occuper, pour oublier, remarquait tous les détails ; ses yeux s'attachaient aux précieuses sculptures, elle ne voulait plus regarder cette eau grise qui était si près d'elle et qui semblait, ce jour-là, répandre sur toute la terre une immense tristesse. Aujourd'hui le soleil n'avait pas paru ; il se cachait derrière les nuages qui se succédaient les uns aux autres, sombres et tragiques ; là-haut, dans le Paradis dont on rêve, Arlette s'imaginait qu'il y avait aussi de la souffrance.

Tout près de la jeune fille, regardant ce décor qu'il connaissait, M^r Nary attendait, et bien qu'il fût habitué aux misères familiales, il était plein de compassion pour sa jeune compagne qui, à un âge où tous les espoirs sont permis, apprenait que la vie n'est faite que de déceptions. Il eût voulu dire quelque bonne parole qui eût consolé ce jeune cœur, mais il savait que M. Davesnes, pour obtenir ce divorce, ne reculerait devant rien.

Et les minutes passaient, lentes à vivre, et Arlette restait là, immobile, près de cette fenêtre, attirée par l'eau, frölée par le désir d'en finir avec la douleur. Elle savait que le flot gris pouvait l'emporter aussi facilement qu'il emportait tant de choses.

La porte s'ouvrit, vivement Arlette se retourna. Pâle, les yeux brillants, Mme Davesnes parut ; elle sembla ne pas voir sa fille et l'avoué. Elle traversa l'antichambre, le couloir, et ne ralentit sa marche que dans la salle des pas perdus. Là, la foule qui l'entourait la rassurant sur toute rencontre possible,

elle se tourna vers M^e Nary et d'une voix qui ne vibrerait pas, elle dit :

— C'est fini...

Ces deux mots déchirèrent le cœur d'Arlette : malgré tout, elle espérait encore.

Mme Davesnes ajouta :

— Le président a été parfait ; mais lui ne voulait rien entendre... il avait un visage fermé, il n'écoutait pas.

Puis tout bas, comme se parlant à elle-même, elle murmura : « Il ne m'a même pas regardée... »

Doucement, comprenant que ces deux femmes avaient besoin de repos, M^e Nary les conduisit vers la sortie.

La foule était encore plus nombreuse, plus bruyante, et la circulation devenait difficile ; Arlette et sa mère avançaient avec peine. Enfin, elles se retrouvèrent au haut du grand escalier blanc. Mme Davesnes serra la main de l'avoué, Arlette le remercia, il avait été très bon ; puis elles descendirent. Dans la cour, Mme Davesnes prit le bras de sa fille, elle était à bout de forces, et, comme personne ne pouvait plus la voir, son énergie l'abandonnait.

Dans l'auto qui les emmenait très vite chez elles, Mme Davesnes ferma les yeux ; et Arlette, qui regardait le cher visage, s'aperçut que des yeux clos tombaient de grosses larmes.

La jeune fille se rapprocha, ses mains saisirent celles de sa mère et elle les embrassa tendrement ; mais les yeux restèrent clos, et les larmes continuèrent à couler. L'affection d'une fille ne pouvait consoler une douleur d'épouse. Arlette le comprit, ses mains quittèrent celles de sa mère et elle ne la regarda plus, devinant que cette douleur silencieuse ne voulait pas de témoin.

L'auto arrêtée, Arlette descendit la première. Mme Davesnes essuya ses yeux et suivit sa fille. Arlette redoutait ce retour ; seules, toutes les deux, que se diraient-elles, que feraient-elles ?... Il y a des tristesses dont il vaut mieux ne pas parler... Il n'était que quatre heures, la journée serait longue...

Comme elles pénétraient dans le vestibule, Arlette respira un étrange parfum ; il était fait de violette, de tabac russe. On aurait dit que quelqu'un venait d'entrer avec des fleurs et que ce quelqu'un fumait une de ces cigarettes étrangères qui laissent, partout où elles passent, une odeur si particulière.

Arlette avança vivement et, dans le hall, assis près de la table ronde, elle aperçut Roger d'Arcours qui lisait un journal tout en fumant ; à côté de lui, posé sur une chaise, un gros bouquet de violettes s'étalait.

Elle eut un cri de joie. La présence du jeune homme éloignait l'heure qu'elle venait de vivre.

— Monsieur d'Arcours ! fit-elle. Oh ! que c'est gentil de venir aujourd'hui !

Absorbé par sa lecture, il ne les avait pas entendues. Le cri d'Arlette le suprit. Il se leva vivement et s'approcha des deux femmes. Il ne les questionna pas. Des paroles banales furent échangées, mais la mère et la fille comprirent pourquoi il était venu.

Après quelques minutes d'entretien, Mme Davernes s'en alla dans sa chambre pour changer de toilette. Arlette et Roger restèrent seuls. Alors le jeune homme prit le gros bouquet de violettes qui était resté sur la chaise et le tendit à la jeune fille.

Elle l'accepta avec un sourire triste, y enfouit tout son visage et demanda :

— Vous saviez donc que c'était... pour aujourd'hui !

— Oui ! M^e Nary est un de mes amis et je savais aussi que vous alliez passer une bien mauvaise heure.

La jolie figure quitta le gros bouquet, les mains qui le tenaient tremblèrent un peu et Arlette répondit :

— Oui, très mauvaise !... Jamais je n'aurais cru qu'un divorce était entouré de tant de pénibles choses... Et dire qu'il y a des gens pour qui c'est plaisir. Vous comprenez cela ?

— Je ne cherche jamais à comprendre la mentalité des gens que je méprise, et ceux qui divorcent par plaisir, je les range dans cette catégorie.

— Vous avez raison ! dit Arlette avec conviction. Le divorce, c'est une institution abominable.

— Pourtant, dans quelques cas graves, répondit le jeune homme, il peut avoir son utilité.

Il y eut un court silence. Arlette et Roger suivaient leurs pensées. Les yeux fixés sur les violettes, la jeune fille dit :

— Monsieur d'Arcours, voulez-vous être très bon ?...

— Mais, je ne demande que cela.

— Eh bien ! restez dîner avec nous. Je sais que ce n'est pas très gai ce que je vous propose ; mais je sais aussi qu'on peut vous demander ce qu'on n'oserait jamais demander à nul autre. Vous êtes pour nous un véritable ami ; vous êtes mon ami, et s'il fallait que je perde votre amitié, j'en aurais beaucoup de chagrin.

Un peu ému, mais ne voulant pas le laisser voir, Roger d'Arcours répondit :

— Je resterai dîner avec grand plaisir, mademoiselle Arlette, et ma très vieille amitié vous sera toujours fidèle.

— C'est vrai ! fit-elle rêveuse. Toute petite, vous m'aimiez déjà.

Cette phrase qu'Arlette dit, sans penser, troubla Roger ; il regarda la jeune fille, mais les yeux bleus étaient si calmes, si tristes, qu'il n'osa pas relever les mots que ses lèvres venaient de prononcer.

— Vous me grondiez souvent... Vous vous moquiez parfois, et malgré mes robes courtes vous m'appeliez toujours « mademoiselle » ; alors que mes parents et moi-même nous vous disions de me nommer Arlette...

— Vous avez été très tôt une « demoiselle ». Toute jeune, vous vous serviez de mots graves et sérieux, de mots qui m'impressionnaient. Vous étiez une bachelière en herbe... J'ai toujours respecté ce diplôme que j'ai eu tant de mal à conquérir.

En soupirant, Arlette s'écria :

— Et que je n'ai jamais conquis.

— Le regrettez-vous encore ? demanda Roger d'Arcours.

Franchement, la jeune fille répondit :

— Ce fut une grosse déception, mais à côté d'autres choses plus tristes, cela ne compte guère. Maintenant, monsieur d'Arcours, c'est fini... Père ne reviendra plus jamais... La maison est vide, il me semble qu'il a tout emporté avec lui. Maman et moi nous n'osons plus parler, et puis nous ne savons que faire. Alors, voyez-vous, il y a des heures où l'on n'a plus de courage et où l'on se demande s'il est bien nécessaire de continuer à vivre.

Arlette osait se plaindre, Roger d'Arcours était si bon qu'on pouvait tout lui dire.

D'une voix douce, et les yeux pleins de pitié tendre, le jeune homme répondit :

— Ma chère petite amie, voulez-vous bien vite vous souvenir que vous avez dix-huit ans et que vous êtes à un âge où on ne doit pas parler ainsi ? Un chagrin très grand, très douloureux, vous afflige. Nul mieux que moi ne le comprend ; mais, pour vous, la vie commence et elle peut encore vous apporter beaucoup de bonheur... Votre pauvre maman a le droit de se désespérer, mais vous... vous devez... un jour prochain, construire un autre foyer. Alors, pour oublier les tristesses de celui qui est vide aujourd'hui, il faut le quitter... Allez apporter à quelqu'un... qui vous aime... votre jeunesse, votre chagrin... Dites-lui : Ma mère et moi, nous sommes deux pauvres femmes qui avons besoin d'être consolées, recueillez-nous, aimez-nous et tâchons ensemble d'être heureux. Voilà ce qu'il faut faire, mademoiselle Arlette.

Etonnés, les yeux bleus regardaient Roger d'Arcours, ces yeux-là ne comprenaient pas.

— Mon ami, fit-elle d'une voix calme, c'est une jolie fin de roman, mais ce roman-là, je ne l'ai pas commencé. D'abord, personne ne m'aime... et puis, vous ne savez donc pas que je me suis promis de ne jamais aimer mon mari ? Je veux faire un mariage d'estime, de sympathie réciproque, mais d'où l'amour sera banni. Ma mère a trop souffert, je ne veux pas recommencer sa vie ; l'amour me fait peur, il est une source de larmes. Ne me parlez pas de mon avenir, il ne m'appartient plus, il est à maman tout entier. Je ne la quitterai jamais et je ne veux pas imposer à mon mari sa douleur. Je suis sage, croyez-moi !

Avec une émotion bien grande, Roger d'Arcours reprit :

— Sage, à dix-huit ans !... Je le regrette presque, car si vous aviez voulu, je vous aurais parlé d'une personne qui vous aime... et qui est toute prête à partager votre vie avec ses tristesses actuelles... Mais vous ne voulez pas ?

Arlette eut le soupçon que Roger d'Arcours allait prononcer des paroles graves, paroles qu'elle craignait d'entendre. Elle se leva vivement, comme pour se dégager de l'atmosphère de tendresse qui l'enveloppait toute, et désirant ne pas continuer cette conversation, elle s'écria :

— Mes violettes se fanent, il faut que je les mette dans l'eau !

D'une main qui tremblait un peu, elle sonna le domestique, demanda un vase de Chine aux couleurs vives, et tranquillement, affectant un grand calme, arrangea le gros bouquet.

Silencieux, Roger la regardait faire ; il aimait ce silence qui les entourait ; il l'aimait, parce qu'il troublait Arlette et que ce trouble lui mettait au cœur un espoir fou.

Arlette n'en finissait pas d'arranger les violettes. Roger avait allumé une cigarette, et le parfum du tabac russe se mélangeait de nouveau à l'odeur des fleurs.

La lourde tapisserie se souleva, Mme Davesnes revenait. Elle avait mis une robe d'intérieur noire qui la vieillissait un peu ; elle s'efforçait de porter la tête haute, mais on devinait que tout son être était las.

Vers sa mère, Arlette s'élança ; elle la serra contre elle, l'embrassa tendrement, follement, et, entre deux baisers, lui apprit que Roger d'Arcours restait dîner.

Et comme Mme Davesnes protestait, disant que c'était très égoïste de leur part, Arlette, nettement, répondit :

— Ce que tu dis est vrai, maman ; mais Roger d'Arcours est notre ami, il nous appartient, et aujourd'hui, je le réclame.

Personne ne discuta plus, et ce soir-là l'amitié de Roger se fit plus tendre, plus douce que d'habitude, et l'amitié, cette forme de l'amour, consola un grand chagrin, adoucit une douleur que rien ne paraissait pouvoir calmer.

XVI

Après la rencontre du Palais de justice, Mme Davesnes avait dû s'aliter, une lassitude morale, plus que physique, lui faisait désirer le calme absolu, la solitude complète; et pendant ces heures-là elle ne voulut pas voir sa fille, le moindre bruit la faisant souffrir.

Elle n'avait qu'une seule pensée : son mari qu'elle allait perdre, qu'elle perdait, et qui bientôt, l'avoué ne le lui avait pas caché, épouserait une autre femme. Cet homme, qu'elle avait cru sien, cet homme à qui elle avait donné bonheur, jeunesse, amour, lui reprenait tout, jusqu'à son nom, ce nom que portait leur enfant.

Et pendant ces heures où elle réfléchit si longuement, il lui vint le regret de n'avoir pas lutté. Mais, à quoi bon ? Elle connaissait son mari, elle savait que lorsqu'il voulait quelque chose, rien ne lui résistait... Si elle avait refusé de demander le divorce, lui l'aurait fait; et, méchamment, poussé par miss Symson, il aurait chargé sa femme de mille fautes imaginaires. Pour lui éviter cette vilénie, conseillée par son avoué, homme d'une honnêteté indiscutable, Mme Davesnes avait signé la demande de divorce.

Alors cela avait été très vite, l'abandon du domicile conjugal était un grief puissant et facilitait les choses. Dans quelques semaines, tout serait fini, tout.

Et les jours passaient. Avec angoisse, Mme Davesnes les vivait; encore quelques-uns et elle ne serait plus qu'une femme divorcée, abandonnée... Elle resterait seule, longtemps peut-être; elle n'avait que quarante ans! Et elle finissait par souhaiter qu'une maladie l'emportât vite, très vite... là où elle ne souffrirait plus...

Lorsque ce désir l'effleurait, elle en avait honte. Arlette avait besoin d'elle. Que deviendrait la jeune fille si sa mère s'en allait ? Elle n'accepterait pas de vivre près de son père remarié ! Alors elle serait seule à un âge où l'on peut espérer le bonheur ! Pour sa fille, Mme Davesnes devait vivre.

Depuis qu'elle avait revu son père, Arlette était encore plus malheureuse. Le regard de tendresse dont il l'avait enveloppée ne lui avait pas échappé, et

elle se demandait si, lui aussi, ne souffrait pas. Elle savait bien qu'il voulait cette souffrance, que c'était lui qui se séparait d'elles; mais son jeune cœur, qui l'avait tant aimé, lui cherchait une excuse. Et toute sa rancune, toute sa haine allait vers cette miss Symson qui volait la place de sa mère. Et Arlette, jeune fille moderne, trouvait que le divorce est une institution abominable, puisqu'il permet de pareilles choses!

Un après-midi où Arlette était seule dans sa chambre, elle vit arriver son amie Germaine. La porte était condamnée pour tout le monde, sauf pour Roger d'Arcours; elle fut très surprise de cette visite.

Germaine arrivait les bras ouverts, Arlette lui tendit la main.

— Bonjour! fit-elle peu aimablement. Tu es donc revenue de voyage?

Surprise de cet accueil, ignorant toute la peine de son amie, Germaine n'osa s'avancer.

— Oui! répondit-elle. Nous sommes arrivés tout à l'heure, mais nous repartons ce soir pour quelques semaines.

Arlette avança un fauteuil, puis, en parfaite femme du monde, elle causa.

— As-tu passé un été agréable? Est-ce que le Tyrol est aussi beau qu'on le dit? Votre voiture a-t-elle bien marché? Des pannes?... Pas une; c'est merveilleux!

Germaine répondait par monosyllabes. Son amie chère était si différente qu'elle ne la reconnaissait pas.

Tout en Arlette avait changé. Elle avait maigri, sa jolie figure n'avait plus cette expression hautaine et heureuse qui lui allait si bien; ses doigts longs et fins ne portaient aucune bague; elle était vêtue d'une robe sombre qui la faisait paraître plus grande que d'habitude. Son attitude, qu'elle surveillait avec soin, était raide et peu naturelle.

Germaine regarda la chambre d'Arlette. Cette pièce aussi avait changé. La grande table, jadis encombrée de livres et de cahiers de toute sorte, était nue; au milieu, dans un Gallé sombre, se dressaient deux superbes chrysanthèmes; à côté, traînaient un ouvrage et un livre à couverture jaune.

Arlette ayant des fleurs sur sa table, brochant, lisant un roman, ce n'était plus Arlette la savante qui n'était heureuse que lorsqu'elle avait résolu une équation difficile.

Interrogateurs, tendres, aimants, les doux yeux, couleur de pervenche, se tournèrent vers Arlette. Elle ne voulut pas les comprendre et, fébrilement, continua la conversation.

— Quel été superbe ! Pas une journée grise. En Normandie, nous avons été particulièrement favorisés. Le manoir que Roger d'Arcours nous avait découvert était délicieux à habiter, et Deauville... prodigieux. Le casino, presque trop beau ; il y avait un monde fou... Nous y avons retrouvé beaucoup d'amis que tu connais : les Drakines, les Maritte, les Renard, tous d'une élégance impressionnante. Tennis, golfe, casino, nous n'avions pas le temps de nous ennuyer. Le soir, il y avait des fêtes splendides, tous les plus grands acteurs du monde entier sont venus se faire applaudir.

D'un ton tranquille, mais un peu triste, Germaine répondit :

— Tu sais, j'ai lu les journaux ; cet été ils ne parlaient que de Deauville. Je suis donc renseignée sur tous tes plaisirs.

Il y eut un court silence. Arlette ne savait plus que dire et n'osait regarder son amie. Elle savait que les doux yeux l'examinaient tendrement ; elle devinait que ce serait bon de se confier, de raconter à ce cœur si tendre et qui l'aimait tant, toute sa peine ; mais elle croyait que Germaine savait déjà et elle attendait que son amie parlât la première.

La fenêtre de sa chambre était grande ouverte ; elle apercevait le bois de Boulogne dont les arbres étaient couverts d'or, elle voyait les autos filer vers un horizon rouge, coteaux de Saint-Cloud qu'octobre faisait merveilleux.

De sa voix douce et calme, Germaine demanda :

— Tu m'as écrit que ta mère était tout à fait rétablie, j'en suis bien heureuse. Pourrais-je la voir ?

— Non ! fit brusquement Arlette. Maman... nous ne recevons personne.

— C'est ce que le domestique m'a dit tout à l'heure. Je voulais te demander justement la raison de cette consigne.

Arlette regarda son amie. Ne savait-elle donc rien ?

— Depuis notre retour de Deauville, reprit-elle lentement, maman... moi... nous ne voulons pas recevoir... nous préférons attendre que... tout soit fini...

« Tout soit fini... » Ces mots furent dits avec une voix pleine de sanglots. « Tout soit fini... » Germaine ne comprenait pas. De quoi donc, de qui donc Arlette voulait-elle parler ? Mille choses traversèrent sa pensée.

Baccalaureat ? Arlette se présentait à la session d'octobre, et elle ne voulait voir personne avant d'être sûre de son succès. Perte d'argent ? Non, la

fortune des Davesnes était solide entre toutes. Mariage en train... fiançailles proches... qu'on ne pouvait pas encore annoncer?... Mais alors, pourquoi Arlette était-elle triste? Pourquoi aucun sourire n'éclairait-il son visage? Pourquoi ses yeux clairs étaient-ils pleins de nuages?... Pourquoi fixaient-ils son amie si anxieusement.

Doucement la vieille bergère où Germaine était assise se rapprocha de celle d'Arlette; doucement leurs mains se joignirent et leurs regards se mêlèrent. Les jolis yeux couleur de pervenche disaient: « Je t'aime, tu as une peine que je ne devine pas; confie-la-moi, c'est mon cœur qui te le demande. » Et les grands yeux bleus, si désespérément tristes, répondaient: « Je souffre, je suis seule, ton amitié me fait du bien. »

Et, après ce silence où leurs âmes s'étaient comprises, naturellement, comme si elles continuaient une conversation, Germaine demanda:

— Depuis combien de temps es-tu malheureuse?

Et l'orgueil d'Arlette sombra; ce cœur qui, depuis tant de mois, cachait sa douleur, ce cœur qui avait toutes les pudeurs, trouva que c'était très doux de se confier.

— Cela a commencé, fit-elle à voix basse, au moment de l'opération de ma pauvre mère; la convalescence a été longue, cela a ennuyé mon père... Puis Deauville est arrivé, maman était encore souffrante; alors il était toujours seul et au golf... au casino, il a fait la connaissance...

Là, elle s'arrêta, c'était si triste ce qu'elle avait à dire! Les mains de Germaine serrèrent celles d'Arlette, la voix tendre murmura:

— De qui?

— D'une femme, d'une jeune fille, si on ose lui donner ce nom, très belle, d'origine américaine, et qui cherchait le riche mariage.

Les doux yeux s'étonnèrent, ne comprenant pas. Une jeune fille qui voulait faire un riche mariage... mais M. Davesnes était marié, père de famille, classé dans la catégorie des hommes qui ne comptent pas...

Arlette fébrilement continua:

— Comment s'y est-elle prise, je n'en sais rien; mais elle a entouré, ensorcelé mon père et l'a poussé à faire cette chose abominable qui détruit notre foyer et qui tuera ma mère.

— Quelle chose? fit Germaine tremblante.

— Le divorce! s'écria Arlette en riant d'un rire douloureux qui ressemblait à un sanglot, mes pa-

rents divorcent ; c'est très à la mode, mais cette mode-là fait bien souffrir les enfants...

— C'est ton père qui veut cela ? demanda Germaine.

L'interrogation était précise, Arlette la trouva douloureuse. Près de ses amies, elle avait fait son père si grand !

Elle baissa la tête et, d'une voix sourde, répondit :

— Oui, c'est lui...

Puis elle raconta le retour.

— Quand nous sommes revenues de Deauville, ajouta-t-elle, il avait déjà quitté la maison ; une lettre m'attendait ici et dans cette lettre il me chargeait de prévenir maman... C'est ce qui a été le plus douloureux. Elle ne se doutait de rien, elle l'attendait, heureuse, aimante, et j'ai dû lui dire qu'il ne rentrerait plus jamais...

Pleine de compassion, souffrant avec son amie, Germaine murmura :

— Ma pauvre Arlette !

Et Arlette l'orgueilleuse, Arlette qui n'aimait pas les démonstrations d'amitié, trouva que ces trois mots étaient doux à entendre.

— Oui, reprit-elle presque honteuse d'avouer sa misère morale, tu peux me plaindre, car je suis bien malheureuse. Le chagrin de ma mère, la perte de mon père, car il est mort pour moi, c'est trop pour une toute seule !

Germaine, la douce Germaine, protesta avec violence :

— Mort, ne prononce pas ce mot, Arlette, j'ai perdu mon père, je sais ce que c'est... Ne compare pas ta douleur présente avec celle que tu éprouveras le jour où tout sera fini... Lorsqu'on voit immobile le cher visage qu'on aimait, fermés pour toujours les yeux qui vous ont regardée, il se produit en vous un déchirement dont tu n'as pas idée. Le père emporte avec lui quelque chose de son enfant. Sont-ce ses premiers rires, ses premières joies, je ne sais, mais quand on a perdu son père, au commencement d'une adolescence, on n'est jamais aussi gaie que les autres. Il y a ce quelque chose qui est parti avec lui et qui vous laisse au cœur un vide qu'aucune affection ne peut combler. Mort... comment peux-tu dire cela !

Avec rancune, Arlette répondit :

— J'ai dit ce que je pense et j'agirai comme s'il n'était plus. Lorsqu'il sera séparé de ma mère et devenu le mari de cette Américaine, je ne le verrai jamais. C'est lui qui le veut ainsi, c'est lui qui met

entre nous cette barrière infranchissable, c'est lui qui me force à agir de la sorte.

— Est-ce possible ? fit Germaine lentement, il t'aimait tant !

— Il m'a bien vite oubliée... Il n'a même pas cherché à me revoir. Il est parti, laissant ici tout ce qui pouvait lui rappeler sa famille.

Tout... En disant ces mots, Arlette se souvint du cadre vide qui était près de la petite pendule de marbre blanc ; tout, c'était presque un mensonge. Sa nature loyale la fit se rétracter.

— Il n'a emporté, ajouta-t-elle, que ma dernière photographie, celle qui était dans son bureau.

— Ah ! fit Germaine, et sa douce figure s'éclaira d'un timide sourire, tu vois bien qu'il ne t'a pas tout à fait oubliée !

— Oui, reprit Arlette avec amertume, et dans son nouvel intérieur où l'Américaine régnera, je serai l'ornement d'une cheminée, la fille du mari, une curiosité à montrer.

Germaine protesta.

— Il n'est pas encore remarié... Ne prévois donc pas l'avenir !

— Oh ! ce ne sera pas long, dès le divorce prononcé, il donnera son nom à cette femme.

Très calme, Germaine demanda :

— Dans combien de temps le divorce sera-t-il prononcé ?

— Trois semaines à peine ; maman est consentante. Elle veut tout ce qu'il veut, c'est encore de l'amour, amour que je ne comprends pas.

— Moi, je le comprends ; il me semble que j'agis ainsi.

Arlette s'emporta.

— Toi, tu es aussi bonne que ma mère. Vous ne savez qu'aimer, et vous ne voulez pas admettre qu'avec de la tendresse, on n'arrive à rien.

— On arrive à tout, fit Germaine avec énergie.

— Ah ! reprit Arlette moqueuse, regarde ma mère, elle n'a pu retenir son mari.

— Tu aimais ton père très différemment, as-tu pu le reprendre ?

L'orgueil d'Arlette se révolta.

— Je n'ai pas essayé.

— Tu as eu tort, répliqua son amie.

Germaine la jugeant, Germaine discutant un de ses actes, était-ce possible ! Arlette n'en revenait pas.

Depuis le début de leur amitié, il y avait plusieurs années de cela, Germaine avait été le disciple adorant son maître, trouvant bien tout ce que son amie faisait. Elle avait un culte pour l'intelligence,

pour la beauté, pour l'énergie d'Arlette; elle, si tendre, admirait cette nature volontaire qui ne se laissait influencer par aucun sentiment féminin, et il lui fallait beaucoup de courage pour oser autour d'hui blamer son amie.

Après un court silence, Arlette demanda :

— Pourquoi ai-je eu tort ? Penses-tu vraiment que je devais supplier mon père de rester avec nous ? D'abord il ne m'aurait pas écoutée, et puis vraiment, je ne pouvais m'abaisser à ce point.

Les mains jointes, comme si elle demandait pardon à son amie de ce qu'elle allait lui dire, Germaine fit :

— « Abaisser », lorsqu'il s'agit de nos parents, c'est un mot dont il ne faut pas se servir.

Arlette détourna la tête, Germaine continua :

— Vois-tu, on reproche beaucoup de choses aux jeunes filles modernes. On dit que nous n'avons plus guère de respect envers nos parents; on nous fait un grief de les traiter en camarades, de leur parler sans déférence, de ne pas compter avec leurs idées, et de vouloir, très jeunes, nous diriger nous-mêmes. Tout cela est, je crois, vrai; mais nous pouvons nous faire pardonner ces choses qui dépendent un peu du siècle où nous vivons, en remplaçant le respect, ce mot qui glace les cœurs, par la tendresse. Ne respectons pas, puisque nous ne savons plus, mais aimons avec tout notre être, avec toute notre âme, aimons jusqu'au sacrifice de notre personnalité, de notre orgueil, jusqu'au dévouement absolu, aimons de cet amour que rien ne fait reculer.

Arlette avait relevé la tête, et, surprise, regardait son amie. Elle comprenait que Germaine savait aimer et n'osait penser que c'était une chose qui lui restait à apprendre...

Elle demanda d'une voix grave :

— Alors... si tu avais été à ma place... si pareille douleur était survenue dans le ménage de tes parents qu'aurais-tu fait ?

— Je ne sais... fit Germaine, un peu gênée de voir que son amie implorait un conseil... Je ne sais... tout dépend des circonstances.

Arlette insista.

— Mais enfin, tu les connais.

Germaine ne répondit pas tout de suite; les paupières baissées, elle réfléchissait.

— Je crois, dit-elle, que j'aurais essayé de rencontrer mon père.

Avec une ironie douloureuse, Arlette l'interrompit :

— Je l'ai revu au Palais de justice. Il n'a même pas cherché à me parler.

— Non, ce n'est pas au milieu de beaucoup de monde que j'aurais voulu le revoir.

— Où, alors ?

— Je ne sais, je lui aurais écrit ; j'aurais peut-être été chez lui.

— Chez lui ! s'écria Arlette, mais je pouvais y rencontrer cette Américaine !

Tranquillement, de sa voix calme, Germaine répondit :

— Mais tu pouvais aussi ne pas la rencontrer !

— D'abord, reprit vivement Arlette, nous avons appris hier, par l'avoué, que mon père n'habitait plus Paris ; il est à Fontainebleau et ne vient qu'en passant à son bureau.

Tout bas, Germaine murmura :

— Fontainebleau n'est pas loin !

Arlette s'emporta :

— Non, mais tu es folle !... Tu me conseillerais peut-être de courir après lui qui nous fuit... Mais que veux-tu faire de ma dignité et de celle de ma mère ?

— Je ne veux rien, fit Germaine doucement, tu m'as demandé comment j'aurais agi, je te dis ce qui me vient à la pensée. Je ne sais si ta dignité peut le faire, ni si c'est raisonnable... C'est mon cœur qui parle et le cœur ne s'entend jamais avec la raison.

Arlette quitta sa chaise, fit quelques pas dans la pièce ; puis, sans plus s'occuper de son amie, alla près de la fenêtre.

Le soleil baissait et commençait à empourprer le ciel ; sur ce rideau de feu se détachaient les arbres au feuillage d'or ; les autos commençaient à revenir et les bébés rentraient lentement, un peu las d'avoir joué. Le soir venait, mais aucun apaisement ne l'accompagnait. Paris est une ville de fièvre où jamais l'on ne se repose.

Tout agitée, toute désespérée, Arlette s'appuyait contre la fenêtre ; elle regardait le ciel rouge, fixait le globe d'or qui allait disparaître, et semblait demander à l'astre splendide de la force et de la lumière.

De la force pour résister à cet être de tendresse qui était là, dans le fond de sa chambre ; de la lumière pour savoir ce qu'elle devait faire. Son orgueil, son indomptable orgueil résistait encore ; il lui parlait de dignité, de savoir-vivre, raisons très fausses auxquelles elle se rattachait. Elle ne voulait pas, non, elle ne voulait pas revoir son père qui l'avait tant déçue. Cette fois, elle était bien décidée, elle laisserait aller les choses et ne tenterait aucune démarche.

Sa décision prise, comme elle allait se retourner pour en faire part à son amie, devant la grille de leur hôtel, tout près de la fenêtre, passa une petite fille de six à sept ans qui donnait la main à un homme d'une trentaine d'années. Plein de confiance et de gaieté, le jeune visage se levait vers celui de son compagnon; la fillette bavardait et, en souriant, l'homme répondait.

Un mot parvint aux oreilles d'Arlette : Papa... Et ce petit mot éveilla en elle tant de souvenirs qu'elle resta appuyée contre la fenêtre, écoutant son cœur qui enfin parlait.

Papa...

Elle aussi avait été une petite fille gâtée, choyée, adorée. Elle sortait avec lui, très souvent; il aimait à s'embarrasser de cette toute petite qui toujours questionnait, voulant savoir le pourquoi des choses; et, avec une patience pleine de tendresse, il répondait sans jamais se lasser.

Papa... C'est lui qui avait guidé les études de la fillette et bien souvent, le soir, il s'était privé de quelque sortie pour expliquer à la jeune écolière des questions abstraites que ses professeurs négligeaient.

Papa... Que de cadeaux, que d'attentions, que de prévenances! Il avait été le père Noël qui emplait les petits souliers de choses merveilleuses, qui se fait une joie des joies de son enfant. Anniversaires, fêtes, il n'oubliait rien, et longtemps d'avance, il préparait des surprises pour ces jours-là.

Papa... Comme elle était fière, lorsqu'il venait la chercher au cours! Ses amies lui enviaient ce jeune père qui, malgré une vie d'affaires très surchargée, trouvait le moyen de s'occuper de sa fille. Ils parlaient tous les deux, bras dessus, bras dessous, renvoyant miss, et gais, contents de s'aimer tant, ils bavardaient, riaient, heureux d'être ensemble.

Papa... Pourrait-elle l'oublier, pourrait-elle ne plus se souvenir des dix-sept ans de bonheur qu'elle lui devait?

Papa... papa... Ce nom si tendre, si gentil, si doux à dire, elle seule le lui avait donné, il lui appartenait, c'était son bien, et Germaine avait raison, elle devait tout tenter, tout oser, tout souffrir pour pouvoir encore le prononcer... Elle irait là-bas, elle le verrait, elle supplierait, elle dirait leur détresse, leur douleur; il était bon, et autrefois il les aimait tant!

Elle irait, elle irait; son orgueil ne se révolterait plus; et puis ce n'était pas M. Davesnes, son père, qu'elle allait revoir, c'était son papa.

Lentement, elle se retourna; ses yeux qui avaient

fixé si longtemps le globe d'or étaient encore pleins de ces rayons et ils ne distinguèrent pas tout de suite la petite forme grise qui, immobile dans la bergère, attendait. La chambre s'était emplies d'ombre, d'une ombre propice aux confidences. Arlette fit quelques pas et se trouva près de son amie.

— Germaine, dit-elle, d'une voix claire qui annonçait une victoire; Germaine, j'irai à Fontainebleau.

Deux bras l'enlacèrent et, tremblante, une voix murmura :

— Ma chérie!

Cette appellation affectueuse, ces deux mots de tendresse troublèrent Arlette, son énergie l'abandonna, et un long sanglot fut sa réponse.

Elle pleura; elle pleura toutes les larmes que, depuis des mois, elle n'avait pas voulu verser; elle pleura ses espoirs déçus, ses rêves amoindris, elle pleura sur ce père, dont elle avait fait un dieu et qui n'était qu'un homme, sur elle-même, sur ce qu'elle avait voulu être et qu'elle ne serait plus jamais; elle pleura comme toute femme pleure lorsqu'un grand chagrin la déchire.

Dans les bras de Germaine elle comprit que l'amitié est douce et que ces petits mots de tendresse, que sa jeunesse heureuse avait raillés, étaient bons à entendre; elle comprit que son cœur, qu'elle avait voulu masculiniser, n'était qu'un simple cœur de femme accessible à toutes les douleurs, et longtemps, longtemps elle resta près de cette amie qui l'aimait assez pour souffrir avec elle.

XVII

Octobre ramène à Paris les écoliers; on les enferme sans pitié entre des grands murs sombres, où on leur parle de choses très ennuyeuses.

Dehors, tout les appelle, tout les tente; les derniers jours d'automne sont délicieux, c'est la prolongation de l'été; il semble que les vacances durent encore et dans l'air traînent des souvenirs qui distraient les meilleurs élèves.

Arlette n'était plus une écolière, mais elle avait conservé de sa vie de travail l'habitude de se lever à bonne heure. Et voilà qu'un matin, où le soleil brillait plus tôt que de coutume, Arlette, toute prête, chapeau sur la tête, errait dans sa chambre comme une âme en peine, regardant à chaque instant la pendule, et trouvant que les aiguilles marchaient bien lentement.

Elle avait ouvert sa fenêtre pour laisser pénétrer l'air frais qui venait du bois. Il avait plu cette nuit et le parfum qui entraînait dans la pièce lui rappelait la campagne et le manoir rose.

A Deauville, pourtant, elle avait souffert ! Pourquoi donc se souvenait-elle si souvent de ces jours douloureux ; pourquoi donc trouvait-elle un certain plaisir à penser à ces heures vécues, là-bas ; pourquoi regardait-elle, avec tant d'attention, un rayon de soleil qui mettait sur son tapis des petits points clairs et brillants, que la moindre brise déplaçait ?

Pourquoi donc fermait-elle les yeux, éblouie par le grand soleil ? pourquoi donc ce parfum qui venait du bois, ces souvenirs de Deauville, ces petits points brillants que le vent faisait danser, pourquoi tout cela lui rappelait-il une seule, une unique personne : Roger d'Arcours ?... Roger était à Deauville et au manoir rose, Roger avait dans les yeux des petits rayons de soleil qui toujours dansaient. Roger était autour d'elle, il l'entourait, il l'enveloppait de sa tendresse de grand frère, de son amitié exquise. Roger lui donnait le courage de partir, d'aller à Fontainebleau tenter près de ce père, qui voulait l'oublier, une suprême démarche.

Huit heures sonnèrent. Arlette se dirigea vers la chambre de sa mère ; là, elle apprit que Mme Davesnes avait passé une mauvaise nuit et qu'elle venait seulement de s'endormir.

Ce retard contraria Arlette, elle s'assit dans le hall, ne voulant pas partir sans prévenir sa mère. Pour elle, elle allait à Saint-Germain, déjeuner avec son amie Germaine : c'était une partie arrangée, convenue, et qu'elle ne pouvait remettre !

Mme Davesnes ne s'étonnerait pas ; depuis plusieurs jours elle était si loin de toute chose que rien ne la surprenait. Elle n'était pas malade, le médecin affirmait qu'aucun organe n'était attaqué ; pourtant, tous les matins, elle se levait plus pâle et ses cheveux blonds étaient presque blancs. Mme Davesnes semblait se préparer, tout doucement, à partir pour un pays d'où l'on ne revient jamais.

Une heure passa, Arlette s'impatienta ; livres, journaux ne l'intéressaient guère, maintenant qu'elle était décidée et certaine de son courage, elle voulait partir. Elle retourna chez sa mère, la porte de la chambre était entr'ouverte, elle entra ; les volets clos laissaient pénétrer un peu de clarté. Elle s'approcha du lit, murmura son mensonge, posa ses lèvres fraîches sur un front très chaud et s'enfuit.

Dans l'antichambre, l'attendant, miss était là.

Qui donc avait prévenu l'Anglaise, qui donc lui imposait sa présence ?

De mauvaise humeur, contrariée par tous ces retards, Arlette s'écria :

— Je vais chez mon amie Germaine, je ne vous emmène pas, miss.

Calme, l'Anglaise répondit :

— Votre mère n'aime pas que je reste quand vous sortez.

La jeune fille réfléchit quelques secondes, et conclut :

— Venez avec moi jusqu'à la gare, puis vous passerez la journée chez des amis et vous ne rentrerez que ce soir.

Miss ne discutait jamais, elle suivit Arlette. Dehors, elles marchèrent vite et ne rencontrèrent une auto qu'au milieu de l'avenue du Bois; l'Anglaise s'y engouffra, se demandant pourquoi la jeune fille n'avait pas pris la voiture de la maison; mais elle s'abstint de toute question.

Devant la gare de Lyon, l'auto s'arrêta. Vite Arlette descendit, et après un bref au revoir à miss, elle disparut dans le grand hall. Quelques minutes, l'Anglaise la suivit des yeux; puis, tranquille, sachant qu'Arlette ne pouvait faire que des choses raisonnables, de son pas lourd et lent, elle partit chez une de ses amies, mariée à un fonctionnaire de la gare, et qui habitait tout à côté.

Au milieu de la cohue des voyageurs, Arlette se renseigna; un employé lui apprit qu'un train omnibus partait pour Fontainebleau dans dix minutes. Elle résolut de le prendre. Omnibus, rapide, peu lui importait.

Elle choisit un compartiment vide, désirant être seule, et dans un coin se blottit. Le train s'en alla, emportant Arlette frissonnant de crainte et d'espoir.

D'abord elle ferma les yeux pour se recueillir, pour penser à ce qu'elle allait dire; puis une crainte s'empara d'elle : son père pouvait être absent, venu à Paris pour ses affaires. Mais non, cela c'était chose impossible. Dieu ne le permettrait pas. Et Arlette Davesnes pria ce Dieu que naguère elle n'implorait jamais. Elle le pria avec ferveur, lui demandant de l'aider de son pouvoir divin, à reconquérir ce père qu'elle avait tant aimé et qu'elle aimait encore. Elle le pria longtemps, disant les prières simples que toute petite sa mère lui avait apprises, et ces paroles douces et pieuses que ses lèvres murmuraient apaisaient son cœur, calmaient son âme que la prochaine rencontre effrayait. Et Arlette, jeune fille moderne, prononça des vieux

mots; des mots qui avaient conduit des hommes à la mort, au martyre, des mots qui avaient soulevé des peuples.

Dieu le voudra, dit-elle, puis, affirmative, ouvrant ses grands yeux clairs où brillait le rayon de la foi, elle ajouta : « Dieu le veut » et, confiante, pleine d'espoir, elle regarda la campagne qu'elle traversait.

A la suite, tel un cortège, les petits villages se succédaient, rien ne les différenciail; des maisons sans aucun style, qu'un bout de terrain entourait, peu de champs et peu de bois. Mais le train longea la Seine, et alors tout changea. Brillant, beau comme un souple ruban d'argent, le fleuve parut; il coulait calme et clair entre deux grands prés. Tout le long, les arbres s'échelonnaient, peupliers ou trembles, arbres au feuillage roux que le grand soleil faisait briller; et dans un fond très lointain, décor somptueux et magnifique, la forêt, immense tache de pourpre, merveilleuse tache d'or! Arlette regardait, ses yeux fixaient le paysage d'automne si riche en couleurs, et ses yeux se rappelaient un tout autre décor : des petites maisons que juin avait couvertes de roses, des grands pâturages verts, des vergers symétriques, des petites fermes normandes où les iris fleurissaient sur les toits.

Ce voyage d'aujourd'hui, si solitaire, lui en rappelait un autre qu'elle avait fait avec un aimable compagnon, voyage très rapide et charmant dont elle se souvenait souvent, et ce souvenir lui était très doux...

Mais, à force d'y penser, elle se rappela le grand chapeau noir, elle se rappela comme la femme qui le portait était jolie, et ce souvenir-là lui fut désagréable. Roger était son ami, elle tenait à son amitié comme à un bien précieux et nécessaire, et elle ne voulait pas qu'une autre la partageât. Arlette Davesnes trouvait qu'une amie avait le droit d'être jalouse.

Lentement, le train marchait, s'arrêtant à tous les villages et ne se pressant guère pour repartir. C'était le train omnibus avec toutes ses lenteurs. Arlette ne s'impatientait pas; plus elle approchait de Fontainebleau, plus elle sentait son émoi grandir et son courage l'abandonner. Pourtant, lorsqu'elle arriva en gare, très calme, maîtresse de ses nerfs, elle descendit et, sans aucune émotion apparente, demanda le chemin le plus court pour le Savoy Hôtel. Un tramway y conduisait, mais en suivant la grande allée bordée d'arbres il fallait à peine quelques minutes.

Arlette suivit la grande allée. Elle marchait, s'efforçant de ne pas penser, mais, malgré elle, elle cherchait les mots qu'il fallait dire. Elle craignait la pre-

mière phrase, le premier geste, le premier regard.

Devant une grande grille blanche, elle s'arrêta ; puis, sans réfléchir, vivement, elle traversa le jardin, monta les quelques marches et pénétra dans le hall, grande pièce bien installée et luxueusement fleurie ; fauteuils de cuir, petites tables pour le bridge et le thé : tout le confort moderne s'étalait là. A gauche, un bureau, derrière lequel une employée écrivait. Vers elle, Arlette se dirigea. D'une voix qu'elle voulait calme, mais qui était voilée, elle demanda :

— M. Davesnes est-il là ?

L'employée releva la tête, dévisagea la jeune fille, mais l'air comme il faut d'Arlette lui imposa, et, très poliment, elle répondit :

— Je ne crois pas, mademoiselle, M. Davesnes va au golf tous les matins, et je pense qu'il est déjà parti.

Un domestique traversait le hall, elle l'appela.

— Non, il vient de sortir, il allait au parc, d'après ce que j'ai compris.

— Merci, madame, dit Arlette, je vais essayer de le rejoindre, mais, s'il revient avant mon retour, voulez-vous le prier de m'attendre ?

Un peu curieuse, l'employée demanda :

— Qui faudra-t-il lui annoncer, mademoiselle ?

Arlette hésita un court instant, puis, d'une voix claire qui ne tremblait plus, elle répondit :

— Mlle Davesnes.

Elle sortit, suivie par les regards du personnel.

Dehors, un tramway passait ; Arlette y monta et descendit devant le château. Elle entra dans le parc, se demandant de quel côté il fallait chercher son père. Une rencontre lui semblait impossible, le hasard ne fait pas si bien les choses, et dans ce grand parc aux allées nombreuses on pouvait marcher des heures sans se joindre.

Découragée, elle suivit un chemin que de hautes futaies cachaient : elle y était seule, nul promeneur ne s'y montrait.

Elle marchait sur les feuilles mortes déjà tombées, son pied les soulevait ; c'était autour d'elle un bruissement très doux qui montait de la terre. Et, dans sa toilette de serge bleue, sous son chapeau de même teinte, les yeux tristes et las, malgré ses dix-huit ans, Arlette semblait personnifier l'automne, la saison où les rêves s'achèvent et où les cœurs se sentent vieillir.

Le chemin tournait brusquement et conduisait à la pièce d'eau. Là, marchant au soleil, plusieurs promeneurs... Arlette s'arrêta et regarda, examinant chaque silhouette, chaque groupe. Tout à coup, elle

tressaillit. Une femme de haute stature, prodigieusement blonde sous le grand jour, venait vers elle; deux hommes l'accompagnaient. L'un était M. Davesnes; l'autre, Arlette ne le connaissait pas.

Un mouvement brusque la fit se cacher dans le chemin sombre, derrière les hautes futaies; elle voulait voir sans être vue, et, tout près d'elle, de l'autre côté du buisson, les promeneurs passèrent. Arlette les suivit de loin, ne sachant que faire, n'osant aborder son père tant qu'il serait avec cette femme. A l'entrée du parc, le trio s'arrêta; hâtivement, miss Symson prit congé de M. Davesnes et, avec son autre compagnon, elle partit.

M. Davesnes les regarda s'en aller, sembla hésiter sur ce qu'il allait faire; quelques pas le conduisirent du côté de la sortie, puis il retourna et revint vers le parc. Le petit chemin que sa fille avait parcouru tout à l'heure le tenta, il s'y engagea; Arlette le suivit, et, le cœur battant d'une manière désordonnée, elle se rapprocha de son père.

Elle marchait vite; sous ses pas légers, les feuilles craquaient à peine. Tremblante, sa main se posa sur le bras de M. Davesnes. Il s'arrêta, se retourna brusquement et eut un cri de surprise.

— Arlette ! fit-il. Puis il se recula, gêné.

Entre eux passaient des souvenirs... Mais Arlette se rapprocha, ses yeux clairs étaient pleins de larmes; M. Davesnes eut un élan et ouvrit les bras.

— Père ! murmura Arlette, et, se blottissant contre lui, elle ajouta : Papa, oh ! papa !

Ces mots tendres, ces mots si doux étaient presque des reproches. M. Davesnes le comprit, son étreinte se desserra et il s'éloigna de sa fille. Silencieux, ils firent quelques pas l'un à côté de l'autre, puis, correct, presque banal, il demanda :

— Que fais-tu à Fontainebleau, Arlette ? Tu es venue avec des amies ?

— Non, père, je suis seule... Je voulais te voir.

Cette réponse si nette embarrassa M. Davesnes, et, silencieux, ils continuèrent à marcher.

Très émue, toute tremblante, Arlette désira se reposer; un banc était devant eux.

— Père, dit-elle, il faut que nous causions. Veux-tu que nous nous asseyions là ? Le chemin est solitaire, les promeneurs ne nous gêneront pas.

Résigné, le visage fermé, M. Davesnes consentit; près de sa fille, il s'assit et attendit.

A côté d'elle, Arlette posa son gros manchon de skunks, puis elle croisa ses mains gantées et, sans regarder son père, les yeux fixés sur la façade élégante du château qu'on apercevait derrière le rideau

d'arbres, elle parla avec une voix douce et tendre, que M. Davesnes ne lui connaissait pas :

— Père, voilà... je suis venue pour te dire... pour que tu saches... que nous sommes très malheureuses.

M. Davesnes eut un mouvement d'impatience ; Arlette crut qu'il allait se lever, alors elle tourna vers lui son joli visage et ses yeux le supplèrent.

— Père, il faut que tu m'écoutes.

M. Davesnes ne résista pas à cette prière, il répondit :

— Mais je t'écoute.

Arlette hésita, elle ne savait que dire, elle avait peur des mots qu'elle allait prononcer ! c'était presque la vie de sa mère qui allait se décider, et cette pensée mettait en elle un tel trouble que sa volonté défaillait.

Un coup de vent inattendu détacha quelques feuilles des arbres, elles tourbillonnèrent dans l'air, puis tombèrent lentement, les unes après les autres. Arlette frissonna. M. Davesnes lui semblait si loin d'elle qu'elle n'osait plus espérer.

— Père, reprit-elle avec énergie, je suis venue pour te demander si... vraiment... c'est chose possible... que tu songes à nous quitter pour toujours... Non, n'est-ce pas?... tu nous as trop aimées pour vouloir nous abandonner ainsi. Tu sais bien que tu es nécessaire à notre bonheur et que, sans toi, nous ne pouvons être heureuses... Père... je ne sais pas si tu as souffert depuis notre séparation, mais tu n'as pas pu souffrir autant que nous. Tu as changé de milieu, de demeure, tu n'es pas resté dans une maison où il n'y avait que des souvenirs heureux... Nous, depuis ton départ, nous avons vécu dans ce petit hôtel que tu aimais tant... nous y avons vécu comme deux pauvres femmes qu'un grand deuil vient de frapper... Nous parlions... à voix basse, dans toutes les pièces nous te cherchions... nous ne pouvions croire... que tu ne reviendrais jamais...

* ...Le soir, à l'heure où tu rentrais... autrefois, nous nous retrouvions dans le hall... l'habitude nous y ramenait toutes les deux... Nous avions des ouvrages, des livres, nous essayions de nous absorber, mais au moindre bruit nous tressaillions, nous imaginant toujours que quelqu'un mettait la clé dans la serrure, montait les marches et venait vers nous. Nous savions bien, par ton avoué, que tu ne voulais pas revenir ; pourtant... père... nous t'attendions toujours. — Mais les soirs ont passé... et nous sommes restées seules... Puis, l'autre jour, dans le

grand palais, au milieu de toutes ces robes noires, nous nous sommes revus... tu m'as regardée comme quelqu'un qui m'aimait encore... Ce regard m'a tout fait oublier, mon chagrin... mes rancunes... alors je suis venue pour te dire qu'il ne faut pas que tu nous quittes, car nous ne pouvons vivre sans toi. Père, écoute-moi, ne détourne pas ainsi la tête, tu es mon papa, je suis encore une toute petite fille, j'ai besoin de ta tendresse, de ton affection, de ta présence. Père, reviens avec nous, renonce à ce divorce, qui est une chose abominable.

Brusquement, M. Davesnes se leva. Arlette l'avait ému et il voulait résister à cette émotion qui s'emparaient de lui.

Emporté par une passion violente, jusqu'à présent il n'avait pas osé regarder derrière lui. Une femme divorcée, pensait-il pour s'absoudre, peut toujours refaire sa vie; quant à sa fille, elle était à un âge où l'on s'occupe de son propre bonheur et non pas de celui de ses parents. Et voilà qu'Arlette venait vers lui avec une voix douce, des yeux suppliants, et que tout son être semblait lui dire : « Père, sans toi, il n'y a pas de joie possible. » Tout à l'heure, quand elle parlait, s'il n'avait pas songé à miss Symson, il eût pris dans ses bras cette petite fille de dix-huit ans qui réclamait son papa. Pour résister à la tentation, il s'était levé, voulant discuter... mais voilà qu'il ne savait plus ce qu'il devait dire.

Il se mit à marcher devant le banc, de long en large; et, tout en marchant, il expliquait :

— Maintenant, Arlette, c'est trop tard, il n'y a plus rien à faire, les demandes sont signées... On ne peut détruire ces actes-là... Les avoués s'en occupent... cela ne me regarde plus... Il faut laisser aller les choses...

Arlette l'interrompit :

— Père, fit-elle, toutes ces raisons-là sont de mauvaises raisons; tu m'as écrit que je connaissais le code... alors je sais bien qu'un mot de toi, une simple lettre à ton avoué peut tout faire arrêter.

Embarrassé, M. Davesnes hésita avant de répondre.

— Je ne dis pas... mais il y a des engagements pris... des paroles données... On ne peut pas revenir là-dessus.

Arlette se leva, tout son être sembla protester.

— Père, n'avais-tu pas déjà des engagements? N'y avait-il pas entre toi et maman plus que des paroles?

M. Davesnes avait tort, il se fâcha; encore une fois ces deux caractères se heurtaient.

— Cela ne te regarde pas ! reprit-il d'une voix dure. Tu n'as pas à juger tes parents.

— Je n'en juge qu'un ! fit-elle ; l'autre, je n'oserais.

— Et cet « un », s'écria M. Davesnes en colère, c'est moi ! Et, bien que tu sois à un âge où tu ne connais rien de la vie, tu te permets non seulement d'avoir des opinions, mais encore de blâmer ton père que tu devrais avant tout respecter. Je te défends, entends-tu ? je te défends de me parler comme tu viens de le faire.

La figure d'Arlette s'éclaira, ses yeux s'emplirent de bonheur et un sourire très doux parut sur ses lèvres.

— Merci ! fit-elle ; tu m'as grondée, et cela m'a fait plaisir. J'ai retrouvé mon papa d'autrefois, celui qui m'aimait tant. Garde ton air prêt que méchant, je crois te rapporter une dictée avec beaucoup de fautes.

La grande colère de M. Davesnes s'apaisa et il sourit aussi. Tendre, Arlette vint se suspendre à son bras.

— Marchons un peu, veux-tu ? J'ai froid.

Vers le grand soleil, ils allèrent. Lui se taisait ; il était troublé, ses pensées se heurtaient, contradictoires. Arlette lui rappelait tant de choses, un passé si doux, un intérieur charmant, une femme qui l'avait aimé comme jamais plus on ne l'aimerait... L'avenir... miss Symson... Près de sa fille, il n'osait y songer...

Arlette ne parlait pas, elle devinait que ce silence lui était favorable et qu'il plaidait sa cause mieux qu'elle ne l'eût fait. M. Davesnes devait écouter son cœur, et son cœur lui rappellerait tout ce qu'Arlette n'osait dire.

Ni l'un ni l'autre ne prononcèrent le nom de Mme Davesnes, mais ce nom était entre eux.

Quittant l'ombre épaisse, ils se dirigeaient vers la grande lumière et Arlette s'imaginait, qu'au bout du sentier sombre, son père se tournerait vers elle et lui dirait avec ses bons yeux d'autrefois :

— Partons rejoindre ta mère !

Ils quittèrent le sentier, se promenèrent au soleil, mais M. Davesnes restait silencieux. Un soupir s'échappa du cœur d'Arlette, fallait-il donc encore discuter, supplier ?

Le parc était désert, nul promeneur ne se montrait ; l'heure du déjeuner avait sonné depuis longtemps. M. Davesnes n'y pensait guère. Mais Arlette avait faim, et puis elle voulait interrompre cette promenade silencieuse qui, en se prolongeant, devenait pénible.

— Père, dit la jeune fille, il est tard, une heure, je crois !

M. Davesnes tressaillit.

— Tu as un train à prendre ? demanda-t-il. Quel qu'un t'attend ?

— Non ! je suis venue toute seule... A la maison, on me croit à Saint-Germain, chez mon amie Germaine... On sait que je ne rentrerai que pour dîner.

— Alors, pourquoi t'inquiètes-tu de l'heure ?

— Mais, avoua Arlette un peu confuse, j'ai l'habitude de déjeuner et j'ai très faim.

M. Davesnes ne put s'empêcher de rire.

— Ma pauvre petite fille ! j'ai complètement oublié que midi était passé. Veux-tu venir avec moi au Savoy ! nous déjeunerons là.

Avec empressement, Arlette accepta.

Ils sortirent du parc. Une voiture passait, M. Davesnes l'arrêta ; pleine d'espoir, la jeune fille bavarda.

La forêt était jolie, mais l'automne la faisait presque trop imposante. Les feuilles d'or et de pourpre étaient d'une richesse inouïe ; c'est à peine si l'on osait fouler celles qui avaient déjà quitté les arbres. Quel merveilleux tapis ! Quel plafond admirable ! Les yeux en étaient tout éblouis !

Et M. Davesnes raconta à Arlette que, le soir, lorsque le soleil se couchait, il embrasait la forêt tout entière, le ciel avait la couleur du sang, et les arbres au feuillage roux semblaient s'immobiliser : flambeaux d'or participant à l'apothéose générale !

Devant l'hôtel moderne, la voiture les déposa. M. Davesnes fit entrer Arlette dans une petite salle à manger où une table était prête...

Pendant que son père commandait le repas, tranquillement, Arlette enlevait gants et veste ; puis elle s'approcha d'une glace, constata qu'elle était correcte, et se retourna souriante vers M. Davesnes :

— Je suis prête, et j'ai très faim...

— Moi aussi !

Ils se mirent à table et, avec appétit, dévorèrent les hors-d'œuvre ! Cette première partie du repas fut silencieuse.

Empressé, très galant, M. Davesnes servait sa fille, et Arlette souriait, Arlette était contente ; elle avait retrouvé son papa, et elle espérait que ce papa, qui la regardait si tendrement, ne la laisserait pas partir seule tout à l'heure.

Ils causèrent... comme autrefois. D'abord M. Davesnes demanda à Arlette si elle allait reprendre ses études.

Et d'une voix qui tremblait légèrement, elle répondit :

— Je ferai ce que tu voudras.

Cette soumission, à laquelle Arlette n'avait pas

habitué ses parents, étonna bien un peu M. Davesnes, mais il y vit une preuve de tendresse et, tout de suite, expliqua ce que la jeune fille devait faire : cours à la Sorbonne, leçons de musique, cultiver une voix qui promettait d'être charmante.

Et Arlette demanda des conseils. Quels cours devait-elle suivre ? A quel professeur fallait-il s'adresser ?

Sans réfléchir, M. Davesnes répondit :

— Mais ta mère a une amie qui est très bon professeur.

« Ta mère... » Ces deux mots-là mirent entre eux une ombre de tristesse.

Celle dont M. Davesnes venait de prononcer le nom était toute seule et malheureuse... C'était pour elle qu'Arlette était venue et elle n'avait pas encore osé parler d'elle.

Ils avaient fini de déjeuner, M. Davesnes alluma un cigare ; ils étaient seuls, ils pouvaient causer.

Arlette se recueillit. Les deux coudes sur la table, posant la tête sur ses mains croisées, courageuse, mais tremblant intérieurement, elle demanda :

— Père !... dis-moi, c'est fini ?... Nous n'aurons plus de chagrin !... Tu reviens avec nous ?

M. Davesnes détourna les yeux.

— Ne parlons pas de cela maintenant. Je suis content, très content de te voir, l'heure est bonne à vivre. Pourquoi veux-tu la troubler ?

Alors, avec une grande tristesse, Arlette répondit :

— Elle est bonne pour nous, mais cruelle pour d'autres !

Ne comprenant pas, M. Davesnes expliqua.

— C'est la vie, chère petite philosophe ! Tout le monde ne peut être heureux.

— Je ne pensais pas à tout le monde, père, en te disant cela ; je ne pensais qu'à une seule personne...

Père, cette personne-là est bien changée, ses jolis cheveux blonds que tu aimais tant ne sont plus !...

Père, si tu la voyais, ton cœur ne résisterait pas.

Avec un geste d'impatience, M. Davesnes fit :

— Je ne veux pas la voir !

— Pourquoi ? reprit vivement Arlette. As-tu donc peur de toi-même ? Père, crois-moi, avec nous seulement tu peux encore être heureux. Nul ne t'aimera comme nous t'aimons, nul ne t'entourera comme nous t'entourerons ; et puis, plus tard, lorsque tu seras vieux, très vieux, ne souris pas, tout arrive, tu ne t'apercevras jamais que la vieillesse est venue. Nous, nous t'aimerons toujours, tu es mon papa, tu es aussi un mari qu'on adore... Père, reviens avec nous, nous ne te parlerons pas des mauvais jours,

nous oublierons tout, tu verras comme nous saurons te faire un nouveau bonheur. Père ! père ! écoute-moi !

M. Davesnes avait quitté son cigare, et comme ses yeux devenaient brillants (la fumée parfois gêne), il les avait cachés. Sa main s'était posée sur des paupières trop lourdes, sa main voulait dissimuler l'émotion que les paroles d'Arlette avaient fait naître.

La jeune fille avait raison, ce passé qu'elle représentait n'était pas mort, ce passé-là ne s'oubliait pas ; il tenait à lui par toutes les fibres de son être, il tenait à lui par le souvenir. Il se levait, se dressait devant sa route, lui faisant comprendre qu'il y a des barrières infranchissables. Celle qui lui rappelait cela, c'était son enfant, la chair de sa chair, le fruit d'un grand amour. Cette enfant portait son nom, cette enfant réclamait son père, le voulait au foyer, parce qu'elle l'aimait. C'était son droit après tout, le cœur ne connaît pas les lois humaines.

Le divorce, cette séparation légale, lui semblait aujourd'hui presque ridicule. Oserait-il en parler à sa fille, lui rappeler qu'avoués, avocats, président, tout l'appareil judiciaire s'occupait de leur affaire ? Affaire, quand il s'agit d'amour ! Est-ce un mot qu'on ose prononcer ? Alors... alors, quelle conclusion ? Que fallait-il faire ? Si Arlette parlait encore de cette voix tendre et douce qui était la sienne maintenant, il savait bien qu'il ne résisterait pas. Il était à bout de forces et il lui fallait beaucoup de courage pour ne pas prendre sa fille dans ses bras, pour ne pas lui dire des paroles qui lui feraient un visage heureux.

Doucement, sans bruit, la porte de la salle à manger s'ouvrit. Casquette à la main, le groom de l'hôtel s'avavançait. Il venait prévenir M. Davesnes que miss Symson l'attendait pour partir au golf.

Miss Symson ! Ce nom, en cet instant où le père et la fille semblaient si près de s'entendre, était une réponse ! M. Davesnes eut un mouvement d'impatience et regarda Arlette. Elle n'avait pas bougé, seulement son visage était devenu très pâle, ses yeux fixaient son père, ses mains s'étaient croisées, suppliantes. Les yeux, les mains, priaient, et M. Davesnes comprit cette prière.

Ses regards ne quittèrent pas Arlette et, après un court silence, d'une voix tranquille, il répondit au petit groom :

— Vous direz à miss Symson que je regrette beaucoup, mais que je ne puis aller au golf... maintenant... J'irai la rejoindre, dans la soirée, dès que Mlle Davesnes sera partie.

Le petit groom s'en alla... Arlette soupira, puis sourit; c'était une victoire, mais elle comprenait que c'était une victoire dont il ne fallait pas parler.

Elle quitta la table, s'approcha de son père, l'embrassa en passant, puis alla vers la glace pour arranger une petite mèche folle qui s'était échappée de son lourd chignon. M. Davesnes avait repris son cigare, il semblait réfléchir; puis, tout à coup des manda :

— Quel train comptes-tu prendre, Arlette ?

— Celui que tu voudras, père.

Les sourcils froncés, grondant presque, M. Davesnes reprit :

— Je n'aime pas à te voir voyager seule; je vais être inquiet toute la soirée.

D'un bond, Arlette fut près de son père : elle lui mit les bras autour du cou et, charmante, murmura :

— Il y aurait un moyen qui arrangerait tout et qui t'empêcherait d'être inquiet.

— Lequel ?

— Si tu m'accompagnais !

M. Davesnes se leva brusquement :

— Non, Arlette, non, ce n'est pas possible !

Mais, comme les grands yeux clairs s'emplissaient de larmes, bien vite il ajouta :

— Comprends donc, ma petite fille, qu'il y a des choses qui ne peuvent pas s'arranger... tout de suite... Je te promets, entends-tu, que bientôt j'irai te retrouver... que le divorce ne sera pas prononcé et que dans quelques mois... quelques semaines, peut-être, nous reprendrons tous les trois la vie d'autrefois... Je te promets, tu as confiance en moi ?

Dans les bras de son père, pleurant presque, Arlette murmura :

— Oui, j'ai confiance en toi, mais j'ai peur, horriblement peur qu'on t'empêche de tenir ta promesse; déjà, une fois, on t'a pris à nous, alors on peut te prendre encore.

— Non, sois tranquille, ma chérie. Autrefois, en m'en allant, je croyais ne briser qu'un cœur, je croyais, pardonne-moi, que ma fille était incapable de souffrir. Mais je t'ai vue pleurer, Arlette, et un papa ne résiste pas aux larmes de son enfant. Va, aie confiance, crois-moi, je reviendrai.

Ils se regardèrent longuement, leurs yeux échangeant des promesses qui valaient mieux que des paroles.

— Alors, murmura Arlette d'une voix plaintive, je m'en irai toute seule.

En l'embrassant, M. Davesnes répondit :

— Oui, et tu ne partiras pas tard, je ne veux pas

que tu rentres à la nuit. Dès que tu seras arrivée, tu m'enverras une dépêche.

— J'obéirais, fit-elle, cela me semble si bon de t'obéir!

— Comme tu as changé, Arlette! reprit M. Davesnes en souriant.

Sérieuse, d'une voix grave, la jeune fille répondit :

— J'ai beaucoup souffert.

Ils quittèrent le Savoy, M. Davesnes donnait le bras à sa fille; ils allaient lentement, l'hôtel était tout près de la gare et ni l'un ni l'autre n'avait le désir d'arriver. Ils aimaient la grande avenue silencieuse qu'Arlette avait parcourue seule, le matin, avec un pauvre cœur plein d'angoisses.

— Je craignais, racontait-elle, de ne pas te rencontrer, Fontainebleau est si grand! Et puis j'avais peur de te retrouver avec ton visage de Deauville, ce visage qui n'était pas le tien et qui faisait de toi un monsieur que je ne connaissais guère. A celui-là, je n'aurais pas osé parler de notre peine, il n'aurait jamais su combien nous étions malheureuses; mon orgueil me défendait de le lui dire, et j'avais raison, car je crois que ce monsieur-là ne m'eût pas comprise.

— Peut-être, murmura M. Davesnes un peu honteux.

— Mais, reprit Arlette avec joie, lorsque nous nous sommes rencontrés, tout a été oublié. Tu as ouvert tes bras, et il m'a semblé que j'attendais ce geste-là. Tu ne pouvais en faire aucun autre, et pourtant je tremblais que tu ne le fisses pas. Père, je crois que nous ne savions pas comment nous nous aimions.

— Ma chère grande fille! fit M. Davesnes avec tendresse.

Ils étaient arrivés à la gare, ils la traversèrent rapidement et gagnèrent le quai. Le train était signalé, dans quelques minutes Arlette serait partie.

Il était près de quatre heures, le soleil commençait à rougir le ciel, bientôt cette belle journée d'automne serait terminée.

Bruyante, sifflante, trépidante, la locomotive apparut. Alors Arlette se pencha sur son père et, très vite, lui demanda :

— Dans combien de temps nous reviens-tu?

— Je ne sais pas.

Oh! je t'en prie, fixe une date! huit jours, quinze jours, ne fais pas l'attente trop longue.

M. Davesnes hésitait... mais le train entra en gare, Arlette allait monter, il fallait qu'elle partît

avec un visage joyeux et les grands yeux clairs étaient très anxieux. Comment ferait-il ? aurait-il jamais le courage de rompre ! il ne savait ; mais, ce soir, il voulait que sa fille fût heureuse. Alors il répondit :

- Soit, dans quinze jours.
- C'est promis ? fit-elle gravement.
- C'est promis, balbutia-t-il.

Une dernière étreinte, une portière qu'on fermait, un visage qui souriait, un geste de la main, puis le train s'en allait ; vite, vite, il emportait la chère silhouette, il emportait celle qui donnait tous les courages. Et préoccupé, subitement vieilli, la tête basse, M. Davesnes regagna le Savoy-Hôtel.

Dans le train qui l'emmenait vers Paris, Arlette était heureuse ; elle regardait la forêt, la trouvant plus belle que le matin ; à ces feuillages d'or, il faut un ciel de feu, et ce soir-là le ciel semblait être le reflet de quelque immense incendie.

Le soleil allait bientôt disparaître ; avant de s'en aller il embrasait la terre, prodige de lumière qui mettait sur toutes choses des rayons presque roses, Et Arlette sentait que dans son cœur un rayon de cette couleur s'était glissé.

Confiante en l'avenir, espérant un bonheur proche, quand le soleil disparut, pour en garder la radieuse vision, Arlette ferma les yeux et jusqu'à Paris ne les rouvrit plus.

XVIII

Quinze jours sont longs parfois à vivre ! Arlette Davesnes avait quitté Fontainebleau avec un cœur plein d'espoirs, mais ces espoirs-là bien vite s'envolèrent. Aucun mot n'était venu rassurer la jeune fille, M. Davesnes n'avait pas répondu aux lettres tendres et affectueuses que chaque jour elle avait envoyées ; et, pourtant, malgré ce silence qui l'inquiétait affreusement, elle croyait elle voulait croire que son père rentrerait.

A Roger d'Arcours, elle avait caché sa visite à Fontainebleau. Non pas qu'elle voulût avoir un secret pour cet ami très bon ; mais, si M. Davesnes retardait son retour, si le divorce était prononcé, elle ne voulait avouer à personne que son père avait manqué à sa parole.

Et, tristes et longs, les jours ont passé, Mme Davesnes les a vécus avec indifférence, rien ne l'émeut plus. De l'avoué, du divorce, on avait peu de nouvelles, quelques lettres confuses auxquelles les deux

femmes ne comprenaient rien. L'une et l'autre ne parlaient guère, leurs pensées étaient si différentes qu'elles n'osaient se les communiquer.

Condamnée pour tout le monde, la porte ne s'ouvrait que pour Roger d'Arcours, qui venait chaque soir, vers six heures. Il arrivait avec un bouquet ou un livre nouveau. Mme Davesnes recevait fleurs et livre avec un sourire triste qui faisait comprendre, mieux que n'importe quelle parole, que cette femme avait au cœur une blessure dont elle ne guérirait pas.

Roger causait. De Paris et de ses potins il ne parlait pas, devinant que ces deux femmes voulaient oublier le monde qui, momentanément, s'occupait beaucoup d'elles. Avec Arlette il discutait mille choses et, étonnée, la jeune fille s'apercevait qu'ils avaient les mêmes goûts et les mêmes idées.

Un soir, elle ne put s'empêcher de le lui dire :

— Monsieur d'Arcours, je me rends compte, tous les jours, que je vous connaissais très mal. Autrefois, nous nous disputions toujours, nous semblions ne pas avoir une pensée commune et maintenant c'est tout le contraire.

— Regrettez-vous ce temps-là, mademoiselle Arlette ? demanda Roger d'Arcours.

Très tristement la jeune fille avait répondu :

— Non, je finis par croire que les femmes n'ont pas été créées pour le combat ; celles qui sont obligées de lutter, toute une vie, doivent bien souffrir.

Silencieuse, les yeux mi-clos, Mme Davesnes avait écouté la conversation ; lorsqu'Arlette s'éloigna pour donner un ordre, elle se redressa dans son fauteuil et, posant sa main sur le bras de Roger, elle lui dit très simplement :

— Mon ami, si Arlette perdait un jour sa maman... tout peut arriver... elle ne resterait pas seule... vous... vous la consoleriez mieux que personne, car vous l'avez comprise depuis longtemps.

Et sans détour, ses yeux aux petites taches d'or grands ouverts, Roger avait répondu :

— Je l'ai comprise, parce que je l'aime.

Cet aveu fut une joie pour Mme Davesnes, joie mêlée de tristesse, mais joie apaisante, car elle calmait son cœur maternel, ce pauvre cœur qui n'avait plus le courage de vivre.

— Pourquoi ne lui parlez-vous pas ? demanda-t-elle.

Alors, très pitoyable, Roger dit :

— Elle a peur de l'amour ; elle sait qu'il fait beaucoup souffrir ; elle ne veut pas aimer celui qu'elle épousera.

Un silence douloureux suivit cette réponse. Arlette rentra, et, ce soir-là, Roger s'en alla plus tôt que de coutume.

Le quinzième jour arriva, Arlette se leva de grand matin, et dès qu'elle fut prête, sortit avec miss. Il était à peine huit heures, il faisait sombre et gris; l'Anglaise grognait, mais la jeune fille ne l'écoutait guère. Elles prirent, à l'entrée de l'avenue du Bois, le métropolitain; de très mauvaise humeur, miss suivait, trouvant ridicule cette nouvelle fantaisie de la jeune fille. L'auto était à l'hôtel, ne servant à personne, pourquoi donc Arlette ne l'avait-elle pas commandée? Dans la maison, depuis le départ de M. Davesnes, décidément rien ne marchait. Et, enfoncée dans son coin, le visage boudeur, l'Anglaise, qui aimait avant tout ses aises, pensait que ce matin elle avait dû avaler son café au lait en dix minutes. Était-ce permis?

Elles descendirent à Montmartre. Le quartier était peuplé, miss le jugea vulgaire. Avenue du Bois, on dormait encore; les gens riches se lèvent tard. Ici, tout un peuple était déjà dans la rue. Chanson aux lèvres, se disputant parfois, les enfants allaient à l'école; les fournisseurs avaient leur étalage fait, et, venant des Halles, les petites voitures commençaient à arriver.

Les deux femmes croisèrent une marchande qui portait un panier rempli de chrysanthèmes, c'étaient des chrysanthèmes simples et bon marché, dont la couleur était merveilleuse. Arlette eut un regard pour le joli panier; accorte, la femme proposa ses fleurs, et voyant là un présage Arlette se décida. Elle acheta les grosses bottes nouées par un lien d'osier, elle en emplit les bras de miss et elle-même s'en réserva la plus lourde part; puis elle prit des violettes de Paris qui embaumaient, et laissant le panier presque vide, elle s'en alla vers la grande basilique blanche. Dans le funiculaire seulement, l'Anglaise comprit où elles allaient et cela la surprit, Arlette ne l'avait pas habituée à ces visites pieuses.

Elles entrèrent dans le sanctuaire presque désert à cette heure matinale; une messe commençait au maître-autel, Arlette s'en approcha, miss suivit.

Après avoir posé leurs fleurs sur des chaises à côté d'elles, les deux femmes s'agenouillèrent. Miss murmura une prière avec un cœur qui n'avait rien à demander; les deux mains jointes, les yeux clos, avec une ferveur qu'elle n'avait jamais eue, Arlette pria, et dans cette église silencieuse

sombre, où aucun bruit ne venait distraire, elle pria bien.

La messe terminée, miss se leva, mais Arlette, toujours à genoux, ne bougea pas. Quelque chose la retenait sur ce prie-Dieu devant ce maître-autel; elle croyait que sa prière n'avait pas été assez fervente et elle craignait que Dieu ne l'exaucât pas. Pour reconstituer leur foyer, pour ramener ce père qui l'avait fui, elle ne pouvait plus rien; alors à Celui qui pouvait tout, elle s'adressait, car seule la puissance divine n'a pas de limites.

Et sur ce prie-Dieu, dans cette grande église à l'édification de laquelle tout un peuple a contribué, Arlette se souvenait, pour les regretter amèrement, de ses railleries de jadis. Elle se souvenait que, lorsque sa mère allait prier dans quelque chapelle privilégiée, elle restait à la porte, ayant un sourire indulgent et sceptique pour tous ceux qui pénétraient dans le sanctuaire.

Heureuse, Arlette n'avait jamais éprouvé le besoin de remercier Dieu de son bonheur, et voilà que la douleur et le chagrin la jetaient, elle aussi, au pied de ces autels, avec des mains jointes et des prières plein le cœur.

Dieu est tendresse, bonté, charité; Dieu pardonnait qu'Arlette l'eût oublié.

Calme, avec l'espoir d'être exaucée, elle se releva; miss quitta sa chaise avec un soupir d'aise. Cette station dans l'église mal chauffée l'avait ennuyée. Elle prit les fleurs et suivit la jeune fille qui, lentement, quittait le sanctuaire. Au haut des marches, Arlette s'arrêta. Le ciel, toujours gris, rendait Paris sombre, un vent glacé la fit frissonner.

— Il fait froid, dit l'Anglaise: c'est un vrai jour de Toussaint.

— Et nous en avons les fleurs, répondit la jeune fille tout en descendant.

— Ce sont des fleurs tristes, reprit miss, des fleurs de cimetière.

— Peut-être, mais elles sont aussi l'emblème du souvenir. A la fête des morts, qui donc oublie d'en apporter quelques-unes à ceux qui sont partis?

— Je ne comprends pas, s'écria l'Anglaise. N'avez-vous pas acheté tous ces bouquets pour la maison?

Arlette ne donna aucune explication.

Elles descendirent à pied, et plusieurs fois la jeune fille se retourna pour voir la grande basilique blanche qui domine Paris.

De retour boulevard Flandrin, Arlette emplit tous

les vases de la maison; dans le plus petit coin, elle mit des fleurs; et les chrysanthèmes jaunes, roux, blancs, égayèrent les pièces. Un parfum âcre se répandit, parfum qui sentait l'automne, parfum qui rappelait à Arlette le parc de Fontainebleau, les feuilles mortes, l'odeur que la forêt avait ce jour-là.

Dans le bureau de son père, pièce où personne n'entrerait plus, elle mit un gros bouquet de violettes, puis vérifia si toute chose était à la place que l'absent aimait. La petite pendule de marbre blanc au son grêle, était arrêtée; elle la remonta, mit sur la table les revues, les journaux que son père préférait; et dans les fauteuils arrangea les coussins qui, droits et impeccables, montraient que cette pièce n'était plus habitée.

Tout étant prêt, elle alla voir sa mère et la trouva travaillant à un ouvrage de broderie. Arlette s'assit près d'elle et elles essayèrent de causer.

— Maman, que comptes-tu faire cet après-midi? demanda la jeune fille.

— Pas grand'chose, répondit Mme Davesnes avec lassitude; je dois passer chez l'avoué; mais je remets toujours ces visites.

— Et tu as raison, rien ne presse...

Mme Davesnes posa son ouvrage, regarda sa fille et lentement répondit :

— Les jours passent, Arlette; bientôt, entre ton père et moi, tout sera fini... Je ne puis m'habituer à cette idée-là...

Arlette se rapprocha de sa mère.

— Maman, ne pense pas à cela, tu te fais du mal, et puis tout ne sera pas fini... Le divorce est une loi humaine que ni toi, ni moi, nous n'acceptons.

— Oui, mais un autre l'accepte, un autre l'exige, et je lui obéis. Arlette, j'ai eu tort, j'aurais dû lutter.

— Maman chérie... tu as bien agi; ce que tu as fait, tu devais le faire; il ne fallait pas qu'il y eût entre vous la moindre rancune... Ainsi père ne peut rien te reprocher. Plus tard, j'en suis certaine, il te demandera pardon de t'avoir fait souffrir. Maman, je t'en prie, tache d'avoir encore quelques jours de courage.

Mme Davesnes reprit sa broderie et murmura :

— Pourquoi faire?

Puis elle demanda :

— Et après ces quelques jours?

Arlette ne répondit pas. Pourrait-elle dire ce qu'elle osait espérer aujourd'hui même?... Non, car son attente lui paraissait folle... Une promesse, ce n'est pas grand'chose; on y manque tous les jours et personne ne s'en étonne.

L'heure du déjeuner sonna; ce repas ressembla à tous les autres, mais il parut à Arlette plus long que d'habitude. Elle était agitée, nerveuse; une porte qu'on ferma un peu fort la faisait tressaillir; elle écoutait le moindre bruit et s'impatientait de voir le domestique tourner autour de la table.

Le déjeuner fini, elles allèrent dans le hall; Arlette prit une revue qu'elle feuilleta pour se donner une contenance. Après un long silence, Mme Davesnes demanda à sa fille si elle voulait venir faire avec elle quelques courses indispensables.

Arlette refusa; elle était sortie le matin.

Mme Davesnes ne discuta pas, tout lui était indifférent. Elle s'habilla et s'en alla seule.

Dès que sa mère fut partie, Arlette se retira dans sa chambre et s'installa près de la fenêtre qui donnait sur le boulevard. De là, elle voyait la grille du jardin de l'hôtel et personne ne pouvait entrer sans qu'elle s'en aperçût. Dédaignant livres, ouvrage, elle attendit.

Autos, voitures, piétons passèrent, personne ne s'arrêta; les heures s'enfuirent, mais Arlette ne bougea pas. Elle n'osait quitter cette fenêtre, comprenant qu'avec le jour son bel espoir s'en irait. Et elle resta là, jusqu'à ce que la nuit fût venue, jusqu'à ce qu'elle ne distinguât plus la grille du petit jardin.

Quand il fit très sombre, elle se leva; les membres engourdis, les yeux mi-clos, elle fit quelques pas dans sa chambre; puis, brisée, se jeta sur son lit, cacha sa tête dans l'oreiller, et là, à bout de forces, elle pleura. Une rage folle, une grande colère la fit se redresser, avec des allures de démente, elle tourna le bouton électrique et ce geste emplît sa chambre de lumière.

Alors elle se précipita vers une grande photographie qui représentait M. Davesnes, et sans réfléchir, sans même l'avoir regardée, elle la déchira en plusieurs morceaux. Cela fait, plus calme, elle s'inquiéta de l'heure. Six heures. Mme Davesnes devait être rentrée, Roger ne tarderait pas.

Elle baigna ses yeux qui étaient très rouges, arrangea ses cheveux, puis se dirigea vers le hall. Comme elle y pénétrait, Mme Davesnes le traversait.

— Toutes mes courses sont faites, dit-elle, j'ai même été chez l'avoué...

— Et ? fit vivement Arlette.

— Je ne l'ai pas rencontré, son premier clerc n'a pas du tout l'air au courant; il a prétendu qu'il croyait l'affaire reportée à quelques semaines, et comme j'insistais, il a terminé en disant que M^e Nary, seul, s'occupait de ce divorce et qu'il ne

savait rien. Alors, ajouta-t-elle avec un soupir, il faudra que j'y retourne.

Un sentiment joyeux se glissa dans le cœur d'Arlette.

— Maman ! s'écria-t-elle d'une voix où passait du bonheur, va vite te déshabiller, mets cette robe blanche que j'aime tant et qui te va si bien ; fais-toi belle.

Mme Davesnes ne partagea pas sa joie.

— Me faire belle, mais pour qui, ma chérie ?

— Pour ta fille, d'abord, et puis pour Roger qui, tout à l'heure, va arriver, nous le garderons à dîner, tu veux bien ?

— Si cela te fait plaisir, répondit Mme Davesnes en s'en allant vers sa chambre.

Près de la table ronde, Arlette s'installa. La lampe, avec l'abat-jour rose, éclairait joliment le coin du hall, un gros bouquet de violettes le parfumait. Les mains croisées, la jeune fille attendit. Tout bas, elle se répétait cette phrase que sa mère n'avait pas comprise : « L'affaire reportée à quelques semaines, tant de choses pouvaient arriver !... »

Enfin, Roger parut ; il venait plus tard que de coutume, une longue plaidoirie en était la cause. Près d'Arlette, il s'installa et, tout de suite, remarqua que la jeune fille avait un visage étrange. Les grands yeux étaient cernés et brillants ; ces yeux-là avaient pleuré ; mais les lèvres souriaient. Il s'inquiéta de ce qu'Arlette avait fait. Elle raconta sa visite matinale à Montmartre, et son retour avec les bras pleins de chrysanthèmes ; mais elle ne parla pas de l'attente près de la fenêtre.

Mme Davesnes revint ; pour faire plaisir à sa fille elle avait mis la toilette qui la faisait charmante. Arlette l'admira, mais avec peine constata que les cheveux de sa mère étaient de la couleur de sa robe.

Près de sa fille, elle s'assit ; et, comme Arlette lui tendait son ouvrage, elle dit :

— Non, je n'ai pas envie de travailler ; ce soir, mes yeux me font un peu mal.

— Maman, fit la jeune fille tendrement, éloigne-toi de la lumière, mets-toi dans l'ombre, ferme les paupières et ne te crois pas obligée de causer avec nous. M. d'Arcours et moi, nous avons toujours beaucoup de choses à nous dire.

Mme Davesnes obéit ; dans un grand fauteuil, près de la cheminée, elle s'installa.

— Monsieur d'Arcours, s'écria Arlette, vous savez que vous dînez avec nous.

Et comme le jeune homme faisait un geste négatif, bien vite, elle ajouta :

— Oh ! ne me refusez pas ; même si vous étiez invité à quelque soirée très amusante, pour me faire plaisir, n'y allez pas. Plus bas, elle avoua : Ce soir, j'ai besoin de votre amitié.

— Des camarades m'attendent, répondit M. d'Arcours embarrassé, il faudrait les prévenir.

— Le téléphone est là, vous pouvez être souffrant.

— Je ne suis jamais malade.

— Eh bien ! dites-leur que... que ce soir... un ami, absent depuis longtemps, vient vous voir et que vous ne voulez pas, que vous ne pouvez guère manquer sa visite...

Arlette souriait, mais sa voix tremblait, M. d'Arcours la regarda, puis, sans rien dire, alla vers le téléphone.

— Allô ! mademoiselle, le 538-76.

— Allô ! c'est le 538-76. Bien. M. Darloy n'est pas rentré... Voudriez-vous le prévenir, dès son retour, que M. d'Arcours ne viendra pas ce soir... Un ami qu'il n'attendait pas est arrivé chez lui... Très bien ! je vous remercie.

Lorsque le récepteur fut raccroché, Arlette tendit la main au jeune homme.

— Vous êtes le plus gentil des amis.

— Et vous, vous êtes l'ami ; vous revenez de voyage, monsieur, sous quel nom ?

De son coin sombre, Mme Davesnes, qui avait suivi toute cette scène, dit à sa fille :

— Arlette, tu deviens très exigeante : et vous, Roger, vous avez tort de tout lui sacrifier. Arlette, l'amitié ne doit pas être égoïste, il ne faut pas qu'un seul se dévoue.

— Maman, dit la jeune fille gaiement, sois tranquille ; tout ce que M. d'Arcours fait pour nous est inscrit sur un grand livre et un jour viendra où, j'espère, nous pourrons nous acquitter ; pourtant je souhaite que ce jour-là arrive le plus tard possible.

— Pourquoi ? demanda Roger.

— C'est surtout, fit Arlette, lorsque le malheur approche qu'on a besoin d'affection ; le bonheur se passe très facilement de témoignages de tendresse.

— Mais, petite mademoiselle, répondit M. d'Arcours, un peu ému, il y a des amitiés auxquelles on tient tant que le bonheur, sans elles, ne serait plus le bonheur.

— C'est vrai, reprit Arlette lentement, je n'entrevois pas de jours heureux sans vous, tout près de nous. Quand on a été l'ami des mauvaises heures, on doit rester l'ami des heures de joie ; n'est-ce pas, maman ?

— Les heures de joie, ma chérie, pour moi, je n'y

crois plus, mais j'espère que tu en connaîtras de très belles et que, ce jour-là, Roger sera tout près de toi.

L'émotion de Mme Davesnes était si communicative que Roger d'Arcours sentit sa gorge se serrer; parler lui eût été impossible. Alors il prit une cigarette et l'alluma.

Arlette aussi était un peu émue, mais elle ne voulut pas le laisser voir; nerveuse, trop gaie, elle sailla :

— Je te promets, maman, que notre ami sera mon premier témoin si je suis assez sotte pour me marier; je te promets encore de l'ennuyer toute ma vie. Voilà ce que mon amitié lui donnera.

A cette boutade succéda un silence. Roger s'occupa de sa cigarette; dans son coin, Mme Davesnes ne bougeait pas et Arlette regardait la pendule; sept heures allaient sonner.

Sept heures! comme il était déjà tard; celui qu'elle attendait ne se pressait guère d'arriver; s'il n'était pas là, avant le dîner, il ne viendrait plus. Le grand espoir d'Arlette s'en alla.

Cet espoir, qu'une phrase de sa mère avait fait naître, lui paraissait fou; rien ne le justifiait. Son père ne rentrerait pas ainsi, sans prévenir; et puis celle qui était là-bas, celle qui lui avait fait tout quitter pour la suivre ne consentirait jamais à ce départ. Lorsque M. Davesnes avait promis, il était sincère; mais depuis quinze jours miss Symson avait dû tout tenter pour lui faire oublier sa promesse, et lui, naturellement, l'avait oubliée. C'était fini, fini, jamais M. Davesnes ne reviendrait.

Cette conclusion bouleversa tellement Arlette que, pour dissimuler son émotion, elle se leva et se dirigea vers un gros bouquet de chrysanthèmes qu'elle s'appliqua à défaire. Roger d'Arcours la regardait, se demandant avec anxiété si c'était la conversation qu'ils avaient eue tout à l'heure qui rendait la jeune fille silencieuse.

Tout à coup, un bruit les fit tressaillir, quelqu'un secouait la porte d'entrée. (Le hall donnait directement sur le vestibule, ce qui permettait d'entendre.) Tous les trois se regardèrent, Mme Davesnes et Roger d'Arcours quittèrent leur siège et attendirent. Arlette garda les chrysanthèmes qu'elle avait à la main et tout son être trembla. La porte céda, et doucement, celui qui l'avait ouverte la referma; puis, lentement, si lentement que ceux qui étaient dans le hall crurent qu'ils vivaient une éternité, la personne monta les quelques marches; réguliers, on entendait ses pas. Dans le vestibule, elle se

dévêtit ; toutes ces choses furent devinées par ceux qui attendaient ; puis, avant de soulever la tapisserie qui séparait le hall, cette personne eut encore une longue hésitation ; mais enfin la tapisserie bougea et, dans l'ombre, M. Davesnes parut.

Arlette eut un grand cri ; oubliant ses doutes et son angoisse, vers lui, elle se précipita.

— Papa, papa, fit-elle, je savais bien que tu revierdrais !

Et follement, toute tremblante, elle embrassa son père. Mais cette première étreinte fut courte ; là-bas, près de la petite table, défaillante, se demandant la raison de ce retour, Mme Davesnes attendait.

Arlette conduisit son père vers celle qui n'osait bouger et qui regardait, sans comprendre, ce groupe.

— Maman, fit la jeune fille avec une voix claire, père revient ; il me l'avait promis, je l'attendais. C'est fini, fini, il ne nous quittera plus.

Les mains de Mme Davesnes se levèrent ; elle les croisa suppliantes, et sans force, brisée par cette grande joie, ne pouvant y croire, elle demanda :

— Est-ce vrai... ce que dit notre fille ?

Et comme, très ému, M. Davesnes ne répondait pas, elle ajouta :

— Si ce n'est que pour un soir, il faut avoir la charité de nous quitter tout de suite...

M. Davesnes eut une légère hésitation ; mais, comme Arlette le regardait, il prit dans ses bras la pauvre femme et, tout bas, près des jolis cheveux blancs, murmura quelques mots.

Arlette s'éloigna et se rapprocha de Roger que M. Davesnes n'avait pas encore vu.

— Venez, lui dit-elle, il faut les laisser ensemble, ils n'ont plus besoin de nous.

Sans bruit, ils quittèrent le hall et allèrent dans le bureau.

En y entrant, Roger proposa :

— Si je vous quittais, mademoiselle Arlette, qu'en pensez-vous ?

— Que vous seriez ridicule et que ce serait très vilain de votre part ; eux, n'ont peut-être pas besoin de vous, mais moi je ne puis m'en passer. Que deviendrais-je, si vous n'étiez pas là ? Je serais toute seule dans ce bureau. à penser aux souffrances d'hier, à craindre celles de demain. Les grandes joies ont aussi leurs tristesses ; ce bonheur d'aujourd'hui, continuera-t-il ?

Roger s'étonne :

— Est-ce vous qui parlez ainsi, vous qui avez tous les courages ?

— Il y a des jours où l'on est las.

— Oui, mais à votre âge, ce n'est pas permis, et ce soir, je n'en comprends guère la raison.

— Moi non plus.

— Si nous cherchions ensemble ?

— Nous ne trouverions pas.

— Croyez-vous ?

— Mais oui, le cœur a des secrets qu'il ne veut pas qu'on devine.

— Je ne voulais pas l'interroger...

Presque gaiement, Arlette s'écria :

— Je suis ridicule, père est revenu, nous sommes heureuses.

Heureuses ! Ce mot amena des larmes dans les yeux clairs de la jeune fille ; et comme Roger la regardait étonné, elle expliqua :

— J'ai attendu père toute la journée : quand il est arrivé, je ne l'espérais plus ; ce bonheur m'a surprise et me fait pleurer. Ce sont des larmes de joie, mon ami, croyez-le.

Les yeux fixés sur le joli visage, qui avait ce soir-là une expression très douce, Roger reprit :

— Ce sont des larmes de joie...

Et, jusqu'à ce que le domestique vint les prévenir qu'on les attendait pour dîner, ils ne se parlèrent plus.

XIX

Dans l'hôtel du boulevard Flandrin, la vie sembla reprendre son cours normal : absorbé par ses affaires, M. Davesnes passait peu de temps chez lui ; souvent il ne venait pas déjeuner et le soir rentrait fort tard. Près de sa femme et de sa fille, il s'efforçait d'être gai, mais toutes deux s'apercevaient bien que cette gaieté n'était pas naturelle. Elles entouraient M. Davesnes d'affection, Arlette était pour lui ce qu'elle n'avait jamais été ; elle avait compris que sa tâche n'était pas finie, et que, dans l'ombre, quelqu'un cherchait à reprendre à sa femme et à sa fille ce mari, ce père, qui leur était revenu. Il fallait encore lutter.

Chaque jour, Arlette s'efforçait de montrer à M. Davesnes qu'avec lui le bonheur était rentré dans la maison.

Dès qu'il était là, elle riait et chantait ; pour lui, elle emplissait de fleurs toutes les pièces ; puis, pensant aux plus petites choses, chaque matin elle s'inquiétait des repas, discutait avec la cuisinière les plats favoris de son père et était tout heureuse lorsque celui-ci faisait un compliment.

Elle rangeait elle-même le bureau, classait tous les papiers, faisait des dossiers. Un jour, son père lui demanda un renseignement; elle le donna si clair, si précis, que M. Davesnes prit l'habitude de lui confier chaque matin ses lettres d'affaires.

Tendre et affectueuse, ayant complètement pardonné, Mme Davesnes n'avait pour son mari que de douces paroles, mais lui, près de sa femme, était très gêné, et fuyait tout tête-à-tête. Entre eux, il voulait toujours Arlette et la réclamait dès qu'elle s'éloignait. Grâce à la jeune fille, les repas étaient animés; elle parlait, parlait, ne voulant pas que le silence permit aux pensées de voyager.

Arlette avait toujours quelque chose à dire, et puis, deux fois par semaine, Roger venait l'aider. Lui aussi avait compris que la tâche d'Arlette n'était pas terminée, et son amitié s'efforçait d'être utile à la jeune fille.

Lorsqu'ils étaient ensemble, ils ne parlaient que de M. et de Mme Davesnes; Arlette disait ses espoirs et aussi ses inquiétudes. Elle racontait que, chaque jour, dans le courrier de son père, une enveloppe bleue, toujours pareille, se glissait. Le hasard lui avait appris que cette lettre venait de Fontainebleau; l'Américaine n'abandonnait donc pas la lutte. A Roger, seul, elle pouvait tout dire et cela lui semblait très doux. Roger l'écoutait avec des yeux pleins de pitié, Roger lui disait de gentilles paroles qui lui faisaient du bien.

Un soir, après le dîner, M. Davesnes, qui paraissait plus sombre que de coutume, annonça qu'il travaillerait une partie de la nuit; une affaire, très ennuyeuse, réclamait tout son temps. Après un rapide bonsoir, il quitta le hall.

Inquiètes, la mère et la fille se regardèrent, se demandant quelles graves préoccupations rendaient M. Davesnes soucieux. Pendant le repas, Arlette lui avait posé plusieurs questions, il y avait à peine répondu; de temps à autre, d'un geste nerveux, sa main rejetait ses cheveux. Il souffrait de la tête depuis le matin.

— Tu devrais te reposer, tu travailles trop, avait dit Mme Davesnes.

Et les affaires! Ce mot répond à tout.

Seules, dans le hall, les deux femmes prirent des livres.

La soirée passa; comme dix heures sonnaient. Mme Davesnes posa sur la table le roman qu'elle n'avait guère lu, embrassa sa fille et se dirigea vers sa chambre sans entrer dans le bureau de son mari.

M. Davesnes avait recommandé qu'on ne le dérangeât pas.

Pensive, Arlette resta dans le hall un court instant, puis elle se leva, tourna le commutateur.

Immédiatement, autour d'elle tout devint sombre; mais, à travers les vitraux, la lune éclairait un peu la grande pièce. Arlette regarda cette lumière qui venait de si loin, et s'en alla.

Lorsqu'elle eut levé la lourde tapisserie, elle se trouva devant la porte du bureau de son père, et devant cette porte, elle hésita. La défense était formelle; mais, parfois encore, elle n'aimait pas à obéir! Doucement, d'une main qui tremblait un peu, elle ouvrit.

Devant son bureau, M. Davesnes écrivait; il ne pouvait voir sa fille et il ne l'entendit pas. Alors, sur la pointe des pieds, Arlette s'avança et, lorsqu'elle fut tout près de lui, l'embrassa.

— Bonsoir, papa, fit-elle tendrement, ne te fâche pas, mais je n'ai guère envie de dormir. J'allais lire dans ma chambre, ne veux-tu pas me permettre de rester à côté de toi?

M. Davesnes eut un geste de mauvaise humeur; alors, bien vite, Arlette ajouta :

— Ne réponds pas encore, écoute-moi. Tu as un bon feu; sur la cheminée il y a un bouquet qui embaume; la pauvre mendiante qui t'implore n'a chez elle ni feu, ni fleurs.

— Eh bien ! fit M. Davesnes nerveusement, reste; mais surtout ne parle pas, je ne veux pas me souvenir que tu es là.

Heureuse de la permission, bien vite, Arlette s'installa. Elle prit une chaise basse, se mit tout près de la cheminée, ouvrit son livre et feignit de lire.

M. Davesnes continua à écrire et, dans la pièce, on n'entendit plus que le grincement de la plume sur le papier. Un instant, M. Davesnes s'arrêta; voyant sur le coin de son bureau le courrier du soir qu'il n'avait pas touché, il dit à Arlette :

— Ouvre ces lettres, et classe-moi celles qui nécessitent une réponse immédiate.

Silencieuse, la jeune fille étendit le bras et prit le plateau qui contenait le courrier.

— Tu as compris ? demanda M. Davesnes tout en se remettant à écrire.

Arlette ne répondit pas.

— Eh bien ! reprit-il avec impatience, dors-tu, ne m'entends-tu pas ?

Alors, avec un beau rire, la jeune fille s'écria :

— Tu m'as défendu de parler, j'obéis, et tu te

fâches. Mon petit papa, tu ne sais pas que tu veux.

M. Davesnes réfléchit ; puis lentement : é, éta :

— C'est vrai, je ne sais pas ce que je veux !

— Mais si, fit Arlette, tout en décaclant le courrier, tu veux, avant tout, j'en suis certaine, que je sois heureuse, et c'est pour cela que tu m'as recueillie ce soir.

Et M. Davesnes confirma :

— Oui, je le veux !

Il posa sa plume et demanda :

— Y a-t-il quelque chose d'intéressant dans le courrier ?

— Intéressant, c'est beaucoup dire. Un M. Julien te demande un rendez-vous, une grosse affaire à bénéfices superbes dont il voudrait te parler.

— Je connais le refrain, ne continue pas. Tu lui répondras demain que... que je pars en voyage.

Les grands yeux clairs le regardèrent avec anxiété.

— C'est une manière d'éloigner les raseurs, ajouta-t-il.

— Convenu, fit Arlette, j'écrirai demain. Une facture, peinture, serrurerie, un mémoire incompréhensible comme toujours, travaux qui ont été faits pendant notre absence. J'enverrai tous ces papiers à l'architecte... Une invitation à dîner pour le mois prochain.

— Tu répondras que nous ne sortons pas ; la santé de ta mère sera une excuse polie.

— Pourtant, maman va très bien.

— Oui, mais il faut encore la ménager.

— Tu as peut-être raison, fit Arlette tout en continuant à ouvrir les lettres. Des prospectus, des billets de faveur, expliqua-t-elle en jetant au feu les papiers inutiles. Ah ! au milieu de ce pêle-mêle une carte s'était glissée, elle est adressée à M. et Mme Davesnes ; un changement d'adresse, probablement.

Brusquement, Arlette se tut ; sa main qui tenait la carte de visite tremblait tellement qu'elle lisait avec peine.

Indifférent, pensant à toute autre chose, M. Davesnes demanda :

— Qui donc déménage ?

Et comme Arlette ne répondait pas, il regarda la jeune fille et s'aperçut de son trouble. Il renouvela sa question :

— Qui donc déménage ?

— Ce n'est pas un changement d'adresse.

— Qu'est-ce alors ?

— Une nouvelle, répondit-elle d'une voix sourde; quelqu'un qui vous apprend ses fiançailles.

Cette réponse mystérieuse étonna M. Davesnes.

— Cette nouvelle n'a pas l'air de te causer grand plaisir; quel est ce quelqu'un, Arlette?

Les yeux baissés, la jeune fille tendit la carte.

— Lis toi-même, père, moi, je ne connais pas cette personne.

M. Davesnes raila :

— Ma petite fille, que te voilà grave !...

Il n'acheva pas la phrase commencée. Sur la carte qu'il venait de prendre des mains d'Arlette, il lisait :

« Miss Symson à l'honneur de vous faire part de ses fiançailles avec le baron de Thorest. Le mariage sera célébré à Fontainebleau très prochainement, dans la plus stricte intimité. »

Les mains de M. Davesnes laissèrent tomber le petit morceau de carton; il se leva brusquement, et, apercevant sa fille qui n'osait bouger, il lui cria en colère :

— Va-t'en ! Arlette, va-t'en ! j'ai besoin d'être seul ; tu as l'air de m'espionner et cela ne me plaît pas. Va-t'en donc, je serais capable de je ne sais quoi, pour te faire obéir.

Et comme la jeune fille, bouleversée, s'appretait à quitter le bureau, ne se contenant plus, il ajouta :

— J'en ai assez, entends-tu, de cette vie où tu veux m'enterrer. Votre bonheur... votre bonheur, tu ne penses qu'à cela. Et le mien, qui donc s'en occupe ? Peu t'importe que je m'ennuie à mourir... J'en ai assez, j'en ai assez, me comprends-tu ? Ne crois pas que tu me retiendras plus longtemps près d'une femme fatiguée, et près d'une fille qui n'a pour son père que des airs de juge. Je m'en irai tout de suite si cela me plaît.

La tapisserie qui retombait, la porte qu'on fermait précipitamment, la fuite d'Arlette, tout cela calma M. Davesnes. Les deux mains dans ses poches, il se mit à marcher, puis il se rapprocha de son bureau, reprit le petit carton, cause de tout le mal, et relut à haute voix :

« Miss Symson a l'honneur de vous faire part de ses fiançailles avec le baron de Thorest. Le mariage sera célébré à Fontainebleau, très prochainement, dans la plus stricte intimité. »

Ce mariage-là, il l'empêcherait... Elle avait juré d'attendre des mois, des années, si cela était nécessaire, il avait sa promesse que tous les jours ses lettres lui confirmaient. Ce matin, elle avait encore écrit; elle racontait sa vie, parlait de sa solitude, disait

qu'elle s'ennuyait; mais pour le bonheur des autres et, par amour, elle prétendait prendre son mal en patience : l'avenir la dédommagerait.

Tous ces beaux serments étaient donc des mensonges, puisqu'elle se mariait « très prochainement ». Oui, ces mots d'amour n'étaient que des railleries, et, pour les inventer, ils étaient deux peut-être !

Le baron Thorest, l'heureux fiancé, lisait les pages gentilles et se réjouissait de la bonne farce qu'on faisait à Davesnes ! Mais Davesnes n'était pas un monsieur qui supportait les farces et ceux qui croyaient cela se trompaient.

Demain, il irait à Fontainebleau et trouverait un prétexte pour gifler Thorest. Sur le terrain, on se mesurerait; et à ce baron, d'origine allemande, il apprendrait qu'on ne peut pas impunément se moquer d'un Français.

Il tuerait, il tuerait, il en était sûr ! Ce soir-là, l'homme civilisé avait des visions sanguinaires, et comprenait qu'il y a des rancunes et des haines que le sang seul apaise.

Lorsqu'il aurait fait justice, il osait prononcer ce mot, il irait trouver miss Symson et lui crierait son infamie. Il ne serait content et apaisé que lorsqu'il aurait dit à cette femme tout ce qu'il pensait d'elle... Puis, après... Que ferait-il?... La vie ici, près de Mme Davesnes et d'Arlette, c'était chose impossible... Il partirait, tout seul, pour quelque grand voyage; il partirait... pour oublier... et peut-être qu'en route il rencontrerait la maladie, l'accident qui vous emporte là où on ne souffre plus...

Cette pensée de la fin suprême le calma, il cessa de marcher, prit la carte qui était sur son bureau et, sans la relire, la jeta au feu; puis, fatigué, il s'assit sur la petite chaise qu'Arlette avait mise tout près de la cheminée.

Immobile, s'efforçant d'oublier, il regarda les flammes, puis ramassa un petit mouchoir qu'Arlette, en fuyant, avait laissé tomber. Le petit mouchoir était tout humide; avant de quitter le bureau, la jeune fille avait pleuré.

Il se souvint de sa colère et des paroles cruelles qu'il avait dites. Cette nouvelle, apprise sans ménagement, avait fait de lui un brutal; si sa fille lui avait résisté, il eût été capable de la frapper. Pauvre Arlette, ce n'était pourtant pas sa faute si miss Symson se mariait ! Pauvre petite, elle croyait que son père était rentré pour toujours... et il allait repartir avec le désir de ne jamais revenir...

Il pensa aussi à Mme Davesnes, il y pensa avec

amords... Cette nuit, avec une netteté surprenante, il revoyait sa vie entière. Il avait toujours été heureux : santé, fortune, bonheur, Dieu ne lui avait rien refusé. Sa femme l'adorait, Arlette était une fille dont on pouvait être fier, et si Mme Davesnes n'était pas tombée malade, si le hasard ne lui avait pas fait rencontrer miss Symson, il eût pu continuer à vivre heureux... Et voilà qu'à cause d'une femme belle, mais menteuse, il allait s'en aller, tout seul, pour tâcher d'oublier. Mais avant, il tuerait le baron Thorest, il ne partirait que justice faite...

Il tenait toujours le petit mouchoir, et forcément, ce petit mouchoir lui rappelait Arlette. L'an passé, il n'eût pas craint pour elle la souffrance; son orgueil semblait la garder de toute peine, et ses études faisaient de son cœur (elle le disait souvent) un cœur d'homme ignorant les sensibilités féminines. Et voilà que la douleur avait transformé ce cœur, et il se révélait plus féminin que tout autre.

Les grands yeux clairs, ce soir, avaient pleuré, et peut-être bien qu'ils pleuraient encore... M. Davesnes quitta la chaise basse, le coin du feu, puis, machinalement, regarda l'heure. Deux heures allaient sonner. Tout près de la petite pendule il y avait un bouquet de violettes qui embaumaient la pièce : sur le bureau, dans un cornet de cristal, quelques roses, lentement, s'effeuillaient. Bien rangé, très en ordre, à droite les papiers d'affaires, à gauche journaux et brochures que M. Davesnes aimait à consulter, Arlette avait passé par là; bien qu'absente, tout ici parlait d'elle.

Arlette... Arlette... dans sa chambre, seule, elle pleurait.

M. Davesnes souleva la lourde tapisserie d'une main qui n'hésitait pas. Dans le hall, il faisait très noir; malgré l'obscurité, M. Davesnes se dirigea vers le couloir; là il aperçut une petite clarté, elle venait de la chambre d'Arlette. La jeune fille n'était pas couchée... Vite, sans réfléchir, il alla vers cette lumière, et, arrivé devant la porte, il frappa.

Arlette ne répondit pas tout de suite; ce heurt devait l'étonner. M. Davesnes toqua de nouveau; une voix tremblante, pleine de larmes, dit en sa :

— Entrez!

M. Davesnes ouvrit la porte.

Arlette était assise devant sa table; lorsqu'elle vit son père, elle se leva et attendit.

Embarrassé, ne sachant que faire, il murmura :

— Je venais te rapporter ton mouchoir, que tu as laissé dans mon bureau... Le voilà.

La jeune fille tendit la main.

— Ce mouchoir, reprit M. Davesnes, est tout humide... Tu as pleuré, tout à l'heure... Arlette, sans le vouloir, je t'ai fait de la peine... Je ne veux pas que tu pleures à cause de moi.

Arlette ne répondit pas, mais de ses yeux les larmes recommencèrent à tomber.

Cet espoir silencieux était poignant, M. Davesnes ne put le supporter. Il prit sa fille dans ses bras et, tout en la câlinant, comme une enfant, il parla :

— Ma chérie, je t'en prie, ne me regarde pas avec ces yeux tristes, oublie tout ce que je t'ai dit. Je n'ai pas voulu te faire de la peine ; j'étais très en colère et j'ai crié des choses que je ne pensais pas, tu le sais bien. Je t'aime, ma petite fille. Je suis prêt à tout te sacrifier, tout, tu entends... Tu ne crois pas, tu doutes de moi, tu pleures encore. Arlette, sèche tes larmes, nous allons tout arranger. Ecoute... Il faut que nous oublions cette année que nous venons de vivre ; si nous restons ici, cela me semble impossible ; les mauvais souvenirs s'accrochent à vous et on ne peut s'en défaire, si énergique qu'on soit. Alors... alors, nous allons quitter l'hôtel, Paris, fuir tous nos amis, et nous allons aller nous guérir au soleil, là-bas, près de la Méditerranée. Tu ne connais pas la Côte d'Azur, ma chérie, c'est le paradis des vivants ; nous irons dans un coin où les autos ne pénétreront pas, où personne ne viendra nous rappeler les mauvais jours. Arlette, regarde-moi, dis-moi que ce départ est sage et que tu comprends que je veuille partir.

La jeune fille quitta les bras de son père, et montrant son pauvre visage tout gonflé par les larmes, elle répondit :

— Oui, père, tu as raison, il faut partir : là-bas, nous oublierons... Mais, ajouta-t-elle craintive, malgré... tes affaires... tu ne nous quitteras pas... Maintenant, c'est fini... fini pour toujours... Nous ne nous séparerons plus...

Avec un baiser, M. Davesnes répéta :

— Nous ne nous séparerons plus, c'est fini... fini. Puis, tendre, très paternel, il reprit :

Ma petite fille, promets-moi que tu vas te coucher immédiatement ; tu as un visage qui m'effraie... Je ne veux pas que tu sois malade, et puis nous partons. demain soir ; j'aurai besoin de toi, mon secrétaire, toute la journée. Repose-toi, ma chérie ; n'aie plus de pensées tristes : tout est bien arrangé ainsi, et tu n'as plus à te souvenir que ce soir tu as vu ton papa très en colère. C'est oublié ; souris-moi.

— Je ne peux pas, dit Arlette ; demain, je te le promets, demain, je serai gaie...

Après un dernier baiser, M. Davesnes s'en alla, content de la décision qu'il venait de prendre.

Entre sa fille et miss Symson il n'hésitait plus, et laisserait marier l'oublieuse. Cette pensée révoltait encore tout son être; mais, devant ses yeux, se dressait l'image d'Arlette éplorée. Son cœur lui rappelait ses devoirs, et ce soir-là, il voulait l'écouter.

XX

Des malles encombraient chaque pièce, miss les terminait. Ce matin, Arlette avait prévenu que tout devait être prêt pour six heures, et qu'il fallait emballer vêtements et linge pour une absence de six semaines. Elle-même avait désigné, à la femme de chambre de sa mère, les robes que Mme Davesnes devait emporter. Elle avait choisi les plus élégantes, les plus jolies, celles dont la teinte s'harmonisait le mieux avec les cheveux blancs. De sa personne, elle ne s'inquiétait guère, et miss prit ce qu'elle voulut.

Avec joie, Mme Davesnes avait accepté ce voyage, son cœur aimant comprenait que son mari avait bien des choses à oublier; le changement d'habitudes, de milieu, de vie s'imposait.

De grand matin, M. Davesnes avait quitté l'hôtel, prévenant qu'il ne reviendrait qu'à six heures. Arlette s'était occupée de tout.

Vers la fin de la journée, miss l'appela dans la hall. En tenue de voyage, la jeune fille vint et vérifia avec soin tous les casiers. Comme elle était à genoux, près d'une malle, Roger d'Arcours arriva. Arlette lui tournait le dos et ne pouvait s'apercevoir de sa présence. Miss l'en prévint.

— M. d'Arcours est là, fit-elle.

Vivement, la jeune fille se redressa :

— Bonsoir ! je ferme les malles et je suis à vous. Deux minutes de patience... Asseyez-vous... sur la caisse à chapeaux, et ne bougez pas.

Intrigué, mais ne voulant pas questionner devant les domestiques, M. d'Arcours, patiemment, attendit qu'Arlette eût fini. Il ne s'assit pas sur la caisse à chapeaux, mais dans un fauteuil qu'il débarrassa des couvertures de voyage.

Lorsque les malles furent fermées, Arlette l'envoya miss.

— Mon ami, dit-elle en tendant la main, nous parlons, vous n'y comprenez rien. Hier, vous êtes venu, on ne vous a pas prévenu, et votre amitié s'en étonne.

Rassurez-vous ; hier, il n'était pas question de départ. C'est ce matin, à deux heures, que ce voyage a été décidé...

— A deux heures ?

— Oui, fit Arlette en s'asseyant sur une malle en face de Roger, c'est la fin d'une triste histoire. Miss Symson se marie... Ce mariage a causé une déception, vous devinez à qui. Alors il s'est fâché... sans le vouloir, il m'a fait de la peine, puis nous nous sommes embrassés et il a conclu qu'un voyage nous ferait à tous du bien. Maman est ravie ; moi je serais contente si je ne vous laissais pas.

— Merci, répondit-il, ce regret est tout à fait gentil et, croyez-le, très partagé... Alors, cette nuit, reprit-il avec tendresse, vous avez encore pleuré ?

Arlette se redressa, prête à nier.

— Qui vous a dit cela ? fit-elle.

— Personne, mais je connais si bien votre visage, qu'il est inutile de vouloir me le cacher.

Alors, très simplement, Arlette avoua :

— Oui, j'ai pleuré, mais je crois que ce sont mes dernières larmes. Mariée, cette femme ne nous fera plus de mal.

— Je l'espère. Elle épouse le baron Thorest ; il a de grandes propriétés en Allemagne et tout fait penser qu'il voudra y vivre.

— Vous saviez ce mariage ?

— Tout Paris le sait depuis hier.

— Et vous ne me l'aviez pas dit ?

— A quoi bon ?...

Un court silence succéda à ces questions, puis Roger, bien vite, reprit :

— Ne parlons plus de tout cela, ma petite amie, il faut, vous aussi, vouloir oublier.

Arlette réfléchit, et, sincère, répondit :

— Je le voudrais, mais j'ai peur de ne pas pouvoir. J'ai beaucoup vieilli, monsieur d'Arcours, et j'ai du mal à croire que je viens seulement d'avoir dix-huit ans.

— Pauvre vieille demoiselle ! fit-il avec un bon sourire, elle a déjà des rides ; mais faute de loupe, je ne puis les voir.

— Vous vous moquez ; ce n'est guère gentil, et je rais penser que vous ne me comprenez pas.

Roger devint sérieux.

— Ne pensez jamais à cela, mais je ne veux pas, ce soir, vous attrister. Vous partez tous les trois, il faut être gaie ; eux, ont besoin de votre gaieté.

— Je le sais, fit Arlette avec énergie et, pour eux, je serai gaie.

— Où allez-vous ?

- Vers la Côte d'Azur.
- Quel train prenez-vous ?
- Sept heures.
- J'irai vous reconduire.
- Non, s'écria Arlette, non, je vous le défends.
- Pourquoi ? demanda-t-il, étonné de cette défense.

Embarrassée, les yeux baissés, la jeune fille répondit :

— Je ne sais pas, mais je n'aime guère laisser quelqu'un sur le quai de la gare... je trouve cela triste pour celui qui reste... Alors, je désire vous éviter cette tristesse.

Roger d'Arcours ne se contenta pas de cette réponse, il quitta son fauteuil et prit la main d'Arlette, qui jouait avec une courroie :

— Regardez-moi, fit-il.

Les yeux clairs obéirent.

— Maintenant, dites-moi pourquoi vous ne désirez pas que j'aille vous reconduire.

La main d'Arlette frémit légèrement, mais Roger la garda prisonnière.

— J'ai mes raisons.

— Eh bien ! reprit-il avec tendresse, je veux les connaître.

Arlette se révolta.

— Je veux, je veux... Vous savez bien que je n'aime pas obéir !

— Je vous en prie, pour une fois, faites exception !

Elle hésita encore.

— C'est très difficile à dire... surtout parce que ces raisons-là vous concernent.

— Alors, j'ai bien le droit de les savoir.

— Qui... mais... je ne trouve pas les mots...

— Voulez-vous un dictionnaire ?

— Non, je vais essayer.

— Enfin !

— Voilà, reprit Arlette, il faut vous souvenir de l'été passé.

— Je n'en ai oublié aucune journée.

— Alors ce sera bien plus facile. Vous rappelez-vous notre premier voyage à Deauville ?

— Oui. Il faisait beau, il y avait des roses sur chaque maison. Je trouvais tout joli.

— Ce n'est pas du voyage dont il faut vous souvenir, avoua Arlette avec un peu de confusion, c'est du départ.

— Du départ ! fit-il, étonné. Mais je ne vous avais pas encore rencontrée.

— Justement, j'étais dans le compartiment, je vous attendais, et vous, vous étiez sur le quai avec... des amis.

— Des amis... qui donc ?

Arlette précisa :

— Un vieux monsieur, très distingué, et une jeune fille de vingt-cinq ans à peu près. Elle avait un grand chapeau noir qui cachait ses cheveux blonds. Elle était jolie, vous étiez très aimable, et j'ai conclu...

Roger se rapprocha ; penché sur elle, anxieusement, il demanda :

— Et vous avez conclu ?

Brusquement, Arlette quitta la malle qui lui servait de siège et s'éloignant, très sèchement, elle répondit :

— Que c'était votre fiancée et qu'un jour vous nous apprendriez votre mariage. Je ne vous cache pas que ce secret, surpris sur le quai de la gare, ne m'a pas été agréable. Les véritables amis ne doivent pas dissimuler une partie de leur vie. J'ai horreur du mystère dont vous vous entourez.

Un éclat de rire interrompit Arlette et, la voix pleine de bonheur, Roger s'écria :

— Chère folle ! Sur une rencontre fortuite, vous bâtissez un roman ; cela ne vous ressemble guère. Cette jolie blonde est une jeune femme, mariée au vieux monsieur qui l'accompagnait. Ils prenaient le train pour Dieppe, nous nous sommes rencontrés dans la gare ; ils m'ont accompagné, ayant une demi-heure à perdre.

Attentive, Arlette écoutait ; cette explication si nette, si précise lui causait une grande joie. Souvent la pensée que Roger était semblable aux autres hommes, que lui aussi savait mentir, lui avait été très douloureuse... Cet ami, elle le voulait parfait, son amitié était encore orgueilleuse.

— Eh bien ! fit Roger, surpris de ce silence, vous me croyez, j'espère ?

Arlette eut un sourire.

— Oui ! Et je vous crois si bien que je vous permets de venir nous reconduire ; mais, lorsque le train nous emmènera, vous ne serez pas triste ?

— Cela, c'est beaucoup demander ; vous allez me manquer, plus que vous ne le pensez.

— Eh bien ! fit Arlette gaiement, venez nous retrouver. Ne vous faites pas prier, promettez-le tout de suite. Ce serait gentil d'emporter cet espoir !

Sans aucune hésitation, Roger dit :

— J'irai vous retrouver.

— Même si papa nous emmène au bout du monde ?

— Grave, il répondit :

— J'irai au bout du monde.

Le train de luxe qui, tous les soirs d'hiver, part pour la Côte d'Azur, est toujours complet. D'avance,

les places sont retenues, aussi les voyageurs n'arrivent qu'à la dernière minute.

Peu d'instants avant le départ du train, M., Mme Davesnes et Arlette débarquèrent; ils s'installèrent dans le compartiment qui leur était réservé. La jeune fille, après avoir posé son sac, redescendit sur le quai. Roger devait venir, elle voulait le guetter.

Elle n'attendit pas longtemps. L'ami était arrivé avant eux et les avait déjà cherchés dans tous les compartiments.

Pour se dire au revoir, les minutes étaient comptées; les employés criaient: « En voiture! » Arlette piétinait d'impatience, ayant mille choses à recommander à celui qui restait.

Elle n'avait pas eu le temps de prévenir Germaine de leur fugue vers la Côte d'Azur; il serait bien gentil de téléphoner. Elle n'avait emporté aucun livre, il faudrait lui en envoyer. Et puis, et puis, ce qu'il fallait promettre, c'était sa prochaine arrivée. Elle aurait voulu qu'il fixât tout de suite la date de son départ.

Lui écoutait avec un sourire; il téléphonerait à Germaine, il enverrait des livres et il viendrait dès qu'il le pourrait.

Despote, Arlette insista :

— Qu'est-ce qui vous retient à Paris ?

— Les affaires; je dois plaider cette semaine et l'autre.

— Après ?

— Après, je partirai.

« En voiture ! en voiture ! »

M. Davesnes, qui revenait d'acheter des journaux, serra hâtivement la main de son ami et monta dans le compartiment.

Près de Roger, Arlette s'attardait. Cet au revoir, sur le quai de la gare, lui semblait banal, et elle aurait voulu qu'il comprit que cette banalité lui déplaisait.

Mme Davesnes appela la jeune fille, elle sauta dans la voiture juste comme le train s'ébranlait.

Elle resta près de sa mère, faisant des signes d'amitié.

Lorsque Roger ne fut plus qu'un tout petit point noir perdu dans une grande masse sombre, elle quitta la portière et s'installa à côté de ses parents, refusant les journaux.

Et le train les emporta vers un pays que le soleil et les fleurs ne quittent jamais; là-bas, pour eux tous, ce serait l'apaisement, l'oubli, et peut-être le bonheur, Arlette osait l'espérer.

XXI

Après quelques jours passés dans un grand hôtel de Cannes, M. Davesnes avait découvert, en plein milieu de l'Estérel, près du Treyas, une petite villa très confortablement meublée, pouvant donner l'illusion d'un home.

Par un temps splendide, Mme Davesnes et Arlette s'y étaient installées, et, comme ce coin était délicieux, elles s'y trouvèrent bien.

Les premiers jours, M. Davesnes promena dans la montagne fleurie une humeur grise, une figure sombre; puis, entouré de tendresse, protégé par des affections que rien ne lassait, il découvrit un soir que l'oubli venait.

Dans ce pays, un des plus beaux du monde, les chagrins s'apaisent, et les maladies morales ou physiques y trouvent un soulagement. Le soleil, les fleurs, le ciel bleu, la mer, tout vous parle d'espoir, tout a l'air de vous demander de bien vouloir jouir, d'essayer de comprendre et d'aimer ce que Dieu a mis sur la terre pour consoler. Et M. Davesnes, nerveux et impressionnable à l'excès, subissait plus que nul autre l'influence d'un pays.

Aimante, et délicieusement attentive, Mme Davesnes regardait vivre son mari; elle suivait sa convalescence morale et commençait à espérer. Elle habitait, en pleine montagne, devant un paysage unique : au pied de sa maison, la mer, avec ses roches rouges, et la grève, que de grands pins faisaient sombre; autour d'elle, les mimosas commençaient à embaumer. De fleurs uniques et merveilleuses, Arlette emplissait chaque jour les vases de la villa : c'était une orgie de couleurs et d'odeurs.

Mme Davesnes ne voyait pas le paysage, ni les fleurs; elle ne voyait que son mari, rien autre chose ne l'intéressait.

En arrivant, dès le premier jour, Arlette avait été conquise. Elle ne connaissait pas ce coin de France et elle trouva que tout ce qu'on disait n'approchait pas de la vérité. Dans la petite maison perdue au milieu de l'Estérel, pour la première fois de sa vie, elle eut des enthousiasmes qui lui arrachèrent des cris d'admiration et elle se mit à aimer follement cette montagne verte. Devinant que M. et Mme Davesnes avaient des choses à se dire que leur enfant ne devait pas entendre, elle prit l'habitude de sortir seule et de s'en aller à travers la campagne, à la main.

Elle s'arrêtait, n'importe où, s'asseyait sur un tronc d'arbre que le vent avait renversé, et là, essayait de lire; mais elle ne tournait pas souvent les pages. Autour d'elle, tout près d'elle, il y avait un livre bien plus beau que ceux que Roger avait envoyés et ce livre-là, jusqu'à présent, elle ne l'avait jamais lu.

Savante, comme toutes les jeunes filles modernes, Arlette connaissait la géologie, l'anatomie, la botanique; elle avait appris bien des choses dans de gros livres sérieux, mais toutes ces sciences-là ne lui avaient pas fait comprendre la nature. Au manoir, en pleine campagne normande, déjà elle avait eu, très nette, l'impression qu'elle était presque ignorante des choses de la terre.

Le chagrin avait transformé Arlette; elle était devenue affectueuse, sensible, enthousiaste; elle ne se reconnaissait plus. La douleur est pour les cœurs d'élite une école d'où ils sortent plus tendres, plus forts, et prêts à compatir à toutes les souffrances humaines.

Et voilà qu'un certain soir, comme elle revenait lentement vers la villa, Arlette eut le regret d'être seule à suivre un joli sentier qu'elle avait découvert. Elle eut le désir ridicule, jugea-t-elle, d'avoir près d'elle un cœur ami, qui aurait compris le sien. Elle eût voulu n'être plus seule à admirer les mimosas qui commençaient à fleurir, mettant partout des taches d'or; elle eût voulu qu'un autre, elle ne savait qui, respirât cette brise que les grands eucalyptus parfumaient, et que cet inconnu, auquel elle ne donnait aucun nom, vit avec elle le coucher de soleil qui embrasait, ce soir-là, tout l'Estérel.

Arlette, la jeune fille pratique pensa longtemps à cet ami qu'elle désirait près d'elle.

Son cœur, malgré tout son vouloir, n'avait que dix-huit ans; il osait, le coupable, rêver qu'un prince charmant pouvait venir rôder autour de lui, et ce rebelle qui prétendait fuir l'amour finissait par le désirer. Il savait pourtant que l'amour fait souffrir, mais il devinait qu'il donne des joies presque divines, et il commençait à comprendre que Dieu nous a mis sur terre, simplement, pour aimer.

Un jour, où la nuit vint plus vite que d'habitude, le rêve d'Arlette se précisa. Devant elle, une silhouette se dressa et les petites boules jaunes des mimosas, que la brise agitait, la firent penser à certains points brillants qui dansaient toujours dans les prunelles de Roger d'Arcours; et, avec lui, elle suivit le chemin du retour.

A la villa, son père et sa mère l'attendaient avec

une bonne nouvelle : dans deux jours, Roger serait là. Il avait perdu un procès, gagné l'autre, et, ainsi qu'il l'avait promis à Arlette, il accourait.

Moqueur, M. Davesnes fit remarquer à sa fille qu'elle lui avait pris son ami : Pour Roger, il ne comptait plus. Donc, Arlette se chargerait de répondre.

Et Arlette, souriante, heureuse, monta dans sa chambre pour écrire.

Sans hâte, se recueillant presque, elle s'installa devant sa table, et un long moment fixa un bouquet de roses cueilli le matin même ; puis, vers le papier elle se pencha et écrivit :

« Le Trevas.

« Mon ami,

« Je viens de faire une promenade solitaire qui m'a ravie. Au cours de cette promenade, les mimosas m'ont parlé de Roger d'Arcours (ne cherchez pas à comprendre), et, en rentrant, père m'annonce que, si nous voulons toujours de vous, vous arriverez dans deux jours.

« Si vous étiez une jeune fille, je vous dirais que vous êtes affreusement coquette. Cette phrase : « Si nous voulons toujours de vous », me semble presque ridicule, vous savez bien que nous vous attendons avec grande impatience.

« Votre coquetterie morale est satisfaite, je pense, et, au reçu de cette lettre, vous vous mettrez bien vite en route.

« Je ne sais, mon ami, si vous connaissez l'Estérel ; mais je veux croire que vous l'ignorez, j'aurais tant de plaisir à vous montrer cette montagne que ce serait une grosse déception, pour moi, si j'apprenais que vous l'avez déjà explorée. Ensemble nous irons dans tous les coins que j'aime, ensemble nous admirerons des coins que les promeneurs ne connaissent pas, ensemble nous regarderons les couchers de soleil qui font de la montagne verte une montagne de feu.

« Nous sortirons, seuls, tous les deux, je prendrai pour vous accompagner mon air de « dame », et vous verrez que parfois on m'en donne le titre, ce qui m'amuse beaucoup.

« Ici, tout va bien, très bien, et je commence à croire que nous pourrions oublier l'affreux cauchemar. Père ne nous quitte pas, il est tendre et bon, je suis certaine qu'il a le regret des choses passées. Souvent ses yeux fixent les cheveux de ma mère, ces polis cheveux blancs, et ses yeux deviennent très

tristes. Ces jours-là, il est si affectueux que la douce figure de maman s'éclaire et elle redevient aussi jolie que l'an dernier.

« Mon ami, vous avez été là pendant les mauvais jours, aussi il faut accourir, car je crois que les jours de joie approchent. Je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'un grand bonheur vient, et pour ce bonheur qui, jusqu'à présent, n'a pas de nom, votre présence est indispensable. Je ne saurais me réjouir, être heureuse, si vous n'étiez pas là.

« Je vous attends, prévenez-nous par dépêche de votre arrivée, je veux vous aller chercher à la gare, je veux vous ramener dans notre petite maison de l'Estérel, car vous habiterez chez nous, au milieu de la montagne; votre chambre vous attend.

« A bientôt, venez vite.

« Arlette DAVESNES. »

Deux jours après, vers dix heures, M. Davesnes et Arlette descendaient à Cannes; ils allaient au-devant de Roger d'Arcours, qui arrivait ce matin-là.

Une belle journée s'annonçait, l'air était léger et parfumé, le ciel et la mer pareillement bleus. Le soleil était partout; il dorait la montagne rugueuse de la Turbie, habillait la colline de Monaco, s'éparpillait, se répandait sur toute cette côte avec une prodigalité qui paraissait folle.

Chansons aux lèvres, les yeux grands ouverts, Arlette regardait le ciel, la mer, le soleil et s'étonnait de les trouver si beaux. Jamais il n'avait fait une journée aussi claire, jamais les fleurs n'avaient parfumé si délicieusement la brise; la nature entière semblait sourire et Arlette l'imitait.

Bras dessus, bras dessous, marchant vite, le père et la fille allaient. Ils parlaient du voyageur et se réjouissaient de son arrivée; par ce beau temps Cannes allait lui plaire et l'Estérel l'enthousiasmerait. Les journaux, hier, disaient qu'à Paris il faisait froid: depuis des semaines, les Parisiens pataugeaient dans la boue, sous un ciel gris et triste. Roger se serait endormi dans la brume et se réveillerait en plein printemps.

A la gare, M. Davesnes se renseigna; le train n'avait aucun retard, dans dix minutes il serait là.

Pour passer ces dix minutes, il acheta des journaux et hâtivement, sans grand intérêt, il les parcourut; près de lui, par-dessus son épaule, Arlette lisait les nouvelles. Ensemble, tous deux aperçurent à la rubrique « Carnet Mondain », le nom de miss Symson et ils lurent que le mariage de l'Américaine

avec le baron Thorest avait été célébré la veille à Fontainebleau.

Inquiète, Arlette s'éloigna de son père, attendant avec anxiété les paroles qu'il allait prononcer. Calme, M. Davesnes plia le journal. Il regarda sa fille avec un visage qui n'avait pas changé et, d'une voix très naturelle, dit :

— Les nouvelles de Paris me laissent indifférent; je me sens si loin de tout... Cela m'étonne qu'il y ait, là-bas, des gens qui continuent à vivre et je n'arrive pas à comprendre comment ces gens-là ont pu m'intéresser.

Dans les yeux clairs qui le fixaient, M. Davesnes lut une telle joie qu'il sourit, et pour bien montrer que l'incident était clos, il ajouta :

— C'est fini, Arlette, oublions Paris, son ciel gris et les jours tristes que nous y avons passés. Nous n'y retournerons qu'au printemps et l'hiver aura emporté avec lui tous les mauvais souvenirs.

— Oui, père, répondit-elle joyeuse, regarde le ciel, il est si pur, qu'on ose à peine croire que l'orage l'a traversé.

M. Davesnes s'était tourné vers la voie et interrogeait l'horizon. Au bout de quelques minutes d'observation, il s'écria :

— Arlette, vois-tu, là-bas, ce petit nuage qui s'élève? C'est le train qui vient, qui s'approche; bientôt ton ami sera là.

La jeune fille ne répondit pas; ce petit point blanc, qu'elle apercevait dans le lointain, lui faisait battre le cœur; elle s'étonnait de cet émoi, elle s'étonnait de trouver délicate cette attente.

Elle se sentait toute différente, elle devinait qu'elle l'aborderait plus Roger comme autrefois. Entre eux, quelque chose était passé. Arlette ne voulait pas donner de nom à ce quelque chose, et puis sa science ignorait quel merveilleux sentiment faisait défaillir son cœur pendant que le train entrait en gare.

Des portières qui s'ouvraient précipitamment, des gens qui sortaient avec hâte de la grande boîte sombre où ils avaient été enfermés si longtemps; ce fut d'abord tout ce qu'Arlette vit. Ses yeux allaient de l'un à l'autre, cherchant la silhouette mince, et ses yeux devenaient inquiets, parce qu'ils ne l'apercevaient pas.

Tout à coup, derrière elle, une voix joyeuse et qu'elle connaissait bien l'émut délicieusement; cette voix ne disait que des paroles banales, mais l'accent en faisait un cri de joie.

— Bonjour, Davesnes! bonjour, petite amie! il ne disait plus « mademoiselle Arlette ».

La jeune fille se retourna si vite qu'elle bouscula une vieille dame qui grogna. Silencieuse, mais souriante, elle tendit la main. Et lui serra la main qui tremblait légèrement, tout en regardant le joli visage.

— Quel temps ! fit-il ; à Paris, hier soir, il neigeait. Et aujourd'hui, devant moi et tout autour de moi, c'est le printemps !

Pratique, M. Davesnes demanda :

— Avez-vous des bagages ? Prenons-les et filons.

Ils sortirent avec les autres voyageurs et montèrent dans l'auto. Au milieu d'un nuage de poussière, ils quittèrent la gare de Cannes.

Dans la voiture, Roger était ébloui ; ce grand soleil, ce ciel bleu, cette mer, sans aucune vague, c'était presque trop beau.

— Je sors d'une cave, disait-il, mes yeux ne peuvent s'habituer à cette lumière.

Et M. Davesnes répondait :

— Soyez tranquille, vous vous y habituerez si bien que vous ne pourrez plus quitter ce pays. Vous voilà ici pour longtemps !

— Longtemps, je ne sais, cela dépend de beaucoup de choses.

M. Davesnes s'écria :

— Je crois que vous ferez bien de ne pas parler de ces choses, car ni ma femme ni ma fille ne supportaient que vous fissiez ici un court séjour. Vous êtes notre prisonnier, et s'il faut employer la force nous l'emploierons... Ton ami est grincheux, Arlette, il parle de départ le jour de son arrivée. Quand cet ami était le mien, il savait mieux vivre et je le trouvais plus agréable.

Les yeux de Roger regardèrent la jeune fille et M. Davesnes ; ces yeux-là demandaient une explication.

Rougissante, un peu embarrassée, Arlette la donna :

— Papa prétend, dit-elle, que j'ai accaparé votre amitié et que je ne veux la partager avec personne. C'est, je crois, une exagération.

— Du tout, du tout, fit M. Davesnes, ta mère est de mon avis.

L'auto s'arrêtait devant la petite villa, Roger ne répondit pas. Mme Davesnes attendait le voyageur, elle l'accueillit avec une reconnaissante affection et l'installa elle-même, dans la chambre qu'elle voulait lui voir habiter un mois durant. Le dîner le réunissant tous les quatre.

La salle à manger était très simplement meublée, mais claire et gaie. Deux grandes portes-fenêtres ouvraient sur le jardin et laissaient entrer le soleil :

de la table on voyait des rochers rouges de la Napoule que la mer entourait. Tout près des fenêtres, cherchant à pénétrer dans la maison, des géraniums-lierre, des héliotropes géants parfumaient toute la pièce. Roger souriait, Roger était heureux, et il disait, comme Arlette, que cette montagne était un coin de paradis que Dieu avait oublié sur la terre.

De Paris, ils ne parlèrent pas; tous les quatre firent des projets; autour d'eux, il y avait tant de jolies choses à voir que les journées ne seraient jamais assez longues. Cannes, Nice, Grasse, Antibes, le Cap Martin, la montagne des Maures, il fallait tout connaître.

Avec une exubérance qui ne lui était pas habituelle, Arlette s'enthousiasmait; ces projets lui souriaient, elle avait envie d'admirer le pays dont on parlait.

Après le déjeuner, ils s'installèrent dans le jardin, près d'un buisson de mimosas qui étaient en pleines fleurs; et là, causant à peine, jouissant de ce qui les entourait, ils restèrent.

Roger avait l'air de suivre la fumée de sa cigarette, mais il regardait Arlette qui brodait près de sa mère. C'était la première fois qu'il voyait la jeune fille se livrer à un travail de ce genre et, sur la petite table d'osier qui était près d'eux, il cherchait les gros livres dont habituellement Arlette s'entourait. Des gros livres à couverture sombre, dans ce coin de paradis, c'eût été une ironie!

Brusquement, Roger jeta sa cigarette, quitta son fauteuil et s'écria :

— Mes amis, je subis déjà l'influence de ce pays, je n'ai nulle envie de causer de choses sérieuses. Je voudrais courir à travers la montagne, je me sens une âme de collégien.

M. Davesnes eut un sourire triste.

— Hélas! j'ai des lettres à écrire, une affaire à examiner, le dossier est là depuis quinze jours et je n'y ai pas encore touché... Me voilà forcé de rester ici.

— Je t'aiderai, dit tendrement Mme Davesnes, tu peux travailler dehors, cela te semblera moins dur.

— Et moi, fit Arlette en s'adressant à Roger, je vais courir avec vous; puisque vous êtes mon ami, j'ai bien le droit de vous encombrer de ma personne, et puis la montagne est grande, le collégien ne la connaît pas, il pourrait bien s'y perdre.

— Alors, en route! reprit Roger gaiement; je m'encombre avec plaisir, et si vous le permettez, madame, nous ne rentrerons qu'à la nuit.

Mme Davesnes permit tout ce que Roger voulait et, souriante, elle regarda partir les jeunes gens.

Lorsqu'ils furent un peu loin, elle dit à son mari :

— Comme ils feraient un joli couple ! je voudrais tant que ce mariage se fit ; pour Arlette ce serait le bonheur.

— Malgré l'âge de Roger ? demanda M. Davesnes, et, avec un peu d'orgueil, il ajouta : Il n'a guère que quelques années de moins que moi.

— Qu'importe puisqu'il l'aime ?

— Oui, mais elle ne l'aime pas.

— Je n'en suis pas sûre.

Cette réponse ne plut pas à M. Davesnes. Sa fille était à lui, et il ne désirait pas qu'un autre vint la lui prendre.

— Elle est bien jeune, reprit-il, et puis Arlette ne fera que ce qu'elle voudra. Tu la connais, elle a mon caractère, et même à dix-huit ans je ne pouvais supporter les conseils de mes parents. Je n'ai jamais été commode, avoua-t-il.

Mme Davesnes eut un sourire plein d'indulgence et ses yeux disaient : « Qu'importe, puisque je t'aime comme cela ! »

M. Davesnes comprit ce langage muet, et avant de se mettre au travail il embrassa respectueusement les yeux qui avaient si bien parlé.

Gais, fous, rieurs, Roger et Arlette grimpaient à travers la montagne. La jeune fille marchait la première et servait de guide. Elle voulait montrer à son ami des sentiers où l'on était presque certain de ne rencontrer aucun excursionniste, et lui suivait la petite robe blanche et trouvait le chemin délicieux.

Au haut de la montagne, ils s'arrêtèrent. Elle était essoufflée, toute rose, décoiffée, mais toujours charmante ; et lasse, elle avait fait un grand effort physique, elle chercha un appui : Roger était tout près, son bras se glissa sous le sien.

— Voilà une demi-heure que nous grimpons, vous n'êtes pas fatigué, monsieur le collégien ?

— Nullement ; quand il était jeune, le collégien a escaladé des montagnes plus hautes que celles-ci.

Les yeux clairs s'inquiétèrent.

— Vous connaissez l'Estérel ? j'en serais désolée.

— Non, c'est un coin que j'avais réservé, je ne voulais pas le découvrir tout seul. Si je m'étais marié, j'y serais venu avec ma femme.

Arlette devait être reposée, car son bras quitta celui de Roger et, se penchant vers un buisson de mimosas, tout en cueillant quelques branches, elle demanda :

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas marié ?

— Oh! c'est une histoire longue et peut-être, ne vous intéresserait pas.

— Vous vous trompez.

— Eh bien, je vous la dirai ce soir, quand nous serons sur le chemin du retour.

— Pourquoi seulement ce soir?

— Maintenant il fait trop clair, trop beau, c'est une histoire dont la fin ne sera peut-être pas très gaie.

— Peut-être?... répéta Arlette; cette histoire-là n'est donc pas... terminée?

— Non... pas encore...

Nerveuse, la jeune fille se rapprocha de Roger et, avec une indifférence affectée, lui nomma tous les pays qui étaient à leurs pieds : la Napoule, Théoule, Cannes, le Golfe Juan; puis, plus loin, s'avancant dans la mer, découpé comme une précieuse dentelle que le temps a légèrement jaunie, le cap d'Antibes devant lequel de grands cuirassés croisaient.

Tout cela était beau, si beau que les mots étaient de trop petites choses et que la voix qui les prononçait comprit qu'il valait mieux se taire.

La Napoule, Théoule, Cannes, cela ne signifiait rien!

Le versant de la montagne était vert, les mimosas que le soleil dorait y faisaient des taches somptueuses, et, au pied des pins qui semblaient frissonner, la mer était là, frôleuse, enjôleuse, merveilleuse. Arlette et Roger regardaient, ils voulaient se souvenir de ce paysage qui est unique, leurs yeux ne se lassaient pas de l'admirer. Aucun mot ne sortait de leurs lèvres, le silence était leur complice, il troublait leur cœur, il troublait tout leur être, et plus il se prolongeait, plus ce trouble augmentait.

Arlette était heureuse, mais Roger s'effrayait; il aimait tant et depuis si longtemps que tout lui faisait peur.

Ce soir, il parlerait, il n'était venu que pour cela. Et si la jeune fille ne lui laissait aucun espoir, si elle ne voulait voir en lui qu'un ami, il repartirait demain vers l'Italie, et ne reviendrait que lorsqu'il aurait oublié le rêve délicieux avec lequel il vivait depuis plus d'un an.

C'était peut-être la dernière journée qu'il passait ainsi avec elle. Entre eux, il n'y avait aucun nuage; et, ce soir, lorsqu'ils rentreraient vers la petite villa claire et gaie, quelque chose de grave, peut-être, les séparerait. Roger voulait profiter de cette dernière journée, Roger voulait vivre intensément ces dernières heures.

Fébrile, il se tourna vers sa compagne qui souriait à tout ce qu'elle voyait.

— Mon amie, la mer me tente; elle est si belle, si calme, si bleue que j'ai envie d'aller l'admirer de très près. Connaissez-vous un chemin qui nous conduise sur la grève?

— Oui! répondit la jeune fille. C'est un sentier de chèvres. Avec vous, je puis le descendre; seule, je n'oserais.

— En route! fit-il.

La jeune fille tendit la main. Lui la prit bien vite, et l'un à côté de l'autre, très près, par moments, ils se mirent à descendre le sentier de chèvres.

Arlette n'avait pas exagéré, ce chemin était difficile à suivre. Sur les aiguilles de pin, le pied glissait à chaque instant, et pour éviter des chutes Arlette devait demander un appui à Roger. Un moment, ils furent forcés de s'arrêter. Un petit ruisseau leur barrait la route; il était assez large et Arlette craignait de ne pouvoir le passer.

Roger sauta le premier. La jeune fille hésitait, craignant de tomber. De l'autre côté, le collégien, comme l'appelait Arlette, se moqua:

— Vous avez peur? criait-il. L'eau n'est pas méchante; elle est si claire qu'on pourrait compter les petits cailloux qui passent. Allons! un peu de courage!

— Je n'ai pas peur! protesta Arlette.

— Alors, sautez?

La jeune fille prit son élan et tomba si près du bord que, pour l'empêcher de glisser, Roger dut la prendre dans ses bras.

L'étreinte fut courte, mais elle troubla tellement Arlette qu'elle repoussa le jeune homme. Pour expliquer ce geste, qu'elle ne comprenait pas elle-même, elle dit:

— J'avais raison d'avoir peur... Vous voyez, j'ai failli tomber.

— Vous ne vous seriez pas fait grand mal, le ruisseau n'a pas cinq centimètres de profondeur.

— Oui, mais la promenade eût été finie; je n'aurais pu continuer à marcher avec des souliers mouillés. C'eût été dommage!... Continuons notre route, l'heure s'avance: regardez, le soleil commence à descendre!

Refusant toute aide, Arlette partit seule: moins gai, Roger marcha derrière elle.

« L'heure s'avance, » avait dit la jeune fille et, ce soir, il devait parler.

Après avoir suivi un petit sentier, taillé en plein roc, et que le soleil faisait rose, ils arrivèrent à la grève. La mer était là devant eux. Sur le sable fin quelques petites vagues venaient se briser: elles

bordaient d'une fanfreluchante dentelle le grand morceau de moire bleue aux plis souples.

Appuyée contre les roches roses, Arlette leva la main ; elle montra à son ami le soleil qui commençait à rougir.

— Le soir vient ! fit-elle d'une voix douce. Nous pourrions nous asseoir là, et vous me raconteriez cette histoire dont la fin sera peut-être triste.

Roger regarda la jeune fille longuement avant de répondre, et Arlette remarqua que ses yeux avaient une expression d'angoisse ; ces yeux-là avaient peur. Et ne comprenant pas encore, Arlette se demanda pourquoi.

Sérieux et grave, le jeune homme dit :

— Je vais vous raconter l'histoire promise, et puis... après, nous rentrerons.

Dans le creux d'un rocher, près d'une touffe de bruyères blanches, Arlette s'assit ; lui resta debout, appuyé contre la pierre, et les yeux fixés sur le cher visage.

Il eut une suprême hésitation. Puis, d'une voix résolue mais que le murmure de la mer adoucissait, il parla :

— Voilà ! fit-il ; je ne sais pas comment commencer cette histoire.

— Voulez-vous que je vous aide ? demanda Arlette en souriant.

— Je veux bien.

— Dites : « Il y avait une fois », et puis le reste viendra très facilement.

Obéissant, il répéta :

— Il y avait une fois... dans un pays que je ne vous nommerai pas, une toute petite fille, délicieusement jolie, et qui ne ressemblait à aucune de celles que j'avais connues jusqu'alors. Des relations très intimes avec ses parents me firent assister à toutes ses transformations. Je me souviens de son enfance et de ses rires de bébé ; je la revois fillette, dédaignant les poupées et n'aimant que les livres. Elle devint une jeune fille très savante, pleine de dédain pour les ignorants et ne s'intéressant qu'aux choses de la science. La vie l'avait comblée ; elle ne connaissait pas le malheur et vivait sans penser que, sur terre, il y a des gens qui pleurent et qui souffrent. Mais les jours tristes arrivèrent, la mort menaça un de ses parents. Elle connut des heures d'angoisse ; puis, lorsque la convalescence succéda à la maladie, ce fut un autre chagrin, et ce chagrin dura plusieurs mois... Au milieu de ses épreuves, la jeune fille, dont je vous conte l'histoire, apprit à aimer, à se dévouer, et son cœur, dont elle ne s'était

guère occupée jusqu'à ce jour, se révéla. C'était un cœur très tendre, très bon, charmant, si charmant qu'on ne pouvait vivre près de lui sans l'aimer, et voilà que, malgré mes cheveux gris, je me suis mis à l'adorer...

Il murmura ces derniers mots très bas, Arlette les devina. Elle avait baissé un peu la tête, afin que Roger ne pût voir son visage ; mais lui ne le regardait plus.

En petite fille bien sage, qui veut connaître la fin de l'histoire, Arlette demanda :

— Alors ?

— Alors, reprit Roger fébrilement, dans un jour de folie, désireux de savoir si le cœur dont je vous parle était libre, j'ai demandé à la jeune fille de bien vouloir m'écouter, et j'ai osé lui murmurer... tout mon rêve... Mais, malgré mes trente-trois ans proches, ajouta-t-il tristement, je n'ai pas su trouver les mots qu'il fallait dire pour qu'elle comprit mon amour... Les mots sont vieux, ils ont déjà beaucoup servi, et elle était si merveilleusement jeune que, pour elle, j'aurais voulu avoir des expressions neuves que personne n'eût jamais trouvées...

Roger se tut, il était à bout de courage. Ce silence d'Arlette, cette immobilité qu'elle gardait l'impressionnaient. Il avait le sentiment, très net, que la jeune fille ne le comprenait pas ; il n'osait la regarder, craignant d'apercevoir un sourire de dédain pour ce fou de trente-trois ans qui osait lui parler de sa folie.

Appuyé contre la roche, il fixait le soleil qui devenait rouge, et ses yeux, qui s'emplissaient de cette lumière, croyaient voir partout des taches de sang.

Sans bouger, se cachant toujours sous son grand chapeau, Arlette reprit :

— Et puis... qu'arriva-t-il ?

Roger tressaillit et s'étonna de cette question.

— Et puis, fit-il très las, l'histoire, comme je vous le disais, se termina tristement. Après avoir parlé, je me suis souvenu trop tard de la différence d'âge qu'il y avait entre nous. La jeune fille, que j'avais connue tout enfant, ne pouvait voir en moi qu'un ami. L'idée de cet ami, se transformant en amoureux, l'avait fait sourire.

Brusquement, Arlette se leva et, s'approchant de Roger, s'écria :

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas ainsi que l'histoire s'est terminée.

Puis, plus doucement, d'une voix très tendre, elle ajouta :

— Pendant que vous parlez, mon ami, je n'ai

souri; je crois plutôt, regardez bien, que des larmes indiscretes ont mouillé mes yeux. L'ami parlait, l'ami très cher peut subir toutes les transformations, je suis sûre de l'aimer toujours. Je n'aurai pas peur de lui confier ma vie; je devine qu'il saura me protéger et ensemble nous supporterons tout avec courage. L'amour m'effraie encore, vous savez pourquoi, mais j'oublierai qu'il fait souffrir; et un jour viendra où je comprendrai qu'avec lui on peut être heureux. La fin de l'histoire n'est pas triste, mon ami, regardez-moi, vous avez l'air d'avoir peur.

Roger obéit, ses yeux se tournèrent vers Arlette et sur le cher visage que le soleil faisait rose, il lut bien des choses. Alors il eut un cri de joie et osa croire ce qu'Arlette venait de dire.

— C'est vrai, fit-il, vous voulez bien de moi pour mari ?

— J'ai consenti tout de suite, répondit-elle; je ne vous ai même pas demandé à réfléchir.

Roger s'inquiéta :

— Ne le regretterez-vous pas ?

— Non, je suis très heureuse de la décision que nous venons de prendre. Ici, dans ce pays, si nouveau pour moi et qui aurait dû me faire tout oublier, j'ai compris que vous étiez indispensable à mon bonheur. Je ne puis me passer de vous, voilà la vérité. C'est peut-être de l'amour, fit la jeune fille en rougissant un peu, mais je ne veux pas que vous me le disiez...

— Pourquoi ?

— Vous oubliez, mon ami, que j'ai juré de ne jamais faire un mariage d'amour, et il me semble que je suis sur un chemin qui m'y conduit directement; alors, je ne veux pas m'en apercevoir...

— Mais, reprit Roger tendrement, vous continuerez à suivre ce chemin, vous ne m'y laisserez pas seul ?

Elle eut un sourire charmant, plein de promesses; et, montrant le ciel rouge, elle répondit :

— Il y en a un qu'il faut prendre tout de suite c'est celui du retour.

— Déjà s'écria-t-il.

— Mon ami, dans un quart d'heure il fera nuit, et puis il faut conter notre histoire aux chers habitants de la petite villa. Ils vont être bien étonnés !

Se donnant le bras, graves, presque recueillis, ils quittèrent la plage. Ils marchaient lentement, parlant à peine, et Arlette s'étonnait du grand bonheur qui était en elle. Roger se penchait vers la jeune fille; de temps à autre, il lui disait un mot tendre, un mot charmant. Elle avait encore peur de l'amour.

Mais elle était toute prête à lui ouvrir son cœur et elle sentait qu'il s'y établirait en maître.

Avant de quitter les rochers rouges, elle s'arrêta devant une touffe de bruyères blanches et demanda à Roger de lui en cueillir quelques brins; pendant qu'il satisfaisait son désir, Arlette se moqua d'elle-même.

— Vous voyez, dit-elle, l'amour me transforme déjà; je veux emporter ces fleurs, je rêve d'en garder, dans quelque vieux masset, un brin fané qui me rappellera cette journée. Mon ami, je deviens romanesque et ridicule.

En lui tendant la bruyère, Roger répondit :

— Je vous aime mieux ainsi, je vous voudrais plus ridicule encore.

— Mais, fit-elle en prenant le bouquet, j'ai des principes, des idées, vous les connaissez, je suis très moderne.

— Vous oublierez tout cela, ma chérie, pour ne vous souvenir que d'une chose : c'est qu'on vous aime et qu'il faut tâcher d'aimer.

Obeissante, Arlette se rapprocha de Roger.

— Je tâcherai, et j'ai idée que ce ne sera pas très difficile, mais...

Elle hésita, ne sachant comment exprimer sa pensée; il insista :

— Je voudrais connaître la signification de ce « mais ».

Tout en marchant, sans regarder son compagnon, elle avoua :

— J'ai raillé si souvent toute sentimentalité que j'ai presque honte d'y trouver tant de charme. Ce petit sentier que nous suivons, l'un près de l'autre, les rochers roses au bord de la mer bleue, la bruyère blanche, toutes ces choses qui sont ce soir autour de moi, je sens que je ne les oublierai jamais. Je me découvre une âme qui a très envie de connaître l'éternelle romance, et je suis une bachelière manquée qui vit au vingtième siècle. C'est une antithèse, c'est presque un anachronisme.

Il y avait un peu de dépit dans la voix d'Arlette; Roger se rapprocha d'elle, son bras enlaça le corps souple et, tout en marchant, à voix basse, il parla :

— Ma chérie, comprenez donc qu'aucune science humaine ne peut, ne doit remplacer l'amour. Qu'importe que vous soyez une « bachelière », qu'importe que vous viviez dans un siècle qui raille tout sentiment, écoutez votre âme qui s'émeut, elle veut, elle aussi, chanter sa romance. Cette romance est vieille comme le monde, vos aïeules l'ont chantée, vos petites-filles la chanteront encore; c'est toujours le

même refrain, il ne varie jamais, mais lorsque le cœur l'entend, il défaille de bonheur. Aimez cette romance, ma chérie, aimez-la bien, n'en ayez pas honte, elle est d'essence divine, l'amour vient de Dieu.

Arlette ne répondit pas, mais elle marcha plus lentement et se laissa guider par le bras qui l'enfaisait.

Ils continuèrent à monter le petit sentier, la nuit venait, le ciel était rouge, aucune brise n'agitait les arbres, tout se taisait.

Lointain, berceur, calin, un long murmure montait de la mer qui était là, derrière les pins, et que le rideau d'arbres cachait complètement.

Traversant le ciel de feu à une allure vertigineuse, des oiseaux attardés passaient, poussant des cris aigus, et les yeux de Roger et d'Arlette suivaient ces vols éperdus, troublant la grande paix du ciel.

Comme ils étaient près de la petite villa, la jeune fille pensa tout haut et dit avec tendresse :

— Nous nous aimerons toujours ?

Et lui, malgré ses trente-trois ans proches, sincère, prononça ce mot si grand :

— Oui, toujours !

Au détour d'un chemin, s'appuyant l'un sur l'autre, ils aperçurent M. et Mme Davesnes, et leur attitude montrait bien qu'aucun nuage n'était plus entre eux.

En les voyant ainsi, Arlette tressaillit de joie et, oubliant son propre bonheur, elle s'écria :

— Roger — pour la première fois elle l'appelait ainsi — Roger, regardez-les, ils s'aiment, ils sont heureux. C'est fini, les mauvais jours.

— Ils vous doivent, répondit-il, leur nouveau bonheur, mais, nous, nous leur devons le nôtre ; votre cœur ne m'eût jamais compris s'il n'avait pas souffert...

Comme la nuit venait vite, vite, et qu'il faisait très sombre, Roger mit des baisers sur les yeux clairs qui le regardaient, pleins de reconnaissance.

Et les deux couples allèrent vers la petite villa qu'une ombre parfumée entourait et qui, cachée par les mimosas et les eucalyptus, semblait se recueillir pour recevoir ses hôtes.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37 × 27 ½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44 × 30 ½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44 × 30 ½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37 × 27 ½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44 × 30 ½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37 × 57 ½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37 × 27 ½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37 × 28 ½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37 × 28 ½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37 × 28 ½.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37 × 28 ½.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37 × 28 ½.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 97. ★ Collection STELLA ★ 15 mars 1924

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois,

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

